

A 49

99

A 49/99

A 40

D'AR

IMP

a 49/99 *inuit*

**RÊVES**  
**D'AMOUR, DE GLOIRE**  
**ET DE LIBERTÉ.**

**FRAGMENTS.**

Un Dio feroce, ignoto un Dio, da tergo  
Me flagellava infu da quei primi anni,  
A cui maturo ed impavido mi attergo.

Nè pace han mai, nè tregua, i caldi affanni  
Del mio libero spirito, ov' io non vergo  
Aspre carte in eccidio dei tiranni.

**TOME PREMIER.**

**PARIS.**

IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET,  
RUE JACOB, 30.

1845. *g.*

239

D'A

239

**RÊVES**  
**D'AMOUR, DE GLOIRE**  
**ET DE LIBERTÉ.**

D'AM

RÈVES

D'AMOUR, DE GLOIRE

ET DE LIBERTÉ

ausgef  
POL

IMPRIM



# RÊVES

## D'AMOUR, DE GLOIRE

ET

## DE LIBERTÉ.

---

### FRAGMENTS.

---

Un Dio feroce , ignoto un Dio , da tergo  
Me flagellava infin da quei primi anni,  
A cui maturo ed impavido mi attergo.

Nè pace han mai, nè tregua, i caldi affanni  
Del mio libero spirto , or io non vergo  
Aspre carte in eccidio dei tiranni.

TOME PREMIER.



PARIS.

IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET,  
RUE JACOB, 30.

1845.



~~Pr. 6. 93.44  
31. 7. 99  
89~~

a 49/99



\* R. J. 1943 : 703 2. 2.



1937. W. 2260.



— Qu  
demand  
ans, à en  
marié, d  
dressant  
ans, tai  
entière  
mise n  
— Je  
Mais, à  
vers le  
1.

# RÊVES D'AMOUR, DE GLOIRE ET DE LIBERTÉ.

---

## Mise en Scène.

... Et que dit de ce coup

Le roi?

— Le cardinal n'est pas content du tout.

— Quelles sont vos idées en matière de religion? demandait un grand homme de trente à quarante ans, à embonpoint raisonnable, à manières d'homme marié, d'une rondeur et aisance un peu forcée; s'adressant à un jeune homme de pas encore vingt ans, taille moyenne, mais n'ayant pas atteint son entière croissance, mince, à proportions élevées, mise noire, simple.

— Je n'en ai pas d'arrêtées, répondit celui-ci. Mais, à vous dire la vérité, je pencherais le plus vers le panthéisme, cette religion de géants.



— Je lui parle religion, il me répond philosophie, pensa l'autre. — Ah! oui, le panthéisme, reprit-il tout haut; c'est du bon; la doctrine de Spinoza, qui n'en est pourtant pas l'inventeur.

— Vous dites vrai, continua le mince; le panthéisme était déjà connu des philosophes anciens grecs; c'était un peu le système de Pythagore et de quelque autre sage ou sophiste, dont le nom m'échappe. Il n'y a rien de nouveau dans ce monde; de sorte que Spinoza s'empara de quelques idées répandues dans les ouvrages des anciens...

— Et en fit un système assez peu net, dit le gros.

— J'en conviens, reprit le jeune homme; mais ce qui m'attache surtout au panthéisme, c'est son immensité qui embrasse tout, qui fait planer la divinité sur tout, qui fait de l'homme une parcelle de cette divinité, de ce monde...

— Ah! oui, un Dieu-monde, un homme-Dieu! s'écria le trentenaire, c'est cela. Je préférerais pourtant l'éclectisme: c'est au moins une doctrine raisonnée, basée sur des faits certains, positifs, s'embarassant peu d'abstractions, rejetant de même les idées trop matière.

— Comment! s'emporta le petit, vous aimez l'éclectisme! Mais elle est déjà passée de mode, cette philosophie juste-milieu; on ne parle plus Victor Cousin, ni Ancillon, ni Hegel même. Je me rappelle, ajouta-t-il en se calmant, je me rappelle d'avoir lu dernièrement un article de la *Revue encyclopédique* sur les éclectiques, et Jouffroy en particulier; comme on les arrange! ah! connaissez-vous...?

— La question voyez-vous

Et les

sophie, l

sujet de

oubliée;

parler, e

vent, fai

la force

érudition

discours

toire, g

matières

la littéra

devenant

livres ép

livres, p

conversa

suit. I

droite: i

puis il

grand h

sortit de

lieu leur

se firent

dernière

Il alla

le pavé

bois, de

tait alor

même q

les deux

— La *Revue encyclopédique*? oui, l'article en question? non, répondit l'homme marié; mais, voyez-vous, l'éclectisme...

Et les deux interlocuteurs parlèrent ainsi philosophie, la religion, qui semblait devoir devenir le sujet de leur conversation, étant complètement oubliée; tous les deux s'échauffant à s'entendre parler, chacun voulant plutôt, comme il arrive souvent, faire part, laisser admirer ses propres idées, la force de son raisonnement, le brillant de son érudition, que de donner une attention suivie aux discours de son opposant. Puis ils passèrent à l'histoire, glissant sur les sujets, entamant plusieurs matières en même temps; ensuite vint le tour de la littérature. Ici la discussion faiblit, l'intérêt devenant moindre. Le plus jeune feuilleta quelques livres épars sur une table; on en parla de ces livres, pour la plupart d'un genre mixte; puis, la conversation étant épuisée, un instant de silence suivit. Le petit ganta d'un gant blanc sa main droite: il tenait encore son chapeau de la gauche; puis il se leva, salua assez cérémonieusement le grand homme, tout en lui touchant la main, et sortit du mince appartement dans lequel avait eu lieu leur conversation, reconduit par son hôte. Ils se firent encore un signe de tête poli devant la dernière porte, l'accompagnant des paroles d'usage.

Il allait à pied; une petite pluie serrée fouettait le pavé et les maisons, mi-partie pierre, mi-partie bois, de la petite ville de province qu'André habitait alors temporairement. Pressé par le temps, de même que par ses pensées, il longea rapidement les deux rues, assez bien bâties, qui séparaient

L'habitation du mari de sa cousine de son propre logement, vers lequel il se dirigeait maintenant. Arrivé devant une grande maison blanche, à balcon, de bonne apparence, il entra, franchit lestement un double escalier qui le conduisit jusqu'au deuxième étage. A son approche, un domestique ouvrit une porte et la referma sur le jeune homme, qui, ayant déposé son chapeau, défit son surtout, dénoua sa cravate et se mit en robe de chambre. Tout en le faisant, il se promenait à grands pas. Depuis qu'André avait quitté M. Paul, son visage, de serinement doux, était devenu sérieusement méditatif, changement qu'il subissait toujours lorsque André était seul. Le cours de ses réflexions était le suivant :

— Il ne raisonne pas mal : seulement il ne sait pas écouter. Et moi, le sais-je ? Non ; mais je me connais ce défaut, du moins. Lui aussi peut se le connaître. Il faut avouer pourtant qu'il y a bien peu de différences réelles entre les valeurs intrinsèques des hommes ; ce sont, pour la plupart, les circonstances qui les placent haut ou bas dans la chaîne sociale. Combien peu les capacités sont comptées pour quelque chose dans les causes qui élèvent les hommes ! qu'il est difficile de bien apprécier les capacités respectives de deux ou de plusieurs individus ! qu'il est rare de trouver un homme entièrement incapable ! Et encore on peut être incapable, déplacé ici ou là ; mais c'est difficile d'être partout déplacé, toujours incapable, à moins d'un idiot, d'un crétin.

— Madame fait prier monsieur de vouloir passer chez elle, dit un domestique en entrant.

— J'y va  
procha d'u  
un miroir,  
y étaient p  
simple dar  
beaucoup.  
Sans avoi  
il était bi  
figure, et  
aspect ag  
ou lorsqu  
mettre d  
tèrent su  
écriture fi  
il en par  
fit quelqu  
satisfait d  
bras, il se  
— Vrai  
auteur ; r  
à soigne  
me distr  
dien ass  
vivre. C  
pourrait  
germe qu  
la vocati  
connaiss  
aborder  
J'aime à  
sont asse  
me mets  
de suite,

son propre — J'y vais, répondit le jeune homme. Il s'ap-  
 maintenant. procha d'une table remplie de papiers, de livres ;  
 e, à balcon, un miroir, une brosse et un flacon d'eau de Cologne  
 stemment un y étaient pêle-mêle. André, quoique ordinairement  
 a deuxième simple dans sa mise et dans ses manières, soignait  
 ouvrit une beaucoup, beaucoup trop peut-être sa personne.  
 qui, ayant Sans avoir des traits prononcés, caractéristiques,  
 dénoua sa il était bien fait de visage et de corps, gracieux de  
 e. Tout en figure, et l'ensemble de sa physionomie formait un  
 pas. Depuis aspect agréable, lorsque surtout André était animé,  
 age, de se- ou lorsqu'il se permettait un léger sourire, sans y  
 nent médi- mettre de l'amertume toutefois. Ses yeux s'arrê-  
 rs lorsque tèrent sur une feuille de papier barbouillée d'une  
 ons était le écriture fine et complètement illisible. S'asseyant,  
 il en parcourut plusieurs phrases à demi-voix, y  
 fit quelques corrections ; puis, d'un air capable,  
 satisfait de lui-même, appuyant sa tête sur son  
 bras, il se mit à réfléchir de la sorte :

— Vraiment, j'aurais de la vocation à devenir  
 auteur ; mais cette maudite aisance, cette fortune  
 à soigner, ces relations à entretenir, tout cela  
 me distrait du travail, et ayant mon pain quoti-  
 dien assuré, je n'ai plus besoin de travailler pour  
 vivre. Ce qui m'obligerait à écrire avec suite  
 pourrait développer mon talent, faire mûrir le bon  
 germe qui est en moi. Je me sentirais surtout de  
 la vocation pour être journaliste : j'ai assez de  
 connaissances superficielles sur tout objet pour  
 aborder avec courage toutes sortes de matières.  
 J'aime à écrire sur la politique ; mes convictions  
 sont assez celles de la génération jeune ; quand je  
 me mets une fois à l'œuvre, je puis beaucoup écrire  
 de suite, avec entrain et facilité. Je n'aime pas le

travail à longue haleine, et le succès facile a du charme pour moi. Avec cela, je sais restreindre mon élan, borner mes idées à un certain nombre de pages, sans donner essor à l'abondance de mots et d'idées, qui souvent semble vouloir me déborder, lorsque surtout je traite une matière féconde.

En ce moment, ces idées fécondes furent interrompues par une porte ouverte : une femme entra. Cinquante ans était son âge ; une stature droite et imposante, un visage agréable, portant encore des traces de beauté, un air digne et une mise soignée. Elle s'avança doucement vers le pensif jeune homme, qui, au bruit de son entrée, se retourna, l'aperçut, quitta promptement sa chaise, salua respectueusement la dame, lui baisant la main, et s'excusant sur sa robe de chambre, en ce qu'il ne l'attendait pas.

— Je vous ai prié de passer chez moi, André ; mais, ne vous voyant pas, je me suis résignée à franchir l'escalier, malgré mon âge, pour vous voir et vous parler.

— J'ai honte de ma négligence, chère tante ; mais, occupé de mes pensées, de mes travaux, j'avais oublié que vous m'aviez demandé. A l'instant je vais être prêt.

— Vous voilà bien, mon fils, avec vos travaux, dit-elle en souriant avec indulgence. Sans doute, il serait temps de vous mettre sérieusement au travail, et voilà justement l'objet de la conversation que je voulais avoir avec vous. — André prit un air de contrainte. — Vous savez mes projets là-dessus, continua madame Hélène ; *mon cousin le*

ministre  
trouve ju  
chancelle  
vous y po  
trouver u  
du beau  
connaiss  
former,  
des hom  
dites-vo  
— Vo  
tout en  
ministre,  
ma déter  
me prop  
servir so  
d'instru  
temps e  
privée,  
— Vo  
flamboy  
ne mèn  
ment, d  
votre se  
même :  
teuse in  
ne signi  
mier pe  
siens,  
faut tâ  
bien ne  
fils? —  
— M

*ministre* m'écrit (et elle montra la lettre) qu'il se trouve juste à propos une place pour vous dans la chancellerie du ministre des affaires étrangères; vous y pourriez, avec vos moyens, votre capacité, trouver un prompt avancement. Vivant au milieu du beau monde de *la capitale*, dans lequel j'ai des connaissances de choix, vous achèveriez de vous former, et vous y gagneriez cet usage du monde et des hommes qui vous manque encore tant. Qu'en dites-vous, mon fils?

— Vous savez, chère tante, dit le jeune homme tout en parcourant d'un air distrait la lettre du ministre, vous savez mes principes, vous connaissez ma détermination arrêtée quant au service que vous me proposez depuis quelque temps. Je ne veux pas servir sous ce gouvernement, je ne veux pas servir d'instrument au vil despotisme. Car il y a des temps et des gouvernements sous lesquels la vie privée, c'est ce qu'il y a de plus honorable!

— Voilà de vos idées, monsieur! — et ses yeux flamboyaient; — toujours de ces raisonnements qui ne mènent à rien. Vous êtes né sous ce gouvernement, donc il faut vous y soumettre. Vous devez votre service à votre pays, à votre famille, à vous-même: voulez-vous vous condamner à une honteuse inactivité à votre âge? Toute votre vie vous ne signifierez donc rien et vous serez le jouet du premier petit employé venu. Il faut se rendre utile aux siens, justement sous un pareil gouvernement; il faut tâcher d'y signifier quelque chose, d'y être bien noté. — Vous n'avez donc pas d'ambition, mon fils? — Mais moi j'en aurai toujours pour vous!

— Mon ambition est autre, ma tante; je m'élè-

verai d'une autre manière. L'état des choses présent ne peut durer longtemps ici, une révolution couve sous cendres : nous aurons bientôt une monarchie constitutionnelle, et si la nation y est mûre, peut-être une république!... dit André en regardant le plafond d'un air inspiré. — Alors chaque homme de talent trouvera son chemin : je saurai trouver le mien.

— Ce sont de vos absurdes extravagances, monsieur, dit la tante d'un air sévère ; encore vous vous compromettrez, vous nous compromettrez tous. Jeune homme, je vous avertis, il vous arrivera malheur par votre caractère insubordonné ; croyez-en l'expérience de votre tante, qui vous a donné dans sa vie tant de preuves d'attachement, dit-elle en se radoucissant, et sa voix devenait presque tendre.

André lui baisa la main : — Chère tante, ayez donc plus de confiance dans ma raison ; je suis bien assez en âge pour me trouver une carrière moi-même. Vous me traitez trop en enfant ; vous me croyez encore tel que je l'étais à l'âge de dix ans. Depuis, abandonné presque à moi seul, ma raison a eu tout le temps de mûrir, et plus tard les circonstances difficiles au milieu desquelles je me suis trouvé en prenant en mains la direction de mes affaires si embrouillées, m'ont entièrement développé et ont fortifié ma volonté.

— Votre volonté ! répéta madame Hélène ; à votre âge on n'en doit pas avoir. Suivez celle des autres, écoutez ceux qui s'intéressent à vous, ceux qui vous ont dirigé jusqu'à présent, et vous vous en trouverez bien. Moi qui ne pense qu'à votre bonheur, cher André ! Plus de soumission, je vous prie. Une

si brillante  
mon plan,  
plus désira  
dans le m  
choisie, de  
la capitale  
tenant ; ca  
voir pas s

— Vos  
l'inflexibl  
contrent  
exigez de  
tions. Tou  
ne rien b  
fléchir. Re  
mes affair  
la capitale  
un délai.  
là, et s  
voyage, —

— Eh  
Hélène  
que vous  
prises po  
Ne faites  
consulte

— Vol  
Je suis f  
serais-j  
connais  
venir, e  
tirai pa  
mois je

si brillante carrière qui vous attend ! Réfléchissez à mon plan, voyez vous-même : que peut-il être de plus désirable pour vous ? Une position honorable dans le monde, un séjour brillant, une société choisie, *de la haute volée*. Croyez-moi, partez pour la capitale, occupez la place qu'on vous offre maintenant ; car vous vous repentirez un jour de n'avoir pas suivi mes conseils.

— Vos conseils sont sacrés pour moi, répondit l'inflexible jeune homme, surtout lorsqu'ils se rencontrent avec ma propre persuasion. Mais ici, vous exigez de moi une chose contraire à mes convictions. Tout ce que je puis vous promettre, c'est de ne rien brusquer : donnez-moi du temps pour réfléchir. Répondez à votre cousin le ministre que mes affaires ne me permettent pas d'arriver dans la capitale avant un ou deux mois ; demandez-lui un délai. Les circonstances peuvent changer d'ici là, et sans cela je me proposais de faire un voyage, — alors nous verrons.

— Eh bien ! oui, je demanderai un délai, dit Hélène en se décidant ; mais laissez-moi l'espoir que vous ne rendrez pas inutiles les peines que j'ai prises pour trouver à vous placer convenablement. Ne faites donc aucune démarche hâtée sans me consulter ; me le promettez-vous, cher fils ?

— Volontiers, ma tante, reprit le jeune homme. Je suis franc avec tout le monde, pourquoi ne le serais-je pas avec vous, à qui je dois tant de reconnaissance ? Je ne ferai donc rien sans vous en prévenir, et il est convenu que maintenant je ne partirai pas pour la capitale ; que dans deux ou trois mois je ferai cette tournée, afin de voir si la place

que vous me proposez peut me convenir. Sinon, je me réserve toujours la liberté de la refuser.

— Ne le faites pas, André, si vous avez quelque peu d'affection pour moi, votre seconde mère, qui vous ai élevé depuis votre enfance, à qui vous devez tout ce que vous êtes et tout ce que vous pouvez devenir encore. Si vous me désobéissez, monsieur, en quittant la carrière que je vous ai tracée, non seulement vous vous perdrez à jamais, mais encore vous ulcérerez un cœur de mère.

— Je vous l'ai dit, je réfléchirai, et les circonstances, ou mes dispositions postérieures me détermineront dans la voie que je suivrai, quant à ce service, qui vous tient tant à cœur, ma tante, je ne sais trop pourquoi à vrai dire.

— Comment! mais ne voyez-vous pas que votre avenir en dépend, que votre jeunesse s'en va? dit-elle avec feu. Ici vous vous rouillerez davantage encore, et, dans votre oisiveté, des idées erronées et extravagantes prendront encore plus d'empire sur vous.

— Je ne vois pas, murmura André, en quoi mes idées peuvent vous paraître erronées ou extravagantes; j'en ai meilleure opinion, moi.

— Dans la capitale au moins, continua madame Hélène, entouré d'une société de choix, occupé d'un travail fixe, vous gagnerez une position stable dans le monde, et vos idées auront le temps de prendre une meilleure direction.

— Je suis content de leur direction présente, riposta André; et tel ne sera pas sans doute le but de mon voyage, ajouta-t-il de son air capable.

— Dites ce que vous voulez, mon cher, je n'en

demeure  
énoncée  
car il faut  
pensez e  
nels vrai

— Au  
referma  
serassi  
pensa-

désir d  
particu  
forme  
n'aie à  
servira  
je donn

ma lan  
indépen  
d'abord  
lourde  
que je  
moire

pelle  
encore  
sintér

goism  
dans  
tant  
veut  
dire

beau  
jeune  
toure  
afin c

demeurerai pas moins dans mon opinion ci-dessus énoncée sur votre compte. A présent je vous quitte, car il faut que je sorte pour faire quelques visites ; pensez et réfléchissez bien à mes conseils , maternels vraiment.

— Au revoir donc, chère tante, dit André ; et il referma sur elle la porte de sa chambre, puis il se rassit d'un air fatigué.—Toujours même histoire ! pensa-t-il ; toujours cette femme est animée du désir de dominer tout ce qui l'entoure, et moi en particulier ! Cela me lasse enfin ! Il faut que je me forme au plus vite une vie indépendante, dont je n'aie à rendre compte à personne ; mon départ y servira. Et puis, une révolution est imminente ; alors je donnerai essor à mon ambition. En attendant, ma tante s'habitue à me voir loin d'elle, agissant indépendant de son influence ; cela la chagrinerait d'abord, puis elle s'y fera à la longue. Car enfin la lourde chaîne de son affection me pèse trop pour que je ne tâche pas de m'en débarrasser ; la mémoire de ses soi-disant bienfaits qu'elle me rappelle si souvent, m'est devenue insupportable. Et encore si cette affection, ces bienfaits étaient désintéressés ! Mais ils ne servent de soutane qu'à l'égoïsme. Elle ne m'a fait du bien, elle ne m'a aidé dans mes affaires, qu'afin d'avoir en moi un d'autant plus puissant instrument de sa volonté ; elle veut à présent diriger ma carrière, afin d'entendre dire à ses connaissances que son neveu lui doit beaucoup ; que par ses soins M. André est devenu un jeune homme très distingué. Elle veut m'entourer de distinctions telles qu'elles les entendent, afin que l'éclat en rejaillisse sur elle ; je suis de-

venu une espèce d'occupation de son temps, un but de ses actions, un intérêt dans sa vie. Cependant, je l'aimais bien autrefois, je l'adorais même : bien plus, je l'aime encore aujourd'hui. Mais il est impossible que ce sentiment ne faiblisse pas de plus en plus, ne tende à s'indifférentiser. Attaqué, comme je le suis à chaque instant par des reproches d'ingratitude, toute ma reconnaissance ne peut y tenir. Ma décision une fois prise, n'y pensons plus. Et il recommença son travail, l'entremêlant de lectures et de méditations.

— Toujours plus difficile à mener ! pensa madame Hélène en sortant de l'appartement de son neveu. Pourtant, jusqu'à présent, je suis parvenue à le conduire tant bien que mal ; j'espère que cela me réussira encore. Mais combien d'adresse ne dois-je pas mettre en jeu pour le faire ployer à ma volonté ! C'est pourtant pour son propre bien que je me donne cette peine, et il ne veut pas le reconnaître. Voilà ce que c'est que l'ingratitude des enfants, continua Hélène en soupirant ; travaillez pour eux, vous n'en recevrez en compensation que peine et désagrément.

Ce jour-là, à dix heures du soir, un peu plus tôt que de coutume, André dit bonsoir à sa tante et monta chez lui. A peine arrivé, il renvoya son domestique, il s'enferma, et quittant son élégant habillement, il en revêtit un autre tout-à-fait simple, recouvert d'un long manteau couleur de *muraille*, dont il releva le collet jusqu'aux yeux. Ce costume le rendait méconnaissable. Puis il éteignit ses bougies, et à tâtons descendit avec de grandes précautions par un autre escalier qui le mena dans la

cour. De là  
personne,  
muni qu'il  
une néglig  
qu'il renco  
geant de r  
détours, i  
de la ville  
puis, sûr  
troduisit  
ressort, i  
triste app  
dirent le r  
de tête, et  
obscur, a  
porte que  
dévisagé p  
longue cha  
d'hommes  
debout, c  
homme de  
tite table  
papiers,  
côté, la  
aperçue :  
cher la m  
de la tabl  
plus géné  
ques pers  
président  
.....  
.....

cour. De là il gagna la rue sans avoir été aperçu par personne, ouvrant et refermant toutes les portes, muni qu'il était de plusieurs clefs. Il allait avec une négligence affectée, observant pourtant chacun qu'il rencontrait, se retournant souvent, changeant de marche à chaque instant. Après bien des détours, il arriva vers une rue qui aboutissait hors de la ville, il la traversa dans toute sa longueur; puis, sûr de n'être observé par personne, André s'introduisit par une petite porte basse, et pressant un ressort, il entra dans la cour d'une maison d'assez triste apparence. Un homme se tenait à côté; ils se dirent le mot d'ordre convenu, échangeant un signe de tête, et André s'enfonça dans un corridor à demi obscur, aboutissant à un escalier, plus loin une porte que lui ouvrit un vieux homme, après l'avoir dévisagé premièrement. Il entra alors dans une longue chambre où se trouvait déjà une douzaine d'hommes d'âges différents, les uns assis, d'autres debout, quelques uns causant à voix basse. Un homme de cinquante ans se tenait devant une petite table sur laquelle se trouvaient épars quelques papiers, tous chiffrés; un jeune homme était à côté, la plume à la main. L'entrée d'André fut aperçue: on l'attendait; plusieurs vinrent lui toucher la main. On s'assit, les chaises s'approchèrent de la table du président, la conversation s'engagea plus générale, sans éclats de voix néanmoins. Quelques personnes encore attendues entrèrent, et le président ouvrit la séance.

### Le Cousin ministre.

Before we sketch the present, let us cast  
A few short glances to the past.

Il faut que je vous dise quelques mots sur le cousin-ministre, ou le ministre-cousin de madame Hélène, puisqu'il en sera question maintes fois encore dans cette histoire. Vieillard presque octogénaire, au moment dans lequel nous le prenons, comme chacun, il avait été jeune, il avait eu les passions nobles et chaleureuses du jeune âge. Elles ne passent, hélas! que trop vite pour faire place au désolant égoïsme, à la froide raison. Né de parents riches, d'une famille fière de ses réminiscences aristocratiques, qui s'en allaient déjà même alors; ayant reçu une éducation soignée sinon brillante, soit à cause de la profusion de son frère aîné, soit à cause du nombre de ses frères et sœurs, il n'avait hérité que de peu de fortune, et le peu qu'il avait hérité, le jeu et les plaisirs l'engloutirent bientôt. Dévoré d'ambition, sa jeunesse, sa pauvreté, lui permirent bien difficilement de se faire jour dans des temps si inquiets, parmi les nombreux partis qui déchiraient sa malheureuse patrie. Il se jeta vigoureusement dans l'opposition.—Qui ne

sait les  
dominar  
de sang  
convicti  
Mais au  
pas, cet  
chie n'e  
futur m  
role à l  
Son pa  
ne réu  
lui, et  
Dois  
frances  
despote  
liberté  
Charles  
changé  
changé  
joug; l  
tiques  
les esp  
fiers et  
qu'il a  
fluence  
spiré d  
le pou  
la vie  
il se  
nomb  
dans t  
était a  
inoffer

sait les malheurs de l'anarchie? L'intérêt politique dominant partout, les liens de convenance, d'amitié, de sang, d'intérêt privé même, faisant place à la conviction politique ou en empruntant la couleur. Mais aussi quelle énergie d'action ne donne-t-elle pas, cette forte conviction! quel champ vaste l'anarchie n'ouvre-t-elle pas à toutes les ambitions? Le futur ministre Charles N. parvint à jouer un certain rôle à la tête d'un corps de troupes révolutionnaires. Son parti fut vaincu : combien de nobles tentatives ne réussissent pas ! Ses troupes furent dispersées ; lui, enlevé et condamné à la déportation.

Dois-je vous raconter les tourments, les souffrances qu'il endura? Sa santé en fut ruinée. Un despote plus humain ou plus politique lui donna la liberté ainsi qu'à beaucoup d'autres malheureux. Charles revint dans son pays; il le trouva bien changé : sa longue captivité l'avait, lui aussi, bien changé. Ses compatriotes s'étaient façonnés au joug; lui il s'était modéré dans ses opinions politiques, soit par ses souffrances, car le malheur abat les esprits faibles, comme il aigrit les caractères fiers et indépendants; soit par la clémence inespérée qu'il avait éprouvée. Son éducation primitive, l'influence de son nom et de sa famille l'avait trop inspiré du désir banal de se distinguer, pour qu'il eût le pouvoir et la volonté de rentrer tout-à-fait dans la vie privée. Grâce à une sœur mariée richement, il se refit une fortune indépendante; grâce à ses nombreuses relations de famille, il fut le bienvenu dans une coterie aristocratiquement modérée, qui était alors à l'ordre du jour. Grâce à la douceur inoffensive et à l'insinuante distinction de ses ma-

nières, de son caractère, il fut toléré par ses collègues et même choisi par eux pour les remplacer et soutenir leur crédit auprès du sultan.

On oublie difficilement son premier amour. Peut-être était-ce comédie, mais Charles montra beaucoup de répugnance à occuper le poste de confiance près du souverain, auquel l'influence de son parti l'avait élevé. Il se rappelait encore d'avoir combattu la cause qu'il devait servir maintenant; et puis devait-il désertier le parti pour lequel il avait tant souffert? La persuasion, les prières de sa famille (— tu nous seras utile, sinon à ta patrie, lui disait sa sœur), la craintive modération de ses nouvelles convictions politiques, enfin la nécessité de fer qui vous pousse en avant dans le chemin sur lequel vous êtes entré une fois, joints à beaucoup de faiblesse et à un peu d'ambition, tout cela le détermina à quitter son pays natal pour s'établir dans l'immense capitale située à l'un des bords de l'empire.

Peu d'années achevèrent une seconde transformation dans le caractère de Charles : d'enthousiaste il était devenu dégoûté; de dégoûté il devint courtisan. Le séjour d'une grande ville, une contrainte continuelle, l'exemple d'une basse servilité dans ceux qui entouraient le maître, tout cela avec mille influences locales, réagit insensiblement sur les nerfs impressionnables de Charles. Cette vie de gêne involontaire et de courbettes gracieuses se changea pour lui en habitude et effaça bientôt toute étincelle de l'ancien feu. Au commencement il s'était tenu au plan de conduite adoucissante et tolérante dont on était convenu dans la coterie à qui

Charles  
ainsi que  
parvenu  
une cons  
changem  
térieurs  
Charles  
tème de  
avoir lie  
disparai

Quoi  
utile at  
agréable  
rien, il  
existante  
de puiss  
intrinsè  
peu de c  
mais on  
la bouti  
Charles  
d'indiff  
tisanese  
sa carri  
était po  
chain d  
presqu  
pait ur  
sa fam

Pour  
intéres  
templai  
savait ]

Charles devait son élévation; et par sa souplesse ainsi que par des circonstances favorables, il était parvenu à une augmentation d'influence, même à une consistance personnelle. Plus tard, avec le changement de souverain et à cause de troubles intérieurs encore une fois renouvelés, le parti auquel Charles tenait se dispersa de lui-même; tout système de modération et de juste-milieu ne pouvant avoir lieu que dans les époques de transition, et disparaissant devant la brutalité du fait.

Quoique Charles dans l'intervalle s'était su rendre utile au nouvel autocrate comme il s'était rendu agréable à l'ancien, pourtant, ne s'appuyant sur rien, il devint signe représentatif d'une chose non existante, et plus il gagnait en marques extérieures de puissance et de faveur, plus il perdait en valeur intrinsèque, en signification politique. Sentant son peu de crédit, il demanda maintes fois son congé; mais on tenait à garder l'annonce tout en fermant la boutique, et on le pria de rester. En attendant, Charles avait vieilli, et une certaine philosophie d'indifférence avait remplacé l'empressement courtesanesque qui avait signalé le commencement de sa carrière ministérielle. Sentant sa nullité, il s'y était posé: à peine s'il tâchait d'entretenir son prochain dans l'erreur de son crédit imaginaire. S'étant presque complètement retiré des affaires, il s'occupait uniquement de protéger ses parents, d'élever sa famille.

Pourtant ce vieillard était curieux à étudier, était intéressant à connaître. Le cœur se serrait en contemplant cette ruine humaine, surtout si l'on en savait le passé. Dans la suite, la conversation de

madame Hélène nous fera connaître des détails intéressants de la vie de son cousin le ministre, comme elle avait l'habitude de l'appeler. Maintenant, retournons à nos moutons.

La ca  
sa phys  
pèle-mé  
hymnes  
Ici, froi  
poussan  
générale  
les conv  
de soiré  
on voya  
sourire  
parures  
raison  
Une  
gouver  
de tou  
amena  
plus é  
main.  
avait é  
puis pl  
heureu

étails in-  
e, comme  
rant, re-

### Entrée dans le Monde.

C'est amour, c'est amour, c'est lui seul, je le sens.

La capitale présentait alors un aspect curieux par sa physionomie, sur laquelle on voyait répandus pêle-mêle, folle sécurité, effroi profondément senti, hymnes de victoire à côté des cris de malheureux. Ici, froide indifférence ; là, vaine pitié, barbarie repoussante, auprès de charité pieuse. Une contrainte générale régnait dans toutes les sociétés, dans toutes les conversations, et pourtant jamais plus de bals, de soirées, d'amusements. On chuchotait çà et là, on voyait foule de visages consternés, grimaçant un sourire d'approbation ; mais, en revanche, force parures, force grâces, force beautés. Et voici la raison de tous ces contrastes :

Une conspiration venait d'être découverte ; le gouvernement avait rempli les prisons de détenus de tout âge, de tout sexe et de tout état. On en amenait de nouveaux chaque jour des provinces les plus éloignées ; personne n'était sûr de son lendemain. Tout ce qu'il y avait de mieux dans le pays avait été arrêté ; une commission déjà installée depuis plusieurs semaines, tourmentait tous ces malheureux, répandant partout la terreur ; et quoique

la torture se disait abolie, on ne se gênait pas sur le choix des moyens pour arracher des aveux. Les bruits les plus étranges et les plus horribles circulaient dans le public sur les peines cruelles qu'on faisait subir aux détenus afin de leur faire déclarer leurs complices. Les hommes du gouvernement se plaisaient à répandre la nouvelle que tout était découvert ; qu'une société s'était formée dans le but d'armer les prolétaires contre les propriétaires, dans le dessein de réformer les bases du système social, de détruire toute propriété établie, de massacrer enfin tous les propriétaires. Il pouvait y avoir quelque peu de vrai dedans, mais ces exagérations puériles étaient écoutées avec incrédulité, et le public paraissait mieux instruit que le gouvernement sur le but de cette conspiration. On savait généralement que ce que les agents du pouvoir croyaient avoir découvert n'était qu'un mince filet du vaste réseau qui couvrait non seulement tout le pays, mais encore presque toute l'Europe, et que ce filet même pouvait encore leur échapper par la constance et la discrétion héroïque des détenus. Aussi chacun était-il préparé à tout événement, chacun prenait-il ses mesures en cas de détention, afin de ne compromettre personne, afin de ne se compromettre que le moins possible. Si le découragement causé par la non-réussite était profond, une sourde agitation régnait pourtant dans toutes les âmes, une plainte amère était dans toutes les bouches, une secrète espérance se cachait dans tous les cœurs.

C'est dans de pareilles circonstances qu'André arriva dans la capitale; il savait déjà ou à peu près les détails des malheurs survenus à la cause qu'il

avait en  
convicti  
jeune h  
décisif :  
victorie  
viste, l  
André r  
ceux q  
tenus,  
ques e  
moyen  
de cro  
vaient  
mériqu  
gnés, c  
immine  
avec le:  
breuses  
Il parla  
tisme é  
une sé  
énergi  
ses cor  
tout ce  
allait p  
roles ;  
trouva  
retour  
en so  
avec t  
Mai  
occupe  
une n

avait embrassée avec toute la chaleur d'une forte conviction ; mais il ne se décourageait pas, le brave jeune homme. Le moment présent lui paraissait décisif : c'est lorsque le gouvernement se croyait victorieux qu'il aurait fallu l'attaquer à l'improviste, l'attaquer partout en même temps. Mais André ne trouvait dans personne sa détermination : ceux qui avaient le pouvoir d'agir étaient ou détenus, ou faibles et tièdes, ou effrayés ; les énergiques et forts n'avaient pas de considération ni de moyens, ou n'avaient pas de tête, ou n'avaient pas de croyance en la cause, en les hommes. Tous n'avaient pas d'union, seulement des espérances chimériques en des secours étrangers : secours ou éloignés, ou vains, tandis que le péril était proche, imminent. — André fit promptement connaissance avec les sommités de la ville, grâce à ses nombreuses parentés, grâce à ses liaisons en province. Il parla à tous ceux dont la probité et le patriotisme étaient connus même dans sa contrée : ce fut une série de chaleureuses déclamations, de sorties énergiques, de vaines imprécations. André trouva ses convictions à l'unisson avec les convictions de tout ce qu'il y avait de meilleur dans la ville. Cela allait parfaitement tant qu'il ne s'agissait que de paroles ; mais lorsque André parlait d'agir, il ne trouvait alors personne de son avis. Chaque jour il retournait plus découragé chez lui ; chaque jour il en sortait plus animé que la veille, et toujours avec un nouvel espoir.

Mais est-il possible d'être longtemps et toujours occupé d'une même pensée, d'agir longtemps dans une même intention ? Les influences extérieures

font partout impression sur notre manière de penser, de parler et d'agir, malgré que nous en ayons. Car est-il possible de parler toujours haine et vengeance, surtout lorsqu'on s'adresse à de belles femmes, au regard desquelles on n'a qu'amour dans la bouche? Du commencement André ne se mettait que d'une manière forcée au ton usuel d'une conversation de salon, si nulle et insignifiante à l'ordinaire. Il recherchait avec soin les réunions intimes, y revenant continuellement et à tout propos à ses idées habituelles, à ses discours de prédilection. On aimait à l'entendre parler humanité, à l'entendre tonner contre les rois toujours despotes et tyrans; ses sarcasmes contre les aristocrates, contre le servilisme et mutisme de paroles, d'opinions, plaisaient par la chaleur qu'il y mettait et par son soin de toujours éviter des personnalités blessantes. La froideur polie, mais trop glaciale, dont il se présentait à l'ordinaire au premier abord, contrastait d'une manière piquante avec sa verve, son éloquence animée, quand une fois il se mettait en train de parler. Sa mise toujours simple, son langage sans recherche, son peu de prétention à se mettre en avant, à faire briller son esprit ou ses connaissances, le faisaient tolérer par tout le monde et partout. Plus goûté dans une société d'élite ou dans un tête-à-tête que dans un cercle nombreux, ceux qui l'approchaient de plus près savaient l'apprécier davantage. Bientôt André, bien vu et aimé partout, commença à se répandre de plus en plus dans ce qu'on appelle le beau monde, et peu à peu il modifia le genre de sa conversation, en abandonnant les sujets politiques, ne voulant pas prostituer

ses conv  
la littéra  
timent,  
lieux co  
oiseuses  
peu de t  
entière  
t-il pour  
train do  
laisa p  
vouait  
tanée;  
faire se  
trompa  
était élo  
direz-vo  
tions du  
d'action  
mousser  
sances n  
succès  
ment A  
orangeus  
compara  
l'influen  
quelle i  
vie post  
—Je ne  
n'avez  
Andr  
maison  
d'envir  
mais bie

ses convictions à tout venant. Il se jeta plutôt sur la littérature, le théâtre, l'art, les voyages, le sentiment, les personnes même, enfin sur tous ces lieux communs qui alimentent les conversations oiseuses des grandes comme des petites villes. En peu de temps, André, s'il ne perdit point de vue entièrement le but de sa présence ici, s'en éloigna-t-il pour le moins ostensiblement de beaucoup. Le train dont il vivait alors servit à l'étourdir et ne lui laissa pas beaucoup de moments de réflexion. Il s'avouait pourtant à part lui sa corruption momentanée; mais, dans son orgueil, il croyait pouvoir faire servir sa vie présente à son but futur. Il ne se trompait peut-être pas entièrement, mais l'espoir était éloigné et le danger présent.—Quel danger? me direz-vous. — Le danger de perdre par les séductions du monde sa vigueur primitive, son énergie d'action, son feu de conviction; le danger d'é-mousser ses forces vitales par les vaines jouissances mondaines, de gonfler son âme du vide des succès du monde. Nous verrons par la suite comment André mena sa frêle nacelle sur cette mer orageuse, remplie d'écueils, pour me servir d'une comparaison juste quoique rebattue; nous verrons l'influence qu'eut cette espèce d'ivresse, dans laquelle il vécut pendant un certain temps, sur sa vie postérieure, sur son caractère et sur ses actions. —Je ne vois pas d'ivresse, dites-vous; c'est que vous n'avez pas vu l'enchanteresse encore.

André fréquentait bien souvent entre autres la maison de sa cousine madame Sophie, une personne d'environ vingt-cinq ans, pas précisément belle, mais bien jolie, bien gracieuse surtout. Il en avait

été reçu avec empressement, comme proche parent et ancienne connaissance. Sophie plut beaucoup à André; son genre d'esprit, sa finesse, sa grâce, sa bienveillance pour tous et pour lui en particulier, tout cela l'enchantait en elle. André n'avait jamais été amoureux dans la signification qu'on convient d'attacher à ce mot : il avait désiré beaucoup de femmes, il en avait possédé beaucoup; il avait joui complètement du plaisir des sens, mais jamais il n'était allé jusqu'au sentiment, regardant comme temps perdu ce temps qu'on passe à s'amouracher, à se désamouracher. Son adolescence avait été très occupée; plus tard il n'avait eu de même que les nuits de libres : aussi les employait-il. Tout en admettant la possibilité de l'amour passionné, idéal, comme il admettait toute possibilité, André mettait pourtant beaucoup de scepticisme dans les phrases qu'il lui arrivait de faire sur l'amour. Il vit, il connut Sophie, et après avoir amplement joui du charme de sa société, de sa conversation, il se demanda s'il en était amoureux. Il crut que oui, il crut que non; il voulut vaincre sa passion, il voulut s'y livrer; il la nia, il s'en moqua; il se moqua de Sophie, se moqua de lui-même. André était habitué à la réflexion; il était surtout habitué à se rendre compte de chaque mouvement de son cœur. Pour la première fois il lui fut impossible de se décider sur l'opinion qu'il devait avoir de son sentiment pour Sophie; peut-être encore par un reste d'orgueil, il ne voulait pas s'avouer vaincu. Elle, présente ou absente, il ne faisait que penser à elle, c'était donc de l'amour; mais il ne la désirait pas, c'était donc de l'amitié. Il voyait tous ses défauts,

tous ses  
 peu trop  
 donc de  
 tait donc  
 se dit-il  
 prit la d  
 S'étan  
 à sa sim  
 sine, où  
 de dépit  
 la belle  
 salué e  
 qui pou  
 auprès  
 mença  
 lui lança  
 s'adress  
 papillon  
 avides  
 douces  
 devant  
 telle a  
 d'une  
 crever.  
 Ici vien  
 récrier  
 des ma  
 se prêt  
 ton, e  
 cela at  
 devant  
 jeunes  
 tiquant  
 I.

tous ses travers, tous ses ridicules; il la savait un peu trop maigre pour être belle par exemple. C'était donc de l'amitié? Mais il l'aimait tant et tant! C'était donc de l'amour? Oui, de l'amour, de l'amour, se dit-il; te voilà amoureux enfin, ou déjà. Et il prit la détermination de se déclarer.

S'étant habillé avec soin, sans déroger pourtant à sa simplicité habituelle, André alla chez sa cousine, où il trouva du monde. Il se mordit les lèvres de dépit; l'occasion était fâcheuse pour un amoroso: la belle n'était pas seule. Après avoir froidement salué de loin la maîtresse de maison, à cause de qui pourtant il était venu, par dépit il alla s'asseoir auprès d'une naïve jeune fille, avec laquelle il commença un dialogue pressé, lui disant force fadaïses, lui lançant d'ardents coups d'œil, qui auraient dû s'adresser à madame Sophie. Autour de celle-ci papillonnaient toujours deux ou trois jeunes gens, avides d'attraper quelques regards, quelques douces paroles, pour s'en faire valoir le lendemain devant leurs convives de déjeuner: — Madame une telle a été bien belle hier soir; elle m'a regardé d'une manière!... que M. chose en a été jaloux à crever. Et moi je lui ai répondu dédaigneusement... Ici vient une platitude. Les autres alors de se récrier: — Vous lui avez dit cela? et puis des *oh!* et des *mais*. — Sophie, toujours bonne et indulgente, se prêtait à leurs plaisanteries, se mettait à leur ton, et s'amusait d'eux tout en les amusant. Tout cela augmenta l'humeur d'André, et il commença devant sa voisine à se moquer amèrement des jeunes gens qui se tenaient auprès de Sophie, critiquant leur mise exagérée, leurs manières éven-

tées, leurs voix suffisantes. La coquetterie de la dame du lieu ne fut pas non plus épargnée. Tout en riant, la naïve jeune fille remarqua qu'elle ne l'aurait pas cru si méchant. — Et moi, je ne vous ai pas cru si sévère. — On n'est pas plus bête! s'écria-t-il à part lui. Puis, voyant que la maman de la demoiselle les observait de loin avec complaisance, cela le fâcha, et les nausées du mariage lui montant à la tête, il se leva brusquement, et s'étant accosté d'un gros monsieur, il noua avec lui une longue discussion en matière de finances. Allant et venant de la sorte, comme il aperçut une chaise vide auprès de Sophie, à qui les adorateurs obligés d'une femme à la mode avaient donné un instant de répit, André s'en empara, disant une de ces banalités d'usage employées pour entrer en conversation, comme : Charmé de vous voir... — Il y a longtemps que je n'ai eu... — Remerciant le sort du bonheur... — Enfin, je puis vous approcher, madame.

— Ah! monsieur André, dit Sophie, qu'est-ce qui m'a privée pendant si longtemps du plaisir de vous voir?

— J'ai été fort occupé dernièrement, et voilà ce qui vous a privée, madame, du plaisir de me voir, si plaisir y a.

— En pouvez-vous douter? dit la douce Sophie, souriant légèrement. Mais à propos, mon mari vient de retourner aujourd'hui de sa campagne; permettez que je vous le présente.

— Je serai charmé de faire sa connaissance.

— Jules! dit Sophie en élevant un peu la voix. Un homme de haute stature, âgé de trente-cinq ans,

un peu  
empress  
cousin,  
cordiale  
complim  
phie, re

— N

Anette  
sement  
du reg

— M

je croi  
gence.

propo

— A

lions-n

— V

— D

— E

mande

— F

vous,

préoc

— O

gaieme

de nou

— M

Vous

se ma

— C

— C

— C

et qui

un peu chauve , à traits prononcés , s'approcha avec empressement. — Monsieur André Audonne , notre cousin , dit Sophie. Ils se saluèrent , se touchèrent cordialement la main et échangèrent quelques compliments ; puis André se rassit auprès de Sophie , renouant la conversation interrompue.

— Ne trouvez-vous , madame , que mademoiselle Anette est bien belle aujourd'hui ? dit-il malicieusement , afin de dire quelque chose ; et il montrait du regard la naïve jeune fille.

— Mais pas plus aujourd'hui qu'à l'ordinaire , je crois , répondit Sophie avec un sourire d'indulgence. Puis-je vous demander , continua-t-elle , à propos de quoi vous me faites cette question ?

— A propos de beauté , ce me semble ; n'en parlions-nous pas tout-à-l'heure ?

— Vous êtes distrait ce soir , dit-elle.

— Distrait , non ; préoccupé , oui.

— Et de quoi préoccupé ? peut-on vous le demander ?

— Faut-il vous le dire , madame ? Être auprès de vous , n'est-ce pas une raison suffisante pour être préoccupé ? de vos charmes , ajouta-t-il en riant.

— Ou de ceux de mademoiselle Annette , riposta gaiement Sophie. — Une courte pause. — Qu'y a-t-il de nouveau ? demanda-t-elle vaguement.

— Mais rien de nouveau , à peu de chose près. Vous savez , sans doute , que mademoiselle de . . . se marie ?

— Cette petite laide ? dit Sophie.

— Cette grande laide , ajouta André.

— Cette grande et petite laide , continua Sophie ; et qui épouse-t-elle ?

— Mais le beau, le riche, le savant, l'aimable Eugène.

— Ah ! fit Sophie.

— Ce n'est pas un premier exemple, poursuivit l'autre, d'un mariage entre un homme beau et une femme laide, un homme riche et une femme pauvre, un homme jeune, aimable, et une femme revêché et pas de première jeunesse.

— Encore la fille, passe, reprit Sophie ; mais la mère, ah ! une véritable mégère ; comme elle traite son pauvre mari, qui, certes, n'a pas inventé la poudre ! Elle a été belle jadis ; mais ces temps sont passés depuis longtemps, et il est bien ridicule à son âge de conserver encore des prétentions.

— C'est un travers fort habituel et très excusable dans le beau sexe, remarqua André, puisqu'il provient du désir de plaire.

— Lorsque je demeurai à ..., continua Sophie sans prendre garde à l'épigramme, j'eus souvent occasion de la voir, elle et son mari ; c'était bien autre chose qu'à présent. Figurez-vous une série de brouilleries et de raccommodements : lui n'était pas encore façonné au joug ; il voulait parfois le rompre, et alors c'étaient des scènes ! Ils ne se voyaient pas pendant quelques jours ; mais le pauvre homme, au désespoir, s'en venait bientôt à genoux implorer le pardon de sa femme, et elle lui faisait subir des traitements indignes ; enfin des horreurs ! Et puis, figurez-vous, cet homme adore sa femme et se dit très heureux.

— Oh ! femmes ! femmes ! soupira André, sur un ton comiquement tragique, que ne faites-vous pas de nous, pauvres humains ! Mais, continua-t-il, que

dites-vo  
n'est-ce

— Vo

— Je

à l'étran

la beau

quefois

elle sav

person

mettre

gée et à

sa con

Toujou

heureu

— Ce

plus qu'

tant le j

— Ne

convers

jeune h

— J

après

mois à

curerez

ce temp

— V

rais he

invitat

— O

prie, in

puis sa

ajouta-

Andr

l'aimable  
poursuivit  
eau et une  
ne pauvre,  
ne revêche  
e ; mais la  
elle traite  
inventé la  
emps sont  
ridicule à  
ions.  
excusable  
qu'il pro-  
ua Sophie  
s souvent  
était bien  
une série  
lui n'était  
parfois le  
Ils ne se  
le pauvre  
à genoux  
lui faisait  
horreurs !  
sa femme  
ré, sur un  
s-vous pas  
a-t-il, que

dites-vous de la sœur du mari ? une femme d'esprit, n'est-ce pas ?

— Vous trouvez ? dit Sophie.

— Je l'ai connue un peu lors de mon séjour à l'étranger ; sa conversation avait du piquant. Ayant lu beaucoup, elle retenait beaucoup et parlait quelquefois comme un livre. Ayant assez vu le monde, elle savait raconter des détails fort curieux sur les personnes et les choses, sans nommer ni compromettre nullement. Depuis, je l'ai trouvée fort changée et à son désavantage ; elle a furieusement vieilli, sa conversation est devenue pesante, elle s'endort. Toujours douloureuse, souffrante, et puis ce malheureux sentiment qu'elle mêle partout !

— Cela ne lui va guère, remarqua Sophie, pas plus qu'à son grand homme de mari qui fait pourtant le joli cœur.

— Nous voilà tombés sur un chapitre fertile de conversation : médisance du prochain, reprit le jeune homme avec un triste sourire.

— J'oubliais de vous dire, mon cousin, dit Sophie après une pause, que nous allons passer quelques mois à la campagne, mon mari et moi. Nous procurerez-vous l'agrément de votre société pendant ce temps ?

— Vous pouvez croire, madame, combien je serais heureux de pouvoir me rendre à votre aimable invitation, et je ferai tout mon possible...

— Oh ! pas d'excuse ni de demi-promesses, je vous prie, interrompit Sophie ; je compte sur vous. Et puis sans cela, je m'ennuierai trop à la campagne, ajouta-t-elle naïvement.

André promena ses regards significatifs sur le

mari de Sophie, comme s'il voulait lui dire qu'elle avait quelqu'un pour lui tenir compagnie; puis il ajouta : — Charmé d'être capable, madame, de contribuer en quelque chose à votre amusement; et certes, s'il m'était possible, je courrais au bout du monde quand même, pour pouvoir jouir de votre conversation, de votre société. Mais des affaires pressantes m'obligent de m'absenter...

— Ce sont des faux-fuyants, monsieur; et si vous ne venez pas, je croirai que vous ne nous aimez guère, dit Sophie.

— Des affaires pressantes, continua André, m'obligent à m'absenter pour un mois; mais, à mon retour, je me ferai un plaisir, un devoir, madame, de vous présenter mes respects. Et quant à ne pas vous aimer, vous ayant connue, est-ce possible de ne point vous adorer? surtout lorsqu'on est impressionnable comme moi, prenant feu à la moindre étincelle, quand elle part surtout de deux yeux si beaux! Et il parlait d'une voix animée sur un ton moitié sérieux, moitié railleur.

— Vous tombez dans l'idylle, lui dit Sophie en riant.

— Aussi faut-il m'enfuir pour ne pas m'y embourber complètement, répliqua André. — Là-dessus il se leva et salua sa cousine, sans même lui baiser la main. En sortant il vit la naïve jeune fille et sa maman qui sortaient aussi. Il aida ces dames à mettre leurs manteaux; glissa quelques douces paroles à la demoiselle en lui donnant le bras pour la mettre dans sa voiture, et reçut de la maman un reproche amical de ce qu'il ne fréquentait pas sa maison, qui se trouverait toujours honorée par la

présence  
elle. And  
il promit  
empress  
désirer  
lui-même

— Es

la voiture

— Ma

en bais

— Il

et le do

maman

Lorsq

front de

avec laq

tion dor

eule. On

mour; c

que je v

elle, jo

car au l

sur ses

ment su

pour ell

cour pr

reux d'

son esp

Peut-êt

tion dif

étrange

quantité

quette,

présence d'un jeune homme si distingué, ajouta-t-elle. André se confondit en excuses et protestations; il promit formellement à madame de se rendre avec empressement à l'honneur qu'elle lui faisait de le désirer chez elle, et en même temps il se promit à lui-même de n'y pas mettre le pied.

— Est-il gentil le petit! dit la maman, lorsque la voiture roula. Ne trouvez-vous pas, Annette?

— Mais oui, maman, répliqua la naïve jeune fille en baissant ses beaux yeux bleus.

— Il aura bien cinquante mille francs de rente, et le double lorsque sa tante mourra, continua la maman, comme en se parlant à elle-même.

Lorsque André fut dans la rue, il se frappa le front de la main, en se rappelant la détermination avec laquelle il était allé chez Sophie; détermination dont il n'apercevait maintenant que le ridicule. On voit, pensa-t-il, que je ne l'aime guère d'amour; car ce n'est ni par timidité ni faute d'occasion que je ne lui ai pas fait mon drôle d'aveu. Devant elle, jouissant de sa présence, je n'y pensais plus; car au lieu de médire d'autrui, au lieu de plaisanter sur ses beaux yeux, j'aurais pu lui parler sérieusement sur ce que je ressentais ou croyais ressentir pour elle. A une femme d'esprit on fait souvent la cour presque sans le vouloir, on croit être amoureux d'une femme aimable, et à l'ordinaire c'est de son esprit, de son amabilité qu'on est amoureux. Peut-être cela seul fait-il le véritable amour? Question difficile à résoudre, l'homme étant un être si étrange, si multiforme.— Et il se perdait dans une quantité de réflexions générales. Sophie est coquette, toutes les femmes le sont; le désir de plaire

est comme involontairement invétéré à tout le sexe, peut-être aux deux sexes également. Sophie plaît à tout le monde, tout le monde en parle avec admiration; elle me plaît, comme elle plaît aux autres. Effectivement je ne trouve pas de grande différence entre ses procédés pour moi et ceux qu'elle a pour tous.

Remarquez qu'un amant voudrait presque toujours que sa maîtresse fût grossière pour tout le monde, polie pour lui seul.

Peut-être, du reste, continuait notre héros, ma froideur, ma retenue l'engage à me faire plus d'avances; j'ai encore pour elle l'appât de la nouveauté. Il en revenait à sa première idée, que les femmes sont coquettes. Puis vint une série de réflexions sur les femmes en général, sur Sophie en particulier, que j'épargnerai ici au lecteur; car qui n'a pas fait plus d'une fois dans la vie ses réflexions sur les femmes, surtout étant ou se croyant amoureux? La voiture s'arrêta, et André, en montant à son appartement, résuma par cette phrase les idées que lui avait suggérées sa visite chez Sophie :

Bah! si je ne la vois pas pendant quinze jours, je l'oublierai. Et il prit la sage détermination de quitter la ville, d'autant plus que les soins de sa fortune exigeaient sa présence en plusieurs lieux différents.

Lorsque, le lendemain, le mari de Sophie arriva chez André, il ne le trouva plus: le jeune homme était parti le même jour dès le matin.

Pe  
 été  
 tante  
 tincti  
 Hélèn  
 par l  
 espèr  
 rable  
 faire  
 lequ  
 obéi  
 peut  
 touj  
 sur  
 disa  
 hon  
 être  
 s'oc  
 tion  
 Anc  
 don

## Reprise.

— Ah! c'est la plus digne femme...

— Un peu capricieuse, n'est-ce pas?

Pendant son séjour dans la capitale, André avait été plusieurs fois chez le ministre cousin de sa tante, qui l'avait toujours reçu avec bonté et distinction, et qui, sur la recommandation de madame Hélène, lui avait offert à choix plusieurs emplois, par le moyen desquels André aurait pu faire une espèce de carrière sinon brillante, du moins honorable. C'est-à-dire honorable autant qu'on en peut faire une sous un gouvernement despotique, sous lequel, pour se pousser un brin, il faut protection, obéissance aveugle, fidélité à des principes qu'on ne peut partager : bassesse et soumission. André avait toujours esquivé les offres du ministre, s'excusant sur ses affaires, qui demandaient tout son temps, disait-il. Ce dernier, voyant la répugnance du jeune homme, en devinant le motif, l'approuvant peut-être, prononça quelques phrases sur la nécessité de s'occuper, de se rendre utile, de se faire une position sociale, et puis il cessa d'en parler; et lorsque André vint le saluer avant de partir, le ministre lui donna une lettre pour sa cousine, dans laquelle il

lui faisait part de ses offres infructueuses auprès du neveu, l'engageant à temporiser avec le bouillant jeune homme, si elle voulait le ramener à ses intentions. Il finissait sa lettre en lui disant que « cela irait mieux une autre fois. »

Depuis qu'il avait quitté la maison de sa tante, André avait entretenu avec elle une correspondance suivie. Il lui avait décrit dans de longues lettres remplies d'une causerie animée et piquante, son début dans la capitale, la manière dont il avait été reçu par ses parents; il lui avait raconté tout ce monde qu'il voyait, dessinant le croquis de chacune des figures bizarres, futiles ou remarquables, dont il avait eu l'occasion de s'approcher à bout portant. Mais, dans ses lettres, il s'était bien gardé de faire mention de la marotte de sa tante, de son placement projeté dans la capitale. En revanche, celles de madame Hélène n'étaient remplies que de cela. Nous connaissons déjà le caractère atrabilaire de la dame : habituée toute sa vie à dominer son entourage, car elle avait dominé sa sœur et son mari, et le mari de sa sœur; habituée à exercer tout pouvoir sur les enfants de celle-ci (André et Félix) pendant leur enfance, vous pouvez vous imaginer facilement combien il devait lui être pénible de voir ce jeune homme qu'elle avait connu si petit, dont elle avait dirigé l'éducation, de le voir maintenant se soustraire à son influence; tout en conservant les égards qu'il trouvait devoir à sa tante, ne pas suivre ses ordres, enveloppés du nom de conseils, que tant qu'ils se rencontraient avec sa manière de voir, et enfin détruire, selon elle, son avenir pour de folles visions qui ne le mèneraient à rien d'élevé! D'un

autre côté  
tinuellen  
tère fra  
Hélène,  
bien sa  
était int  
le grand  
sonnes,  
qui ava  
Le m  
parts :  
reprocl  
presqu  
Madame  
pour ma  
veu : de  
impréca  
ractère  
violente  
pressio  
ment  
Toujo  
et le n  
sans ce  
eux, c'e  
frère d  
ans; d  
à son  
céder  
se sou  
empiè  
André  
exerce

autre côté, cette lutte domestique qu'il avait continuellement à soutenir répugnait fort au caractère franc d'André, l'aigrissait contre madame Hélène, lui en faisait fuir la maison, quoiqu'il aimât bien sa conversation, qui dans ses bons moments était intéressante : elle qui avait toujours vécu dans le grand monde, qui avait connu une foule de personnes, qui avait traversé tant d'époques curieuses, qui avait tant de « j'ai vu » à raconter.

Le mécontentement mutuel augmentait des deux parts : André, impatienté par les jérémiades et les reproches de sa tante, en était venu jusqu'à la haïr presque, lui qui l'avait tant aimée, tant respectée. Madame Hélène mettait tous les moyens en œuvre pour maintenir son ancienne influence sur son neveu : douceur, caresses, de même que plainte et imprécation ; mais tout cela échouait contre le caractère de fer du jeune homme. Des scènes bien violentes s'étaient répétées maintes fois, dont l'impression restait dans les cœurs, quoique le mouvement de colère qui les avait provoquées fût passé. Toujours plus de froideur se glissait entre la tante et le neveu, car les causes d'altercation revenaient sans cesse. Une pierre d'achoppement de plus entre eux, c'était la direction de l'éducation du plus jeune frère d'André, Félix, pétulant adolescent de quinze ans ; direction qui appartenait de droit à son aîné, à son tuteur, mais que celui-ci se trouva obligé de céder à sa tante, soit par égard pour elle, soit pour se soustraire d'autre part à ses attaques et à ses empiètements sur lui-même ou sur sa fortune. André haïssait toute domination, ne prétendait en exercer sur personne, et, selon lui, l'éducation né-

gative, que Rousseau exagère peut-être au-delà du possible et du raisonnable, était la seule convenable, surtout lorsqu'il s'agissait d'un grand garçon comme l'était son frère. De bons conseils, de bons exemples, dire ce qu'il faut éviter, ce qu'il faut chercher; montrer l'utilité, l'agrément de l'étude, ne pas lui laisser ni l'envie ni les moyens de mal faire; réveiller la réflexion et le sentiment, exercer une surveillance active, mais de loin; avec cela une bonne société à fréquenter toujours, voilà à quoi devaient se borner, selon lui, les soins qu'on prendrait de Félix. Du reste laisser quelque latitude à l'expérience personnelle, qui toujours sera le meilleur guide de l'enfant, comme de l'homme; permettre au jeune homme de s'élever par lui-même, comme lui André s'était élevé par lui-même aussi.

L'opposé de cela était l'éducation que madame Hélène prétendait donner à son Benjamin, afin d'éviter, disait-elle, qu'il ne devînt un indépendant, comme l'était déjà son frère: il lui fallait une rigide surveillance, peu de liberté, beaucoup de sévérité, enfin tout ce qui retient le ressort de la jeunesse, tout ce qui la comprime et l'arrête par force dans l'enfance. Habitée aux mœurs des temps passés, voulant libre champ à son amour de la domination, elle ne pouvait se faire aux principes démocratiques de l'époque; elle combattait à outrance les germes de réforme que le siècle avait introduits dans l'éducation comme partout. Félix avec son caractère ardent, mais faible et indécis, avec son esprit ouvert à tous les vents, avec son âme prête à recevoir toute impression qu'on voulait bien lui donner, mais sur laquelle, comme sur la surface

d'une gl  
flottant  
sant tou  
pression

Enfin  
la déter  
mêler d  
madam  
il dit,  
jamais  
femme  
dureté  
qu'elle  
et com  
une aff  
aimant  
relleme  
Il lui f  
Félix d  
n'était  
lait se  
sentai  
ment  
et Hél  
elle pe  
aurait  
ennen  
—  
nous

d'une glace, une image effaçait l'autre, Félix restait flottant entre ces deux puissantes influences, subissant tour à tour l'une ou l'autre, selon la force de la pression.

Enfin André, importuné par sa tante, avait pris la détermination, non sans douleur, de ne plus se mêler de l'éducation de son frère, en laissant le soin à madame Hélène, quoiqu'il fût bien persuadé, lui avait-il dit, qu'elle perdrait ce jeune homme et n'en ferait jamais rien. Cette dureté frappa au cœur la pauvre femme; mais déjà elle en avait tant entendu, de duretés. Elle aimait beaucoup Félix, c'était lui seul qu'elle aimait; il avait passé son enfance chez elle, et comme son caractère ployant se prêtait plus à une affection telle qu'Hélène pouvait en ressentir, aimant uniquement pour dominer, elle avait naturellement rassemblé tous ses sentiments sur Félix. Il lui fallait un but, une occupation dans la vie: Félix devint le but, l'occupation de sa vie. André n'était, à vrai dire, qu'un instrument dont elle voulait se servir pour le bonheur du cadet, et André sentait cela. Mais aussi Hélène n'était qu'un instrument pour André, instrument bien usé à la vérité, et Hélène le sentait aussi; elle lui avait été utile, elle pouvait le lui être encore. Et puis une rupture aurait trop causé de scandale, aurait trop réjoui les ennemis d'André.

— André avait-il des ennemis? — C'est ce que nous verrons plus loin.

---

## L'Un pour l'Autre.

Shut, shut the door, good John, fatigued I said,  
Tie up the knocker, say I'm sick, I'm dead.

Représentez-vous madame Sophie assise, dans un négligé élégant auprès d'un ouvrage de tapisserie. Le bruit d'une voiture se fit entendre, elle se leva précipitamment et courut à la fenêtre. — Ce n'est pas lui ! pensa-t-elle. Elle sonna partout, afin d'apprendre qui venait d'arriver.

— Quelqu'un que je ne connais pas a demandé monsieur, dit le domestique. — Une demi-heure après, le mari de Sophie entra chez elle accompagné d'un grand jeune homme à figure mélancoliquement prétentieuse.

— Je vous présente mon meilleur ami, Léopold de..., dit Jules avec chaleur. Sophie le regarda tout étonnée de cette chaude recommandation, et elle s'inclina en disant :

— Charmée de connaître le meilleur ami de mon mari. — On s'assit. Léopold dirigea bientôt la conversation sur son séjour dans la capitale, et il en parla longtemps.

— Vous n'avez jamais été à... madame ?

— Jamai  
avait pourta

— Ah! n

Quel aspect

luxe exorbit

société cho

ysont ador

élégance; a

un choix d

bles! Mader

Madame F

monde.—

— Mons

capitale, d

— Oui,

et il reprit

— On le

pour faire

— Sais-

dressant à

— Si tu

— Je p

à...; moi,

y mènario

— Tu s

jusqu'ici,

— Tu l

— Et y

l'étranger

— D'a

nable proj

Jules?

— Mais

— Jamais, monsieur, répondit Sophie; elle y avait pourtant été.

— Ah! mon Dieu, la belle ville! continua-t-il. Quel aspect imposant, quelle foule populeuse! Un luxe exorbitant, des palais magnifiques! Et puis une société choisie, la crème des sociétés : les femmes y sont adorables, quelle beauté! quelle grâce! quelle élégance; ah! quelle élégance. Et le théâtre donc, un choix de pièces admirables, des actrices adorables! Mademoiselle S..., quel jeu, quelle expression! Madame F... dans Sacontala enthousiasme tout le monde.— Ici il fit une pause afin de respirer.

— Monsieur a été pour la première fois dans la capitale, dit doucement Sophie.

— Oui, pour la première fois, répondit Léopold; et il reprit son air mélancolique.

— On le voit, pensa Sophie. Elle se leva et sortit pour faire quelques dispositions de ménage.

— Sais-tu à quoi je pense? dit Léopold en s'adressant à son ami, lorsqu'ils furent seuls.

— Si tu me le dis, je le saurai, répliqua celui-ci.

— Je pense que tu ferais bien de venir t'établir à...; moi, je serai de la partie. Quelle vie d'or nous y mènerions!

— Tu sais que mes affaires m'en ont empêché jusqu'ici, et d'ailleurs ma femme...

— Tu la prendrais avec, s'entend.

— Et puis, nous avons formé le projet d'aller à l'étranger cet été.

— D'aller à l'étranger! s'écria Léopold; admirable projet. Vous m'en mettez, j'espère, monsieur Jules?

— Mais avec plaisir.

— Si cela arrange votre femme, toutefois, dit l'autre en se ravisant.

— Cela ne peut que l'arranger, reprit le mari : une société si agréable que la tienne, si... Comment ne pas s'y plaire !

— Trop d'indulgence, fit Léopold en lui serrant le bras par un geste de familiarité amicale. — Chacun qui connaissait ce Jules si bon et si simple s'étonnait de lui voir tant d'amitié pour le fat, le prétentieux, l'emphatique Léopold. La raison en était toute simple pourtant. La société de celui-ci dispensait la paresse de Jules de la peine de parler, presque de celle de penser : que cela était commode ! Et puis, il était persuadé depuis longtemps qu'il n'avait pas de « meilleur ami » que Léopold. — Pour Sophie par contre-coup, elle s'était senti de l'aversion pour le meilleur ami de Jules ; aversion augmentée encore par le mal-à-propos de son arrivée, lorsqu'elle attendait impatiemment un autre, par la nullité pompeuse de sa personne et de sa conversation. Léopold, jeune homme sans fortune, n'avait reçu qu'une éducation inachevée, son père lui ayant procuré une place à dix-huit ans, qui devait l'aider à vivre avec quelque distinction. Ses études à peine ébauchées, sa bonne mine, son nom et son emploi à un âge si jeune, joint à une fort bonne, à une trop bonne opinion de sa capacité, de son génie même, joint à des lectures fort mal dirigées, tout cela lui tourna la tête : pauvre tête qui se laisse tourner par si peu ! Il devint tour à tour profond et raisonneur, mélancolique et sentimental ; puis quelquefois gai jusqu'à la platitude, bon motiste jusqu'aux nausées. Pré-

tentieux  
il s'étai  
mis en  
souvent  
son gét  
homme  
ridicul  
puis l'  
cule ne  
car au  
noble  
bonne  
il av  
une d  
charg  
de l'ar  
vint a  
de m  
s'atta  
collé  
de s  
avai  
proc  
surp  
coup  
Lé  
tout  
pers  
aus  
reu  
péra  
save  
prit

tentieux dans sa mise, prétentieux dans son parler, il s'était fait un jargon de grands mots sonores, mis en ordre de manière à n'y rien comprendre souvent. Il envisageait tout le monde du haut de son génie, car il se croyait du génie, le pauvre homme; à chaque instant il s'emparait de quelque ridicule, le menait à un certain degré de perfection, puis l'abandonnait pour bientôt se parer d'un ridicule nouveau. Tel était Léopold, dommage Léopold, car au fond c'était un brave jeune homme, plein de noblesse, incapable d'une bassesse, même assez bonne tête, si au lieu de s'occuper de grands riens, il avait continué ses études. Ce qui l'acheva fut une déconvenue par laquelle il fut privé de « sa charge; » ajoutez-y un voyage dans lequel, pour de l'argent emprunté, il visita la capitale. Il en revint avec encore plus de prétentions et encore moins de moyens pour les mettre à flot. C'est alors qu'il s'attacha à Jules, son ancienne connaissance de collège, comme un naufragé s'attache à un câble de salut. Jules, selon son habitude de distraction, avait oublié de parler à Sophie de son ami et de sa prochaine arrivée chez eux, et voilà d'où venait la surprise de celle-ci en le voyant arriver tout-à-coup.

Léopold, parmi ses autres ridicules, croyait à toutes les femmes de l'amour pour son adorable personne; ridicule propre à tant d'hommes, comme aussi tant de femmes croient tous les hommes amoureux d'elles. Et comme il était sans fortune, il espérait plaire et épouser quelque riche héritière à la faveur de son nom, de sa bonne mine, de son esprit, de son élégance, de son savoir-plaire, ainsi

que de ses mille belles et utiles qualités. Il ne dédaignait pas pourtant les femmes mariées faute de mieux, et madame Sophie avait eu le bonheur de lui inspirer le désir de la posséder; car le seigneur allait droit à son fait en imagination.

Lorsqu'il se fut retiré le soir dans sa chambre, Léopold pensa beaucoup à Sophie; il poussa force soupirs, et en se désabillant, à chaque bruit qu'il croyait entendre, il tournait la tête pour voir si ce n'était pas elle qui entrait. Drôle d'espoir en vérité! ainsi sont faits les hommes pourtant. Mais l'impression n'avait pas été assez forte pour le priver entièrement du sommeil: aussi bientôt il ronfla prodigieusement de manière à faire résonner toutes les vitres de sa chambre. Sophie ne dort pas non plus fort avant dans la nuit. Est-ce Léopold qui la préoccupait au point de lui ôter le sommeil? Non pas; mais qui donc?...

Que faisait Jules alors? Quant à lui, il dormait profondément après avoir embrassé sa femme auparavant.

.....  
 .....

— ]  
 disait  
 nière  
 tillant  
 gros-b  
 hier;  
 je jett  
 peu d  
 qui r  
 ouve  
 son v  
 moi,  
 une f  
 parut  
 paien  
 de l'  
 répo  
 tôt t  
 aupar  
 distra  
 voir e

## Un Original.

Au demeurant le meilleur fils du monde.

— Imaginez-vous ce qui m'arrive dernièrement, disait un grand jeune homme habillé d'après la dernière mode. Vous connaissez tous Édouard N., pétillant de vitesse, sensuel au possible avec ses yeux gros-bleu à fleur de tête. Je vais chez lui avant-hier; ne trouvant personne dans l'antichambre, je jette mon manteau et j'entre. En allant je fais peu de bruit, et dans le salon je trouve Édouard, qui me tourne le dos, assis auprès d'une fenêtre ouverte. Je m'approche; il regardait attentivement son vis-à-vis où, par une fenêtre ouverte aussi, moi, avec ma vue basse, j'entrevis confusément une femme qui touchait du piano. La musique me parut détestable; de profonds soupirs s'échappaient de la poitrine d'Édouard. — Ce serait donc de l'amour? dis-je à demi-voix. — Peut-être, me répondit-il en se levant. Nous nous assîmes bientôt tous deux; j'avais pris la place qu'il occupait auparavant. — Quelles nouvelles? demanda-t-il avec distraction. — La plus nouvelle nouvelle, c'est de te voir de l'amour. — Oh! d'abord de l'amour, d'abord

un de ces grands mots!—Grands mots, petites choses se rencontrent souvent, continuai-je. Mais de grâce remets-toi à ta première place, tu y verras mieux la fenêtre de ta voisine, car je remarque que tes regards y tendent toujours. Moi qui t'ai connu si sensuel, si...! puis te retrouver sentimental tout d'un coup.—Quelle imagination tu as, Joseph! me dit-il.

André et les autres sourirent à ces mots du narrateur, qui désignait lui-même par là son défaut ou sa qualité, comme vous le voulez.

— Pour m'avoir trouvé à la fenêtre, regardant jouer madame... — L'écoutant, interrompis-je. — Tu sais que je ne me connais ni n'aime la musique; la regardant donc, tu supposes d'abord... Mais c'est vrai, elle est jolie, très jolie!

— L'essence de tout cela est? interrompit un gros monsieur impatienté.

— C'est qu'Édouard me mena chez sa belle, qui depuis trois jours est ma femme, continua Joseph en prenant son chapeau. — Tout le monde de rire.

— Et Édouard N...? demanda un curieux.

— Il s'est brûlé la cervelle ce matin, répliqua l'autre en sortant. André le reconduisit.

— Une passion dans notre siècle! s'écrie un monsieur jeune.

— Quelqu'un croirait, disait le gros monsieur, à l'entendre débiter cette histoire d'un ton si naïf, si naturel, que tout cela, aux dates près, vient effectivement d'arriver. Et pourtant je le jurerais presque, qu'il n'y a pas un mot de vrai dedans.

— Joseph est connu par ses imaginations, comme

il les ap  
en parla  
détails p  
— Ma  
— R  
défaut,  
brave je  
— Ai  
n'est pa  
— V  
dont il  
— A  
maini  
— V  
pour N  
d'une a  
procha  
puis l'  
person  
bien, l'  
éparg  
tour j  
allés,  
dessin  
jeune  
— S  
— not  
ce ma  
—  
doute  
—  
quoiq  
renco

il les appelle lui-même, continua un autre ; tout en parlant, il vous invente un conte avec tous les détails possibles.

— Mais au fond c'est un bon garçon.

— Réellement, releva André, à part son petit défaut, qui est devenu habitude chez lui, c'est un brave jeune homme, actif, zélé, courageux.

— Ainsi donc, interrompit le curieux, M. Joseph n'est pas marié depuis trois jours ?

— Depuis longtemps il a une espèce de femme dont il ne sait que faire, répliqua un officieux.

— Ainsi Édouard ne s'est pas brûlé la cervelle ce matin ?

— Voici trois mois bientôt qu'Édouard est parti pour New-York. — Cet Édouard est un original d'une autre espèce, dit un petit monsieur en s'approchant. — Et l'on parla d'Édouard, de Joseph, puis l'on passa successivement une douzaine de personnes en revue : de chacun on dit un peu de bien, beaucoup de mal ; les femmes ne furent pas épargnées, s'entend. Bientôt la conversation prit un tour plus général, et les moins initiés s'étant en allés, on parla plus intimement ; les opinions se dessinèrent ; les individus s'échauffèrent, — un jeune homme entra d'un air alarmé.

— Sais-tu, André, ce que je viens d'apprendre ? — notre cher Édouard vient de se brûler la cervelle ce matin.

— D'où sais-tu ? demanda André d'un ton de doute.

— C'est M. Joseph, — un éclat de rire général, quoique étouffé, l'interrompit, — que je viens de rencontrer, et qui m'a raconté cette terrible nou-

velle, termina le nouveau venu sans se laisser intimider nullement.

— Ayez meilleure espérance, dit André avec un sourire forcé, car toutes les nouvelles qui viennent de Joseph ne sont pas toujours vraies.

Et pourtant réellement Edouard était mort le matin : seulement, à vrai dire, il ne s'était pas brûlé la cervelle. Personne ne voulait croire à la vérité du fait, parce qu'il venait de Joseph. Tant est sûr l'axiome qu'on trouve dans chaque livre de morale, qu'un menteur reconnu pour tel, quand même il dirait la vérité, ne sera jamais cru sur parole.— Il s'agit donc de mentir adroitement lorsqu'on a besoin d'un mensonge? Arrière-pensée de bien des gens du monde, que moi, homme de cabinet, j'ose placer ici, non pas comme *bonne*, ni comme *mienne* pourtant.

Nouve

La be  
tout son  
breuse  
chez elle  
la maiso  
politesse  
d'homme  
mêle, so  
dame Le  
palme  
de trou  
était alc  
toutes le  
nions de  
monde s  
pération  
tait plu  
à qui s  
précatio  
qui s'ap  
sort des

### Nouvel Amour, anciennes Connaissances.

Quoi ! si pour avoir la liberté, il ne faut  
que la désirer !

La belle, l'élégante Louise Durentel brillait de tout son éclat au milieu d'une société aussi nombreuse que choisie, qui s'assemblait tous les soirs chez elle. L'amabilité, les grâces de la maîtresse de la maison animaient tout le monde ; sa prévoyante politesse mettait chacun à son aise. Des groupes d'hommes et de femmes, assis ou debout pêle-mêle, soutenaient une conversation brillante ; madame Louise allait çà et là, remportant partout la palme de l'éloquence. Comme dans tous les temps de troubles et d'émotions populaires, la politique était alors le principal, presque l'unique objet de toutes les conversations. Comme on savait les opinions de la maîtresse de la maison, comme tout ce monde se connaissait parfaitement, comme l'exaspération était arrivée à son comble, on ne chuchotait plus dans les coins ; tout au contraire, c'était à qui se montrerait plus chaleureux dans ses imprécations contre la tyrannie du pouvoir, c'était à qui s'apitoierait avec le plus de sensibilité sur le sort des malheureuses victimes de leur dévouement

à la bonne cause. Des murmures de haine et de vengeance se mêlaient à des paroles de pitié et d'intérêt.

Un jeune homme, sombre et silencieux, restait seul auditeur muet de cette scène animée. Ses méditations furent interrompues par un des orateurs les plus bruyants de la troupe, qui l'interpella brusquement par ces mots : — Qu'en dites-vous, André ? Et tous les yeux se tournèrent vers lui par un mouvement involontaire. Forcé à parler comme malgré lui, André répliqua lentement, en élevant graduellement sa voix : — Oh ! s'il nous était possible de mettre en action cette rage qui nous anime contre le despote et ses suppôts ! si, au lieu d'éventer notre énergie en vaines paroles, en imprécations impuissantes ; si, par un effort commun, imminent, il nous était possible d'écraser son pouvoir, de délivrer notre patrie, de rétablir notre liberté !... Oh ! qu'il faudrait alors crier, se démener, pour nous pénétrer tous d'une même pensée, d'un même but. Mais à présent que nous ne pouvons rien, continua-t-il d'une voix abattue, à présent que tous nos efforts viennent se briser impuissants contre ce bonheur infernal de notre gracieux maître, que nous reste-t-il, si ce n'est d'espérer en silence, d'attendre des temps meilleurs, de les préparer par notre activité prudente, de chercher un défaut dans l'armure d'acier dont il est cuirassé, lui, notre ennemi à tous ; de le combattre, en un mot, par tous ces moyens infernaux dont il nous a terrassés : la ruse d'abord, et puis la force.

Il parla longtemps de la sorte ; toujours plus

d'audite  
à mesur  
feu dont  
prêtes à  
André le  
heur, il  
suivait  
disait-il  
encore.  
lorsque  
dance,  
guise,  
craties  
à un es  
tous les  
corrupt  
ne joui  
matérie  
morale  
temps  
concep  
lité d'  
Une gr  
être le  
vouloir  
pouru  
d'indif  
diater  
qui n  
voudr  
incert  
espoir  
forces

d'auditeurs se pressaient attentifs autour de lui, et à mesure qu'il parlait, leurs yeux s'animaient du feu dont il les pénétrait, leurs mains se crispaient, prêtes à porter les ravages de la mort partout où André les conduirait. Mais lorsque, ayant parlé malheur, il parlait espérance, alors, après le désespoir, suivait la consolation.—Il est impossible pourtant, disait-il, que notre état présent dure longtemps encore. Au milieu de l'Europe éclairée, heureuse, lorsque tant de nations ont recouvré leur indépendance, lorsque tant d'autres se gouvernent à leur guise, abolissent la royauté, établissent des démocraties, serons-nous les seuls infortunés condamnés à un esclavage éternel? Ayant au plus haut degré tous les désavantages de notre civilisation moderne, corruption, doute, ennui, désenchantement, nous ne jouirons donc d'aucun de ses bienfaits, aisance matérielle, liberté individuelle et politique, égalité morale et civile? Serons-nous condamnés longtemps encore à ce tourment de Tantale : par la conception, possesseurs de tous les biens, en réalité d'aucun? Oh! non, cet état ne peut plus durer. Une grande nation qui se sent de l'énergie ne peut être longtemps dans les fers. Chez l'homme fort, vouloir et posséder, c'est un; et ne serait-ce pas un pour un peuple fort? Dans notre siècle d'égoïsme et d'indifférence à tout ce qui ne nous touche pas immédiatement, il n'y a rien à espérer des nations libres qui nous entourent; ceux qui les gouvernent ne voudront jamais s'exposer à une guerre coûteuse et incertaine pour nous délivrer du joug. Notre seul espoir ne peut, ne doit reposer que dans nos propres forces. Quand même nous nous trouverions en mi-

norité, il serait facile à des hommes de tête et de cœur de dominer le peuple, qui se laisse entraîner facilement à tout, une fois que la chose réussit; d'autant plus, la réussite de nos efforts est certaine, là où des milliers de malheureux gémissent sous la domination étrangère, où tous sont animés d'une même pensée de vengeance et de mort.

Il s'arrêta, craignant d'aller trop loin dans ses idées de révolution en présence d'un auditoire si nombreux. Un murmure d'approbation parcourut l'assemblée; quelques voix applaudirent, d'autres lui adressèrent des paroles d'encouragement. Plusieurs jeunes gens se disaient: Ah! s'il pouvait nous mener à la victoire! Il ne manquait pas non plus d'envieux qui envisageaient avec un secret dépit cette réputation, cette influence naissante, qui déjà éclipsait la leur. Apercevant l'effet qu'il avait produit, André baissa les yeux, modeste dans la réussite, comme il était fier dans le malheur. Mais avant de baisser son regard, il rencontra celui de Louise, qui, tendre et pénétrant, semblait lui sourire: récompense et bonheur. Bientôt, chacun s'occupant d'objet différent, les conversations particulières commencèrent. Un domestique annonça M. et madame Laudun.

— Ah! c'est enfin vous, chère Sophie! dit Louise en s'avancant avec empressement vers la nouvelle venue; et les embrassements suivirent. Le mari de Louise, un petit noir à l'air finement spirituel, avec apparence de bonhomie, salua tout aussi cordialement notre Jules, si bon et si sage. L'entrée de Sophie fit sensation.

— Quelle est cette jeune femme qui vient d'en-

trer? dem  
s'adressa

— Laq

celui-ci a

— Cell

rentel, l'

— Ah!

on l'a an

— Que

on dit ta

remplie

tueuse!

— Cel

air distr

— Se

salon co

quelqu'u

réjoui e

pas trop

André

par la je

obscur

son iné

ries app

justeme

pensées

une gai

ni d'ex

souven

connue

folles

— C'

de folie

trer? demanda avec intérêt un gros monsieur, en s'adressant à André.

— Laquelle? je ne l'ai pas remarquée, répliqua celui-ci avec une feinte indifférence.

— Celle en robe bleue, près de madame Durentel, l'air si distingué.

— Ah! c'est madame Sophie Laudun, dit André; on l'a annoncée, je crois.

— Quoi! c'est donc cette madame Laudun dont on dit tant de bien, qu'on prétend aimable, bonne, remplie de talents, d'esprit; avec cela vertueuse!

— Cette même, cette même, répéta André d'un air distrait.

— Ses petits yeux brûlants qui parcourent le salon comme s'ils cherchaient quelque chose ou quelqu'un n'annoncent pas, disait toujours le gros réjoui en branlant lentement sa tête, n'annoncent pas trop cette dernière qualité.

André ne l'écoutait plus; il se laissa entraîner par la jeunesse, et placé dans un des coins les plus obscurs du salon, il entretenait tout le monde par son inépuisable bonne humeur, par ses plaisanteries appropriées au ton de chacun et de tous. Car, justement lorsqu'il était le plus préoccupé par ses pensées intimes, il tâchait alors de s'étourdir par une gaieté qui, quoique factice, n'avait rien de forcé ni d'exagéré. Les regards de Sophie se portaient souvent vers ce groupe, d'où sortait une voix bien connue, suivie à l'ordinaire d'éclats de rire et de folles reparties.

— C'est ce cher André qui est dans son heure de folie, ce qui lui arrive si rarement! mais alors

il est unique. Le connaissez-vous ? disait Louise à Sophie.

— Si je le connais ! répondit celle-ci, en se balançant légèrement sur sa chaise ; il est même un peu de mes cousins.

— Que c'est un brave jeune homme ! nous l'aimons beaucoup ici, reprit Louise avec chaleur ; mais comme, à ces paroles, les yeux de Sophie exprimèrent quelque étonnement, vite elle parla d'autre chose. — Restez-vous encore longtemps ici, ma chère ?

SOPHIE. Mais, comme nous ne sommes ici qu'en passant, donc pas plus d'une quinzaine.

LOUISE. Pas plus ? quel dommage ! Oh ! mais nous saurons bien vous y retenir. Car si votre mari a des affaires, il n'a qu'à partir ; mais vous, restez, absolument restez. Aller ainsi s'enterrer à la campagne ! rien de plus triste. Une seule fois de ma vie il m'est arrivé d'y passer six semaines consécutives, lors de mon premier mariage ; c'était d'un ennui mortel. Y passer quelques jours de la belle saison, non loin de la ville, menant nombreuse compagnie avec ; à la bonne heure.

— Pourtant, dit Sophie, avec de l'occupation, le ménage, un mari, des enfants, qui en a ! (elle n'en avait pas, la pauvre) ; quelques voisins, la belle nature, des talents, l'étude, on peut avec cela passer bien son temps à la campagne, pour le moins aussi bien qu'en ville.

— Ah ! ne m'en parlez pas, interrompit Louise. N'avoir pas à qui communiquer ses idées, être privé d'une société, d'une conversation à laquelle on tient par habitude, par inclination. Séparé du monde,

n'apprendre  
jour ! Et p

ces prosaïq  
figures de v  
continua-t-

certain âge,  
vous pour l

André, s  
rapprocha

tamer la c

— Com  
Theureux h

contrer ici  
de l'étrange

SOPHIE.  
— Oh !

— Et le  
— Aussi

est loin de  
fade galan

continua  
ANDRÉ.

— votre tour  
SOPHIE.

ne m'a pas  
dais.

ANDRÉ.  
de la réali

ceptions.

— Aprè  
a faites d  
formé une  
appointen

Louise à n'apprendre que tard les nouvelles, les modes du jour ! Et puis cette monotonie qui vous entoure, se ba- ces prosaïques détails de ménage, ces insoutenables ême un figures de voisins ! — Décidez entre nous, madame, continua-t-elle, en s'adressant à une femme d'un vous l'ai- certain âge, d'un embonpoint raisonnable ; penchez-vous pour la campagne ou pour la ville ?

primè- André, s'étant débarrassé de ses jeunes gens, se d'autre rapprocha de Sophie ; bientôt il eut l'occasion d'en- ici, ma tamer la conversation.

— Combien je suis reconnaissant, madame, à si qu'en l'heureux hasard qui me met à portée de vous rencontrer ici si inopinément ! Vous revenez sans doute de l'étranger ? moi du fond de notre province.

is nous SOPHIE. Monsieur André ! et longtemps ici ?

ri a des — Oh ! une éternité déjà.

, abso- — Et le temps s'y passe-t-il gaiement ?

apagne. — Aussi gaiement qu'on peut le passer lorsqu'on il m'es est loin de vous, madame, dit-il en affectant une lors de fade galanterie. Sophie ne sourit pas même, et elle mortel continua la conversation sur ce ton d'intérêt amical.

non loin ANDRÉ. Vous devez être enchantée, madame, de avec ; à votre tour en Italie ?

pation. SOPHIE. Mais si je dois dire la vérité, ce pays lle n'en ne m'a pas fait toute l'impression que j'en attendais. elle na-

passer ANDRÉ. Souvent notre imagination allant au-delà s aussi de la réalité, nous occasionne de bien tristes déceptions.

Louise. — Après avoir lu les superbes descriptions qu'on e privé a faites de l'Italie, continua Sophie, je m'en étais on tient formé une idée enchantée ; jugez quel fut mon dés- monde, appointement, en entrant dans un pays comme il y

en a tant. Une belle nature tout comme chez nous ; des prairies, des rivières, ajoutez-y des montagnes, qui obscurcissent partout l'horizon et nous privent du plaisir d'une vue lointaine, découverte ; un ciel toujours uniformément bleu foncé, qui me faisait regretter souvent la variété si pittoresque du nôtre, tantôt nuagé, tantôt serein. Auprès de cela un peuple dégénéré, une société sans couleur, des femmes occupées uniquement de leur toilette et de leurs intrigues...

— Mais les chefs-d'œuvre de l'art, interrompit André, les souvenirs grandioses de l'antique Rome, le Panthéon, Saint-Pierre, et les belles Romaines aux blanches épaules !

SOPHIE. Pour les tableaux, les statues, d'accord ; il y en a de bien belles dans le nombre. Car pour ces masses énormes d'architecture moderne, je vous avouerai franchement que je ne les ai jamais goûtées. — Mais, de grâce, comment se porte-t-on chez nous ? s'interrompit Sophie.

André allait répondre : — Fort bien tous les vôtres madame ; lorsque — Madame parle de l'Italie ? interrogea le maître de la maison.

— Précisément, répliqua Sophie.

— Que c'est un charmant pays ! quel climat enchanteur ! les hautes montagnes, les villas champêtres, les palais de marbre, les fontaines de jaspe, tous les chefs-d'œuvre enfin des Buonarotti, des Raphaëlo, des Dominichini, des Véronèse et des Canova !

— Monsieur a été en Italie ? demanda Sophie.

— Moi ? non madame ; mais j'en ai tant entendu

parler, j'  
comme si  
En atte  
qui depuis  
regards e  
la soirée,  
nesse qu  
teur.

parler, j'en ai tant lu de descriptions, que c'est  
comme si j'y avais été.

En attendant André s'était placé auprès de Louise,  
qui depuis un quart d'heure le poursuivait de ses  
regards expressifs. Il y resta assidu pendant toute  
la soirée, abandonnant Sophie à cette brillante jeu-  
nesse qui l'entourait avec un empressement flat-  
teur.

## Esquisses et Portraits.

Heigh-ho! sing heigh-ho! unto the green holly :  
 Most freindship is feigning, most loving mere folly!  
 Then heigh-ho the holly !  
 This life is most jolly.

Il est étonnant de voir deux caractères d'un contraste frappant, Louise et André, liés d'une liaison intime, même durable. Elle si gaie, si légère, si inconstante, se laissant aller à chaque premier mouvement. Lui si grave, si réfléchi, si mélancolique. Elle si capricieuse, lui si indépendant, se laissant si peu dominer par les personnes et les choses. Il y avait pourtant beaucoup de points de réunion entre eux : — lui, toujours seul, toujours renfermé en lui-même, avait besoin d'une liaison sans conséquence, d'une tendresse qui ressemblât aussi peu que possible à une passion. Elle, juste à cause de sa légèreté plutôt apparente que réelle, de son inconséquence, elle avait besoin d'un homme supérieur qui la dominât, tout en lui faisant sentir son joug aussi peu que possible. Lui, justement à cause de son indépendance d'esprit et de caractère, choisissait pour maîtresse une femme qui, par ses qualités, lui adoucissait, lui embellissait la vie, et par ses défauts lui épargnait l'humiliation d'en être

dominé, r  
 pre. Car s  
 dans le c  
 excès d'or  
 quoi il s'e  
 Sophie, r  
 à ses dés  
 — Et l  
 — Monsie  
 s'était d'  
 gnait ent  
 il était h  
 son gré ;  
 de leur r  
 tioux ; il  
 tune, ses  
 de son di  
 gage de l  
 et il ava  
 prévarie  
 qu'il av  
 réussite  
 D'ordina  
 d'ordina  
 qu'ils eu  
 avait eu  
 date, un  
 coup d'i  
 sa démi  
 l'aigreu  
 entre le  
 voir une  
 de se voi

dominé, ménageait par là son effréné amour-propre. Car si j'ai nommé André modeste plusieurs fois dans le cours de ce récit, il ne l'était que par un excès d'orgueil. Vous comprenez maintenant pourquoi il s'était si bien défendu de son amour pour Sophie, même malgré quelque apparence favorable à ses désirs.

— Et le mari, qu'en disait-il? demandez-vous.

— Monsieur Durentel, avec sa pénétration habituelle, s'était d'abord aperçu du genre d'intimité qui régnait entre sa femme et André; mais premièrement, il était habitué à laisser aller Louise tout-à-fait à son gré; c'était même une des conditions expresses de leur mariage. Et puis M. Durentel était ambitieux; il n'avait épousé sa femme que pour sa fortune, ses liaisons. Louise, de son côté, après l'éclat de son divorce, avait eu besoin d'un mari comme gage de l'oubli du passé. Durentel s'était présenté, et il avait été agréé tout d'abord. Quelques petites prévarications qu'il s'était permises dans le poste qu'il avait occupé, lui fermaient tout espoir de réussite pendant la durée du gouvernement établi. D'ordinaire on n'y était pas disgracié pour si peu; d'ordinaire les supérieurs y toléraient tout, pourvu qu'ils eussent leur part du profit; mais Durentel avait eu le malheur de trouver un ennemi de longue date, un ancien rival dans une personne de beaucoup d'influence; il en fut desservi, et on lui donna sa démission. — Comme l'effervescence des esprits, l'aigreur et la haine qui régnaient depuis longtemps entre le gouvernement et la nation, lui faisaient prévoir une révolution éminente, Durentel était charmé de se voir lié *de si près*, par l'entremise de sa femme,

avec André, qui, par ses vertus comme par ses vices, semblait devoir devenir un personnage des plus marquants dans les temps de crise. Ajoutez-y l'occasion que trouvait l'honorable homme, d'emprunter de l'argent à l'amant de sa femme.

André ne pouvait ni estimer Durentel, ni avoir pleine confiance en lui; mais comme il se trouvait mis en rapport avec, d'une manière un peu forcée, comme il le savait mal avec le pouvoir, comme il le savait adroit, ambitieux, poltron avec cela, il l'employait quelquefois à de petits services, tout en ne lui accordant qu'une demi-confiance. Durentel faisait tout ce qu'on exigeait de lui avec empressement; il se rendait à plaisir petit, inconséquent, pour ne réveiller nulle jalousie, nulle haine. Quant au monde qui s'assemblait dans la maison des Durentel, on y venait uniquement pour les grâces et l'amabilité de Louise, pour y rencontrer André; Durentel y était presque inaperçu.

Pendant ses fréquents séjours dans cette ville, André y avait renoué toutes ses anciennes connaissances; car vous savez, ou vous ne le savez pas, qu'il y avait passé une partie de son enfance et de sa première jeunesse. Par l'entremise de ses parents, — de Louise, il fut bientôt reçu partout, et partout bien reçu. Sa manière d'être était complètement changée: toute sa rudesse d'écolier avait disparu; son air morose, sérieux faisait place parfois à une gaieté piquante, toujours à une amabilité sans fadeur. S'il était encore quelquefois pensif, mélancolique, ce n'était que seul, ou bien près de Louise, qu'il se laissait entraîner encore par son naturel. Sa maîtresse lui servait de prétexte à son

sejour p  
voyants d  
les théâtr  
la jeunes  
fort bien  
délivrait  
rait pu  
par ses  
profond  
pects. P  
l'agitati  
qu'elle t  
ci aimait  
à l'empl  
les malh  
une haut  
succinct  
des pers  
qui m'in  
Cette  
trouva  
Charles  
à peine  
en ne le  
auquel  
plus vit  
inattent  
manqu  
de bon  
dant à  
temps  
sur l'au  
quelles

séjour prolongé en ville, de gaze aux yeux clairvoyants du pouvoir ; avec elle il fréquentait les bals, les théâtres, il s'adonnait à toutes les frivolités de la jeunesse. Sa dissipation momentanée couvrait fort bien ses vues et ses menées politiques ; elle le délivrait du danger de la persécution, auquel il aurait pu être exposé par sa vie autrefois si retirée, par ses goûts sérieux, sa conversation réfléchie, profonde, ses relations toutes avec des hommes suspects. Pour Louise, son penchant vers l'intrigue, l'agitation, le mystère, ajoutait encore au charme qu'elle trouvait dans sa liaison avec André, et celui-ci aimait à se l'attacher par des demi-confidences, à l'employer dans des quêtes et des secours pour les malheureux proscrits, par quoi Louise se croyait une haute influence politique. — Après avoir esquissé succinctement les caractères et positions respectives des personnages, je reprends le fil de ma narration, qui m'intéresse beaucoup, sinon vous, lecteur.

Cette nuit même, — de retour chez lui, André trouva un billet écrit de la main de son ami le grand Charles Menaudet, qui lui disait avoir été chez lui à peine arrivé ici, et qui lui peignait son chagrin en ne le trouvant pas. De plus, il lui indiquait l'hôtel auquel il était descendu, en le priant d'y venir au plus vite. André fut enchanté de cette arrivée si inattendue, et il regretta en même temps d'avoir manqué l'occasion de voir Charles plus tôt. — Demain de bonne heure j'irai chez lui, pensa-t-il en regardant à sa montre : il était passé minuit déjà. Longtemps il ne put s'endormir, d'un côté il se roulait sur l'autre, inquiet et agité. Je ne saurais vous dire quelles pensées l'occupaient : était-ce conscience de

conspirateur qui lui ôtait le sommeil ? Ou bien plutôt n'était-ce pas l'agitation de la soirée animée qu'il venait de passer ? N'étaient-ce pas les douces réminiscences de Louise, de Sophie, l'arrivée de Charles ? Tout cela combiné ensemble peut-être. Il était plus de dix heures du matin lorsqu'il s'éveilla.

— Le même monsieur d'hier a été de nouveau, mais je n'ai pas osé réveiller monsieur, lui dit son domestique.

— Imbécile ! il fallait me réveiller, s'écria André, fâché de ce délai redoublé. Faites atteler mes chevaux.

Ce jour-là il ne lut pas une page, il n'écrivit pas une ligne, comme il en avait l'habitude ; mais s'habillant à la hâte, il prenait déjà ses gants, son chapeau, lorsque le bruit d'une voiture arrêtée devant sa maison le frappa ; il mit la tête à la fenêtre, et il rencontra le visage fleuri, le regard bienveillant de M. Agioteau, s'élevant vers lui.

— Peste de l'importun ! pensa André, et il se frappa la tête du poing ; mais voyant l'impossibilité de l'éviter, il alla empressé à sa rencontre.

— Une petite affaire m'amène ; mais vous sortez ?... je ne vous dérange pas, s'interrompit le nouveau venu.

ANDRÉ. Il est vrai, je sors pour affaires pressantes, et si vous daignez me pardonner mon impolitesse, j'oserai vous prier de me fixer l'heure à laquelle je dois me trouver chez vous, pour y prendre vos ordres dans l'affaire en question.

— Vous êtes bien bon, disait l'autre, mais je ne vous dérangerai pas inutilement : un instant d'attention et j'aurai bientôt fini.

— J'écris  
appelant  
pable.

— Une  
se présen  
gouverne  
farine pe  
meilleur  
liaisons,  
de l'avoir  
voir exé  
qu'un au

— Oh  
nous avec  
peut faire  
pauvres

— Du  
riant le fi  
ANDRÉ.  
loin ?

AGIOTE  
des sûre  
de l'exac  
plusieur  
argent q  
de farine  
et votre  
clinèrent  
dresser  
rait pu  
son pr  
affaires,  
pas dou

— J'écoute, dit André d'un air résigné, tout en appelant à lui toute la patience dont il était capable.

— Une spéculation lucrative, quoique chanceuse, se présente à moi, narrait pesamment Agioteau ; le gouvernement a besoin d'une grande fourniture de farine pour l'armée. Celui qui l'entreprendrait aux meilleures conditions aurait la préférence. Par mes liaisons, je vous parle à cœur ouvert, je me flatte de l'avoir ; par mon savoir-faire, je me flatte de pouvoir exécuter mes fournitures avec plus d'avantages qu'un autre.

— Oh ! qui ne sait, interrompit André, que chez nous avec du *savoir-faire* (ici un geste expressif) on peut faire recevoir du sable pour de la farine ? Ces pauvres soldats !

— Du sable, pas précisément, reprit en souriant le financier.

ANDRÉ. Eh bien ! votre projet, que je vois venir de loin ?

AGIOTEAU. Vous savez que le gouvernement exige des sûretés en terre, ou en argent, qui répondent de l'exactitude du fournisseur. Or moi, lancé dans plusieurs entreprises, je n'ai pour le moment en argent qu'autant qu'il m'en faut pour les achats de farine. Connaissant, monsieur, votre bonne foi et votre probité (ici les deux interlocuteurs s'inclinèrent l'un devant l'autre), j'ai préféré m'adresser à vous qu'à un homme d'argent, qui aurait pu me desservir en accaparant l'affaire à son profit. Connaissant le bon état de vos affaires, confiant en votre obligeante bonté, je n'ai pas douté un instant que vous n'acceptiez les con-

ditions avantageuses que je suis à même de vous offrir.

ANDRÉ. Quelles sont-elles ?

AGIOTEAU. Il ne me faut, pour compléter mes sûretés envers le gouvernement, que la valeur d'une terre de cinquante mille francs de revenu, et je puis vous en payer annuellement vingt pour cent.

— Et mes sûretés ? demanda André.

AGIOTEAU. L'avantage de l'entreprise, dont vous pouvez juger, dit-il en développant ses pièces justificatives.

ANDRÉ. Oh ! je connais l'affaire pour en avoir déjà entendu parler. (Il mentait.)

— Déjà ! pensa l'autre. Et puis ma probité, ajouta-t-il tout haut, en montant sa voix sur le ton de Melpomène.

Ici André rida son front, geste à lui habituel en pareille occasion : — La meilleure garantie que vous puissiez donner, dit-il ; mais un malheur imprévu...

— Qui ne risque rien, n'a rien, dit Agioteau d'un air satisfait de l'à-propos de sa citation.

— D'accord, allait continuer André, lorsque la porte s'ouvrit avec fracas, et Joseph entra.

— Bonjour, dit-il en étreignant André cordialement ; puis il se renversa sur un canapé. Qui est cet homme ? Renvoyez-le de grâce, j'ai à vous parler d'affaire pressante, dit-il en anglais. Agioteau sourit.

— Vous daignerez m'accorder trois jours de réflexion, dit André en se levant ; alors je vous annoncerai définitivement si je puis m'engager dans cette affaire.

— Je puis aller jusqu'à vingt-cinq pour cent,

ajouta l'  
jusqu'à

— Ou

tout pen

qu'un d

car je s

de Jose

— Il

gent, c

ANDR

JOSEF

— Le

savez, e

— Al

ANDR

m'arrêt

JOSEF

ANDR

JOSEF

fournis

ANDR

JOSE

ANDR

pressé.

JOSEF

ANDR

que cen

domest

— F

JOSE

belle.

— C

la bou

ajouta l'autre en s'en allant, reconduit par André jusqu'à l'escalier.

— Ouf! fit celui-ci en rentrant. Joseph était assis tout pensif. — Est-ce quelque nouvelle, est-ce quelque'un des nôtres, qu'est-il arrivé? Dites vite, vite, car je suis pressé, disait André en secouant le bras de Joseph. Ce dernier sortit enfin de sa rêverie.

— Il s'agit seulement de ce qu'il me faut de l'argent, cria-t-il tout-à-coup.

ANDRÉ. Combien vous en faut-il?

JOSEPH. Cent ducats, pas plus.

— Les voilà, dit André en les lui donnant. Vous savez, continua-t-il, que Charles vient d'arriver?

— Ah! fit Joseph.

ANDRÉ. C'est chez lui que j'allais lorsque Agioteau m'arrêta.

JOSEPH. C'est donc Agioteau, cela?

ANDRÉ. Oui.

JOSEPH. Cet entrepreneur, financier, banquier, fournisseur, juif?

ANDRÉ. Le même. Viendrez-vous chez Charles?

JOSEPH. Oui, mais plus tard.

ANDRÉ. Excusez donc si je vous quitte, car je suis pressé.

JOSEPH. Attendez que je vous fasse mon billet.

ANDRÉ. La parole d'un honnête homme vaut mieux que cent billets. — Mes chevaux! demanda-t-il à son domestique.

— Prêts, répondit celui-ci.

JOSEPH. Alors tu me descendras en route chez ma belle.

— C'est donc pour elle? dit André en montrant la bourse.

JOSEPH. Et pour qui donc?

— Gare à vous ! fit André avec un geste de menace amicale. — Joseph haussa les épaules en disant son refrain habituel : Que faire ?

— Au galop, faubourg de..., cria André au cocher.

Depuis longtemps, lecteur, vous voulez me faire questions, reproches. Tandis qu'André dépose en chemin son compagnon chez sa belle, qu'il s'empresse de se rendre à l'hôtel de Charles, je vous écoute, lecteur, et d'avance je baisse la tête en coupable, d'avance je dis : C'est ma faute. — Car aussi, dites-vous, si André était tellement pressé de voir Charles, pourquoi donc écouter, répondre avec tant de patience aux longs projets financiers d'un Agioteau ? Pourquoi m'embarquer dans une ennuyante question d'argent à laquelle je n'entends rien ? Pourquoi, puisque enfin il n'avait pas l'intention d'accéder à la demande d'Agioteau, pourquoi ne pas lui refuser net sans lui donner le temps d'exposer sa longue histoire qui n'aurait pas eu de fin sitôt sans l'arrivée de ce fou de Joseph ? Pourquoi demander un délai de trois jours, pourquoi, en un mot, faire tant de cérémonies avec un Agioteau ?

Un Agioteau ! il vous plaît à le dire, lecteur, et qu'en savez-vous ? peut-être cet Agioteau est un homme d'esprit, de génie, un grand homme. Il ne dépend que de moi d'en faire ce qu'il me plaira : un Rothschild, un Laffitte ! Et puis André, dans son rôle de conspirateur, avait tout le monde à craindre ; sous le gouvernement soupçonneux d'un despote, chacun a le pouvoir de nuire, peu celui d'aider. Et

puis, je le  
Agioteau a  
peut-être c  
l'appât des  
mauvaise a  
avec lui, e  
Abandonn  
courent.  
qu'il ne d  
vre.

— Oh !  
sera pas a  
fortune pe  
d'un Agiot

— Touj  
tinent lec  
sultier de  
même ce  
est bien n  
ma mème

— Et c  
bien là de

— Mais  
mon Agio  
roux ; cro  
ne vous pl  
le, occup  
laissez là  
propre sa

— A q

— Enc

— Je n

puis, je le répète, qu'en savez-vous, lecteur ? cet Agioteau a pu rendre des services à notre héros ; peut-être celui-ci, par reconnaissance ou bien par l'appât des 25 p. 100, se laissera induire dans une mauvaise affaire ? Agioteau fait banqueroute, André avec lui, et puis viennent le dénûment, la misère ! Abandonné de tous, son ami, sa maîtresse le secourent. Voilà tout autant de rouages nouveaux qu'il ne dépend que de moi de mettre ici en œuvre.

— Oh ! pour cela, dites-vous, votre André ne sera pas assez bête pour hasarder la moitié de sa fortune peut-être, en se reposant sur la probité d'un Agioteau.

— Toujours avec vos termes de mépris, impertinent lecteur ! Sachez que je ne laisserai pas insulter de la sorte une de mes créatures, quand même ce ne fût qu'un tartufe financier. Mais il est bien mien, l'œuvre de mon imagination et de ma mémoire.

— Et qui vous dispute votre Agioteau ? Vous avez bien là de quoi être fier !

— Mais c'est vous, morbleu, qui disputez sur mon Agioteau, c'est vous... je modère mon courroux ; croyez-moi, faisons la paix. Si mon roman ne vous plaît pas, lecteur malévole, eh bien, jetez-le, occupez-vous d'autre chose ; mais, de grâce, laissez là vos critiques qui blessent mon amour-propre sans me corriger.

— A qui en est la faute ?

— Encore !

— Je me tais.

Arrivé à l'hôtel de Charles, il court au numéro indiqué, la porte est fermée. Il frappe, on ne lui répond pas. De porte en porte, il va demandant son ami; enfin une grosse servante l'instruit que le grand monsieur du n° 14 est sorti depuis le matin, et que son domestique a probablement suivi l'exemple du maître. Désespéré par ce nouveau contre-temps, pestant contre tous les fâcheux du monde, André alla chez Louise, s'étant rappelé qu'il n'y avait pas encore été de la journée.

— Madame...? demanda-t-il en entrant.

— Madame est sortie, mais monsieur est chez lui, répondit un benêt de domestique.

— Où est-elle sortie?

— En visites.

— Reviendra-t-elle bientôt?

— Je ne sais.

— Patience, se dit André, retournerai-je chez moi? Ah! j'irai chez Sophie, je n'y ai pas encore été.

Et il alla chez elle. Il y trouva déjà du monde, entre autres Louise et Charles y étaient. Après avoir salué la maîtresse de maison, touché la main à Jules et à quelques connaissances, après avoir dit à Louise qu'il venait de chez elle: — Enfin, je te trouve, dit-il à Charles, après tant d'allées et de venues.

— J'ai été deux fois chez toi, dit Charles.

ANDRÉ. Moi, une fois chez toi. Que je suis aise de te voir! Mais qu'est-ce qui t'amène ici?

CHARLES. Je vais rejoindre ma femme à l'étranger, et en passant je m'arrête ici quelques jours. — Tout en parlant ils s'étaient retirés dans un coin du salon.

ANDRÉ.  
saire ici.

CHARLES  
n'avez qu  
là.

ANDRÉ.  
large. Vic

CHARLES

ANDRÉ.

joins. Vo  
il s'agit.

CHARLES

ici.

ANDRÉ.

Charles

Louise :

regards c

pas. Loui

qu'il fall

— Vou

grâce.

— Je

importu

— Mai

Sophie;

se trouva

se faire

— Ma

monsieur

le moye

— Qu

— A

se déro

ANDRÉ. Oh! quelques jours! tu nous es nécessaire ici. Et comment vont les affaires là-bas?

CHARLES. Mais fort bien; tout y est en feu. Vous n'avez qu'à commencer ici, nous vous imiterons là.

ANDRÉ. Nous en reparlerons autre part plus au large. Viendrez-vous chez...?

CHARLES. Allons-y ensemble.

ANDRÉ. Pas possible; mais d'abord je vous y rejoins. Vous souriez? peut-être devinez-vous ce dont il s'agit.

CHARLES. Des affaires de cœur vous retiennent ici.

ANDRÉ. Ou à peu près.

Charles sortit bientôt. André s'étant approché de Louise: — Je vous attends, lui souffla-t-elle. Les regards d'André exprimèrent qu'il ne manquerait pas. Louise s'en alla aussi. André ne resta que ce qu'il fallait par convenance.

— Vous dînez chez nous? lui disait Sophie avec grâce.

— Je n'oserais abuser de votre bonté en devenant importun, répondit-il; et il s'esquiva.

— Mais restez, restez, je vous prie, répétait Sophie; il ne l'entendit point. Quelques indifférents se trouvaient encore là, ceux-ci acceptèrent sans se faire prier. Sophie soupira.

— Madame a du chagrin? interrogea le gros monsieur de la soirée d'hier qui avait déjà trouvé le moyen de se faire présenter.

— Quel, monsieur? fit Sophie.

— A en juger par les soupirs, reprit l'autre, qui se dérobent de votre poitrine, madame. Les soupirs

ont été toujours pris comme signe d'une oppression, d'un chagrin : l'origine de cette supposition m'est inconnue.

— Les soupirs, interrompit Théodore, sont ordinairement l'attribut des tempéraments lymphatiques et des mélancoliques; les sanguins y sont peu sujets.

Et l'on parla soupirs, tempéraments, médecine, que sais-je? Sophie resta indifférente à toute cette conversation de riens; son amabilité ordinaire semblait l'avoir totalement abandonnée. Puis on servit le dîner.

André s'était empressé d'aller chez Louise; il la trouva toute seule à l'attendre un livre à la main.

— Pardonnez, adorable Louise, dit-il en mettant un genou à terre, pardonnez si je me trouve dans la triste nécessité de vous quitter, après vous avoir présenté les hommages d'un homme éperdument épris.

— Comment! à peine arrivé, vous parlez de me quitter. Et d'un geste gracieux elle entoura son cou de ses bras. — La volonté n'a pas de loi, disiez-vous; qu'est-ce qui pourrait vous obliger à quitter votre Louise?

ANDRÉ. Ma Louise n'a qu'à ordonner, et je reste. Cependant mon grand ami, Charles Menaudet, vient d'arriver, et il nous apporte, dit-il, de graves nouvelles sur nos menées en province, il faut donc que je me trouve au rendez-vous qu'il m'a donné. Si ma divine Louise ne doit pas céder à l'amitié, ne cédera-t-elle pas à la patrie, à l'humanité?

Quoique intérieurement flattée, elle lui dit pourtant avec une bouderie affectée :

— Alle

— Touj

ange de b

main et l

encore ve

restée en

qu'il disp

cria-t-ell

André

zaine de

— No

tout en

Stentor.

Sophie t

sujets.

— Mad

Joseph.

— Et l

— Ni l'

son verre

— Tr

Tandi

gaiement

sation pr

qu'André

Joseph es

tion, qu'

vers; tar

son espr

de ses m

quoique

traits, qu

Charles :

— Allez-y donc, monsieur,

— Toujours généreuse, toujours indulgente, ange de bonté! s'écriait André en lui baisant les mains et les pieds; puis il se leva et partit, jetant encore vers elle un tendre regard d'adieu. Louise, restée en extase, le reconduisit des yeux, et lorsqu'il disparut: Qu'il m'aime! que je l'aime! s'écria-t-elle.

André les trouva déjà attablés; une demi-douzaine de bons vivants. À son entrée:

— Nous t'attendons depuis un quart d'heure, tout en mangeant, lui dit Charles de sa voix de Stentor. Je commençais déjà à douter que madame Sophie te laisse venir vers nous autres, mauvais sujets.

— Madame Louise, voulez-vous dire, remarqua Joseph.

— Et l'une et l'autre, fit le petit Edouard.

— Ni l'une ni l'autre, répliqua André en avalant son verre d'eau.

— Trop de modestie, remarqua quelqu'un.

Tandis qu'ils dînent, ou plutôt qu'ils soupent gaiement, tandis que vers la fin du repas la conversation prend le pli habituel entre garçons, tandis qu'André jette la raillerie à pleines mains, que Joseph est inépuisable en contes pleins d'imagination, qu'Edouard et les autres rient à tort et à travers; tandis que Charles brille par l'originalité de son esprit, par la franchise fine, quoique ouverte de ses manières, tandis à n'en pas finir, permettez, quoique je sache que vous n'aimez pas les portraits, que je vous en fasse un, nommément celui de Charles: à la stature athlétique, grand de corps

presque autant que de cœur, une de ces créatures primitives que la main du temps et des hommes respecte encore comme involontairement. Ayant passé presque toute sa vie au service public, sa justice, son impartialité, lui avaient donné beaucoup de popularité parmi ses concitoyens, tandis que son peu de servilisme lui avait aliéné le gouvernement. Son abord imposant, causé principalement par sa haute stature, l'avait fait passer pour hautain, orgueilleux, aristocrate parmi les superficiels. Son franc-parler, un peu rude quelquefois, avait blessé maints faibles et maints sots, tandis que ceux qui le connaissaient de près savaient qu'il était l'homme le plus affable, le plus cordial, le plus libéral dans sa façon de penser et d'agir; le meilleur ami une fois qu'il s'attachait à quelqu'un. Ceux qui le connaissaient de près aimaient en lui sa franchise, le sel de sa conversation pleine d'originalité et de distinction.—Ennuyé des dégoûts que lui occasionnait le service public, par les humiliations devant le pouvoir, par l'inimitié de maints particuliers, fâché d'avoir eu justice contre eux, Charles se démit de sa charge, et habitant la campagne, il s'adonna à l'agronomie, introduisant beaucoup d'améliorations dans ses terres.

Malgré la grande différence d'âge qui existait entre les deux amis, malgré l'apparente différence de leur manière d'être, André et Charles devinrent bientôt intimes : leurs opinions, leur caractère, leur intérêt même les unit étroitement. C'était madame Hélène qui la première les avait mis en rapport, lorsqu'elle conduisait encore son neveu et les affaires de celui-ci. Charles aida beaucoup André par

ses conseil  
monde. Pl  
reconnais  
Confiance  
intime lia

ses conseils : il raffermir ses premiers pas dans le monde. Plus tard celui-ci fut à même de se montrer reconnaissant par quelques services réciproques. Confiance et amitié s'ensuivirent, bientôt après intime liaison politique.

s créatures  
es hommes  
ent. Ayant  
public, sa  
onné beau-  
ens, tandis  
né le gou-  
é principa-  
passer pour  
les super-  
quelquefois,  
tandis que  
t qu'il était  
, le plus li-  
le meilleur  
n. Ceux qui  
ui sa fran-  
'originalité  
e lui occa-  
iations de-  
ats particu-  
ontre eux,  
nt la cam-  
ntroduisant  
s.  
existait en-  
ifférence de  
s devinrent  
actère, leur  
ait madame  
en rapport.  
et les affai-  
André par

## Une Mort, un Départ.

*Frailty, thy name is woman.*

Lorsqu'André, accompagné de Charles, rentra chez lui, son domestique lui remit une lettre. Il en regarda l'adresse : C'est mon homme d'affaires qui m'écrit. Il jeta les yeux sur le cachet ; il était noir. Ah ! fit-il d'un air soucieux.

— Je gagerais, disait Charles, que c'est votre tante qui est morte.

— Juste ! dit André après avoir parcouru la lettre, qu'il rejeta avec indifférence. Il resta un instant muet, le coude appuyé sur la table. Charles l'imita dans sa posture, comme dans son silence.

— L'envie de dominer tous ceux qui l'entouraient, dit enfin André, et moi tout le premier, l'inquiète agitation de cette femme, son influence nuisible sur mon frère, tout l'argent qu'elle nous coûtait, m'a souvent fait pester contre elle, et même parfois dans des instants de colère je me suis dit : Ah ! quand enfin mourra-t-elle ! A présent qu'elle est bien morte, je ne dirai pas que je la regrette ; mais je me sens de la tristesse, comme qui dirait du remords pour le passé, pour tout le chagrin que je lui ai occasionné dans sa vieillesse, pour toutes les

dares vérité  
me voulait é  
enfance, ell  
entrée dans  
vous connaî  
des peines,  
toutes les  
d'épingle e  
Tandis c  
avec des ye  
qu'André d  
son panég  
presque in  
poitrine.

— Mais e  
un instant  
Telle fut  
Comme cet  
les lieux, p  
vait régie s  
et pour m  
adieu à Cl  
à l'étrange  
poste pour  
d'adieu à s  
Louise. El

— Qu'es  
— C'est  
montra Du  
— Où e  
son mari.  
— Mais  
sans se de  
1.

dures vérités que je lui ai dites. Car pourtant elle me voulait du bien : c'est elle qui a conduit mon enfance, elle qui m'a aidé de ses conseils à mon entrée dans le monde ; c'est à elle que je dois de vous connaître. Et cependant elle m'a causé bien des peines, cette femme ! Mais la mort concilie toutes les haines ; oui, les haines, car à coups d'épingle elle m'avait presque inspiré de la haine.

Tandis qu'il parlait ainsi, Charles le regardait avec des yeux pénétrés de la vérité des sentiments qu'André développait ; et lorsque celui-ci eut fini son panégyrique, Charles, par un mouvement presque involontaire, le pressa contre sa large poitrine.

— Mais est-elle bien morte ! s'écria André après un instant de silence.

Telle fut l'oraison funèbre de madame Hélène. Comme cette mort exigeait la présence d'André sur les lieux, pour prendre possession de la terre qu'avait régie sa tante, pour présider à son enterrement et pour mettre en ordre ses affaires, il dit donc adieu à Charles, en convenant de se revoir à M..., à l'étranger. Après avoir commandé des chevaux de poste pour minuit, après avoir envoyé des billets d'adieu à ses intimes, il se rendit au plus vite chez Louise. Elle était seule avec son mari, chose rare.

— Qu'est-ce donc ! vous êtes pâle, lui dit-elle.

— C'est la chaleur, répondit-il. Mais de l'œil il montra Durentel.

— Où deviez-vous sortir, mon ami ? dit-elle à son mari.

— Mais nulle part, répliqua l'autre, comme sans se douter de rien.

— Comment! vous deviez passer la soirée chez... chose, continua-t-elle avec humeur.

— Il se fait tard; je vais me coucher. Bonsoir, dit Durentel en jetant un coup d'œil haineux sur André. — Lorsque l'autre se fut retiré, André présenta à Louise la lettre qu'il venait de recevoir.

LOUISE, avec empressement. C'est de nos affaires qu'il s'agit?

ANDRÉ. Il ne s'agit que de moi.— Lecture faite, Louise pâlit à son tour, se doutant du résultat.

— C'est pour prendre congé de toi, chérie, que je suis venu, dit-il d'un ton sombre.

— Ah! fit-elle, prête à s'évanouir; mais sa constitution assez robuste se prêtait peu à ces simagrées. Dois-je vous raconter cette scène de larmes et de désespoir, ces tendres adieux de deux tendres amants, séparés pour quelques semaines par la main de fer du destin! D'un côté, des pleurs, des cris, des imprécations, des prières; une sombre désespérance, des protestations, des promesses d'un prompt retour de l'autre.

— Je te suivrai, disait-elle.

— Dans quinze jours je reviendrai, disait-il.

— Écrivez-moi souvent, au moins.

— Tous les jours, répondait-il. Ils se séparèrent enfin. André partit : toute cette nuit il la passa en voyage, et encore un jour, et encore une nuit. Le matin, il arriva à sa terre de.... Tout le monde y dormait encore; on ne l'attendait pas de sitôt. Une demi-heure après, tout y marchait comme électrisé par une nouvelle vie, inconnue jusqu'alors. Il alla d'abord dans la chambre funèbre, où était déposé le corps mort. Une odeur empestée s'en

exhalait déjà  
naissables.

— Elle es  
On fit le  
sible. André  
écrite, tout  
Après avoir  
affaires, ap  
pour obteni  
bien pénible  
chinoise al  
que non set  
idées et les l  
la lettre suiv

Pas un in  
continuelle  
ment de li  
maintenant  
je ne sais c  
mon âme, l  
manui, tou  
journées s  
présence,  
mée. Et pu  
trouve ni r

exhalait déjà ; les traits d'Hélène étaient méconnaissables.

— Elle est donc bien morte ! se dit-il.

On fit le convoi aussi pompeusement que possible. André y assista, tâchant de faire peu l'hypocrite, tout en conservant des dehors convenables. Après avoir, par son activité, mis de l'ordre à ses affaires, après avoir fait les démarches nécessaires pour obtenir un passeport pour l'étranger, chose bien pénible là où l'on voudrait élever une muraille chinoise alentour des bornes de l'empire pour que non seulement les hommes, mais encore les idées et les livres ne circulassent pas, André écrivit la lettre suivante.

ANDRÉ A LOUISE.

Doubt thou, the stars are fire;  
Doubt that the sun doth move;  
Doubt truth to be a liar,  
But never doubt I love.

Pas un instant de repos tous ces jours ; tracassé continuellement, à peine puis-je trouver un moment de libre pour vous écrire : je t'aime ! Et maintenant que je l'ai trouvé, cet instant si désiré, je ne sais comment vous dépeindre tout le vide de mon âme, loin de vous, ma belle Louise ; tout mon ennui, tout mon désespoir, lorsque les longues journées s'écoulaient sans que je jouisse de votre présence, de votre conversation si intime, si animée. Et puis vient la nuit, et loin de vous je ne trouve ni repos ni sommeil. Ces nuits, qui, à vos

côtés , étaient délicieuses à ravir, je les passe maintenant inquiet, solitaire, désespéré. Il y a des moments dans lesquels je suis prêt à tout abandonner pour courir vers vous, et mourir de plaisir, de bonheur à vos pieds. Mais loin de vous, mon ange, je ne suis capable d'aucune décision, et cette nécessité de fer me crie : Encore un jour, et puis tu te réuniras pour toujours à elle. Oh ! si c'était pour toujours ! Je ne regretterai pas ces moments passés loin de toi, si seulement ma présence ici pouvait à l'avenir pour toujours me rapprocher de toi, oh ! ma bien-aimée. — Ici, lorsqu'ils me voient pensif, mélancolique : Comme il aimait sa tante ! disent-ils. Lorsqu'ils voient couler mes larmes : C'est sa tante qu'il pleure, le sensible jeune homme ! Qu'ils se trompent ! Moi, c'est Louise que je pleure, c'est la divine Louise que j'aimais, que j'aime, que j'aimerais tant qu'il y aura un souffle de vie dans mon pauvre corps. Lorsque j'enterrai cette tante, il me paraissait que j'enterrais mon bonheur. Cruelle, pourquoi être morte sitôt ou si tard ? Pourquoi n'avoir pas attendu que le sort, les hommes ou la mort m'eussent séparé de Louise ? Alors tu aurais pu mourir, j'aurais été bien malheureux sans cela. Mais, non, ni le sort ni les hommes, pas même la mort, ne sauraient me séparer de Louise ; car elle est ma vie, mon tout. Elle est l'air que je respire, la nourriture de mon corps, comme de mon esprit ; sans elle je ne vis pas, je souffre. Cette tante que j'ai cru aimer jadis, sa mort ne m'inspire maintenant nulle douleur ; je reste insensible à la vue de son corps inanimé ; toutes mes facultés, toutes mes sensations ont été englouties par une seule passion.

un amour sa  
mortelles.

Mais je m  
je ne t'entre  
fertile et ab  
puisable. D  
rifs, si brûl  
cils : yeux,  
Cette bouc  
d'été ; cett  
mes peines  
loquence et  
ce timbre  
Parlerai-je  
blond, ond  
Parlerai-je  
croirait voi  
je le vois f  
dépendre l  
ah ! ce cor  
admiré les  
ma main r  
ont savour  
quant à l'e  
l'énumérat  
prit, l'ama  
la bonté,  
animé par  
affetterie.  
lités, en p  
voudrais  
tion pour  
cette faib

un amour sans bornes pour un être au-dessus des mortelles.

Mais je m'aperçois que depuis un quart d'heure je ne t'entretiens que de toi-même. Parler de toi ! fertile et abondante matière ! je pourrais être inépuisable. Dire ta beauté ! ces beaux yeux noirs si vifs, si brûlants, si tendres, recouverts de leurs longs cils : yeux, tour à tour cruels, aimants, voluptueux. Cette bouche, telle qu'une rose après une pluie d'été ; cette bouche, source de mes plaisirs et de mes peines. C'est d'elle que s'écoule ce torrent d'éloquence et de persuasion, c'est d'elle que provient ce timbre argenté, ma consolation, mon oracle. Parlerai-je de ce long filet de soie du plus beau blond, ondoyant sur un front, sur des épaules ?... Parlerai-je de ce teint d'une transparence rare ? on croirait voir à travers. Si elle avale quelque chose, je le vois filtrer par son cou de cygne. Pourrai-je dépeindre les couleurs éthérées de ses joues ? Mais, ah ! ce corps charmant, que de fois n'en ai-je pas admiré les secrètes beautés !... Tu rougis, Louise ! ma main n'osera pas dévoiler tout ce que mes yeux ont savouré, je me tais. — Voilà quant au corps, et quant à l'esprit je pourrais remplir des volumes par l'énumération de vos vertus ; la finesse de votre esprit, l'amabilité de votre conversation ne le cède qu'à la bonté, à la sensibilité de votre cœur : tout cela animé par un naturel enchanteur, sans fard et sans affecterie. Par cette description de toutes vos qualités, en me les représentant vivement à l'esprit, je voudrais en quelque sorte y trouver une compensation pour la brillante réalité que j'ai perdue. Mais cette faible esquisse de vos charmes ne me repré-

sente que plus vivement l'énormité du malheur pour moi d'en être éloigné. Trêve donc à ces jérémiades prolongées qui ne peuvent que te fatiguer, chérie, sans te donner une idée passable de tout ce qui se passe en moi loin de toi, mon ange.

J'ai longtemps réfléchi au moyen le plus convenable et le plus commode en même temps pour nous revoir à notre aise, et voilà le projet que j'ai formé; s'entend que je le regarde comme nul, une fois qu'il encourt votre désapprobation. Il s'agit d'un voyage à l'étranger, que nous ferions chacun de son côté, pour nous rejoindre dans un point fixé, à L... par exemple, où votre mari pourrait vous conduire et s'en retourner seul. D'aujourd'hui en deux mois, à point, je pourrais m'y trouver. Par ce moyen nous éviterions le parler des mauvaises langues; car me rendre uniquement pour vous voir dans le lieu de votre séjour, où je suis connu plus qu'une pièce de fausse monnaie, ce serait par trop hasarder. Et jugez, chérie, du plaisir que nous aurions à voyager seul à seul dans un pays inconnu; nous parcourrions l'Allemagne, la Suisse, l'Italie. Oh! le bonheur de jouir près de Louise de tant de merveilles de l'art et de la nature! — Si ce projet vous agrée, mandez-le-moi au plus vite, dites toutes les modifications que vous y voulez mettre: votre volonté sera une loi pour moi, et faisons au plus tôt nos préparatifs, chacun de son côté. Dans deux mois je vous reverrai. Oh! le bonheur!... Tant de choses encore que j'aurais à te communiquer, mais je n'ose vraiment fatiguer tes beaux yeux par la lecture d'un si long fatras, écrit si peu lisiblement; je termine donc mon épître en baisant, ma belle

Louise, la  
Votre escl

— Ah!  
m'attenda  
si passion  
— Une  
— Pou  
ment se m  
Cet André  
tout-à-cou  
— Voul  
sage passi  
peut-être  
jeunesse,  
bouche d'  
fiiculté de  
sionner d  
beaucoup  
pour se  
convenu c  
femme vo  
le moins  
attention  
des Julie  
phrases  
s'était pe  
pour sa  
pocrisie  
— Louise

Louise, la pointe de vos charmants petits pieds.  
 Votre esclave pour toujours.

---

— Ah! ah! dites-vous, en hochant la tête, je ne m'attendais pas à trouver votre raisonneur d'André si passionné pour une Louise.

— Une Louise! de nouveaux...

— Pour madame Louise de Durentel, ou, comment se nomme-t-elle?—continua-t-il en ricanant. Cet André que vous avez peint si froid, devenir tout-à-coup si exagéré!

— Voulez-vous le mot de cette énigme? le passage passionné de sa lettre, André le transcrivit peut-être de quelque roman qu'il avait fait dans sa jeunesse, et ces paroles il les avait mises dans la bouche d'un jeune enthousiaste. Car imaginez la difficulté de la position d'un homme qui doit se passionner de sang-froid. Quoique André aimât Louise, beaucoup même, son amour n'était pas assez éthéré pour se prêter à toutes ces phrases qu'on est convenu d'exiger d'un homme amoureux. Une jolie femme voudrait que l'heureux qu'elle fait fût pour le moins un Saint-Preux dans ses lettres; sans faire attention que pour inspirer des Saint-Preux il faut des Julie. Et comme lorsqu'André écrivait ces phrases il était pénétré de leur vérité, comme il s'était persuadé lui-même qu'il ressentait tout cela pour sa « divine Louise, » alors le reproche d'hypocrisie ne peut le toucher.

Louise, le soir même où elle avait dit adieu à

son amant, rentrant dans sa chambre, à travers ses larmes aperçut son mari qui s'en esquivait.

— Que faisiez-vous là? demanda-t-elle étonnée.

— C'est ce livre que j'y venais chercher, répliqua-t-il, et il voulut prendre la main de sa femme pour la baiser en guise de bonsoir.

— Trêve de familiarité, monsieur, fit-elle aigrement en retirant sa main.

— Je m'en vais donc, puisque vous êtes si cruelle aujourd'hui; — et il s'en alla.

— Était-il aux écoutes? se demanda-t-elle; ce n'est pas du moins par jalousie! Ici elle haussa les épaules.

Certes, ce n'était pas par jalousie que Durentel avait écouté à la porte, pendant tous ces tendres adieux des amants. Il avait cru qu'il pourrait en apprendre quelque chose des desseins conspirateurs d'André. Vous pensez bien comme il fut désappointé, le pauvre homme! en trouvant du sentiment là où il en espérait le moins.

Louise, pendant trois jours, fut bien malheureuse. Toujours seule, toujours éplorée, elle ne pensait qu'à son amant; la nuit, si un instant de sommeil la surprenait, d'abord son image se présentait à ses yeux. Pendant trois jours sa porte fut fermée à tout le monde, sous prétexte de maladie; elle ne voyait personne, pas même ses enfants.

— Elle avait donc des enfants? demandez-vous, curieux lecteur.

— Oui, elle en avait.

— Pourquoi ne me l'avoir pas dit plus tôt?

— Pour beaucoup de raisons, dont la première, c'est que je ne le savais pas plus tôt; la seconde, que

madame L  
sième, qu

pour vous

— Bah!  
celles là. I

— Troi  
le cadet, I

à quatorz  
qu'elle n

à trente-  
tendent v

— Me  
l'air d'un

nant pour  
que vingt

qu'elle en

— Que  
qu'elle n

amoureux  
si donc!

— Pa  
parle, j'

quante a  
Sa matu

autres.  
Moi. E

vous, vie  
— Par

je ne sui  
que j'aie

différen  
grande,

du nom

madame Louise n'aime pas qu'on en parle; la troisième, que je vous voyais trop occupé de la mère pour vous parler des enfants; la quatrième...

— Bah! bah! avec vos raisons, j'en ai assez de celles là. Et combien avait-elle d'enfants?

— Trois : son fils aîné Adolphe, âgé de seize ans; le cadet, Louis, quinze, et la fille Clémentine, treize à quatorze ans. Louise se maria fort jeune, de sorte qu'elle ne pouvait avoir alors plus de trente-deux à trente-trois ans. Je vous dis cela, car je vois où tendent vos questions indiscrètes.

— Me voilà tombé de bien haut, dites-vous de l'air d'un homme qui a mordu dans un citron le prenant pour une orange; moi qui ne donnais à Louise que vingt-cinq ans au plus; et je vois à présent qu'elle en a quarante au moins.

— Quelle idée, quarante ans! quand je vous jure qu'elle n'a pas plus de trente-trois ans. Rendre amoureux mon héros d'une femme de quarante ans! si donc!

— Pas si *fi* qu'il vous plaît à dire. Moi qui vous parle, j'ai été bien amoureux d'une femme de cinquante ans, ou à peu près. Mais aussi quelle femme! Sa maturité valait mieux que la jeunesse de cent autres.

Moi. Encore y a-t-il une grande différence entre vous, vieillard cassé, ridé, et mon juvénil André.

— Pardonnez-moi, me dit-il piqué au vif. D'abord je ne suis pas vieillard encore, grâce au ciel, quoique j'aie mes cinquante ans bien sonnés; et puis la différence entre votre âge et le mien n'est pas assez grande, je pense, pour vous autoriser à m'insulter du nom de vieillard. J'étais bien jeune encore,

lorsque je tombais amoureux de la personne charmante malgré, ou peut-être à cause de son âge.

MOI. Allons ! je vois que vous avez une furieuse envie de me conter votre amour hétéroclite. Satisfaites-vous, je suis assez complaisant pour suspendre ma lecture.

LUI. Y pensez-vous ! que j'aie prostitué les sentiments secrets de mon cœur, en les racontant à un faiseur de romans, à un glaneur d'aventures, pour qu'il les étale dans un de ses contes bleus : je n'en ferai rien. Elle restera gravée pour toujours dans ce sanctuaire, ajouta-t-il en montrant son cœur. Oh ! je vous connais, engeance maudite de romanciers.

Je restais muet d'étonnement devant cette colère subite. — Continuez donc votre histoire, dit-il radouci.

Je vous contais tout le chagrin de Louise, pendant les trois premiers jours de l'absence de son amant. Mais peut-on être longtemps dans le même état de tristesse ou de joie ? La nature humaine s'y oppose. Aussi s'ennuya-t-elle bientôt toute seule ; le chagrin ne suffisant plus pour l'occuper, il fallut chercher quelques distractions. — Sans cela, se disait-elle, on fera d'abord dans le monde la supposition que c'est son départ qui me retient chez moi, quoique le parler des malins m'importe fort peu ; mais pourquoi donc m'y exposer inutilement, quand je puis l'éviter à si peu de frais ? En aimerai-je moins André, en serai-je moins affligée de son départ, pour fréquenter ces sociétés insipides !

Toutes ces raisons et tant d'autres étaient trop bonnes pour qu'on y pût répondre quelque chose.

Peu à peu  
par le pas  
abattemen  
étaient pl  
L'heureux  
les joues  
rouge éth  
son amal  
tout leur  
d'accepte  
voyant si  
d'elle-mê  
teurs, qui  
qué à une  
m'écrite d  
avec dépit  
après un  
que j'insp  
pourtant  
La voil  
Un beau  
consolée,  
deux ami  
— C'es  
l'écriture  
siasme. P  
de vous, i  
— Que  
l'autre a  
Comm  
Louise e  
déjà ! C'e  
cher And

Peu à peu, elle se répandit dans le monde comme par le passé. Du commencement, sa pâleur, son abattement, firent croire à sa migraine. Ceux qui étaient plus initiés ou plus malins s'écriaient : — L'heureux André ! comme il est aimé ! Mais bientôt les joues de Louise se colorèrent de nouveau de ce rouge éthéré, comme l'appelait André ; sa gaieté, son amabilité habituelle, revinrent bientôt dans tout leur éclat. Du commencement, elle avait hésité d'accepter les invitations qui se pressaient ; mais se voyant si belle, si fraîche, si jolie, elle eut pitié d'elle-même ; elle eut pitié de la foule de ses adorateurs, qui auraient été au désespoir si elle eût manqué à une de ces réunions. — Aussi pourquoi ne pas m'écrire depuis huit jours qu'il est parti ! disait-elle avec dépit ; c'est pour le punir que je vais. — Et après un instant : — Il doit être fier de l'admiration que j'inspire, fit-elle avec un geste théâtral. — Voilà pourtant tout ce que je lui sacrifie !

La voilà bien loin, elle parle déjà de sacrifices. — Un beau jour que Sophie se trouvait chez notre belle consolée, la conversation était très animée entre les deux amies. On apporta une lettre.

— C'est de lui ! s'écria Louise, en reconnaissant l'écriture, qu'elle porta à ses lèvres avec enthousiasme. Pardonnez, dit-elle à Sophie, si je lis près de vous, mais c'est de lui !

— Que je ne vous dérange pas, mon amie, reprit l'autre avec douceur.

Comment vous dépeindre l'enchantement de Louise en lisant cette lettre que vous connaissez déjà ! C'étaient des exclamations à n'en pas finir : ce cher André ! qu'il m'aime ! le pauvre ! Puis elle rou-

git, comme André l'avait prévu. Que je l'aime! continua-t-elle; excellent projet! Je pars pour l'étranger! c'est décidé! s'écria-t-elle en finissant sa lecture. Ses joues étaient fortement colorées, ses yeux brillaient d'un vif éclat, elle suffoquait d'émotion. La lettre d'André était venue à temps; quelques jours plus tard, je ne sais si elle aurait fait tant d'effet; un mois plus tard on l'aurait laissée avec indifférence, sans même la lire peut-être; ou bien on l'aurait lue avec ennui. Voilà pourtant les effets de l'absence! Maintenant, vous le voyez, c'était toute autre chose.

— Que vous devez être heureuse! ma chère, dit Sophie, presque avec de l'envie.—Vous concevez ce qui devait se passer dans son âme, en voyant Louise si aimée par André; elle qui aussi s'était senti de l'inclination pour lui, elle qui lui avait cru de l'amour pour soi: ce qui même avait été vrai; devoir entendre maintenant de sang-froid les confidences d'une rivale préférée! C'en était trop même pour une Sophie. Elle appela à son secours toute la philosophie dont elle était capable.

— Oh! oui, je suis heureuse de tout le bonheur humainement possible, répondit Louise. Être aimée de lui! Si vous le connaissiez comme je le connais, si vous eussiez jamais aimé, vous comprendriez tout mon bonheur en recevant une telle lettre de lui, par laquelle il me transmet si bien l'expression brûlante de ses sentiments; alors vous ne vous en étonneriez pas.

— Je ne m'en étonne pas, dit Sophie, en s'efforçant de sourire. Je regrette seulement, continua-t-elle après une pause, que cette lettre de mon cousin

vous oblige  
Elle avait  
qui affecta  
paraître il  
Louise de  
quer, mai  
fermait l'a  
fin à leur  
revint che  
donc jama  
jamais de  
une minu

O! moi  
vant ta l  
passait e  
qui versa  
chée de  
abandonn  
mon Andr  
quittée;  
manne ce  
unique, j  
de voyag  
heureux  
Dois-j  
sence? I

vous oblige à nous quitter; est-ce un projet fixe?

Elle avait grande envie de pouvoir lire cette lettre qui affectait tant son amie; mais elle craignit de paraître indiscreète en en demandant la lecture. Louise de son côté aurait bien voulu la communiquer, mais les éloges et descriptions qu'elle renfermait l'arrêtèrent. Les deux amies mirent bientôt fin à leur position gênée en se quittant. Sophie revint chez elle triste et mélancolique. — Il ne m'a donc jamais aimée! se disait-elle. Ne cesserai-je jamais de penser à lui! se reprenait-elle avec dépit; une minute après elle y repensait de nouveau.

LOUISE A ANDRÉ.

Dahin! dahin

Moecht ich mit dir, o mein Geliebter, ziehn.

O! mon bien cher, quelle fut ma joie en recevant ta lettre. Comment te décrire tout ce qui se passait en moi à la lecture de ces caractères chéris, qui versaient une nouvelle vie en mon âme desséchée de désespoir. Moi, qui me croyais oubliée, abandonnée par toi, cruel! ne recevant rien de toi, mon André, depuis plus de huit jours que tu m'avais quittée; cette lettre si tendre, si aimante fut une manne céleste pour moi. Oh! je te suivrai, homme unique, jusqu'aux enfers s'il le faut. Que ce projet de voyager ensemble me sourit; que nous serons heureux là-bas!...

Dois-je te parler de mes tourments en ton absence? Dans ce monde d'indifférents mes yeux er-

raient sans cesse et partout ils te cherchaient, André. Quelqu'un venait-il, entendais-je une voix, je prêtai l'oreille avidement : est-ce son pas, est-ce sa voix que j'entends ? me demandais-je. Je m'étonnais presque de ne pas te voir arriver à ton heure habituelle, oubliant que de longtemps je ne devais te revoir ! Et puis, figure-toi mon accablement en me sentant si seule, si abandonnée ! pas une âme qui comprenne mon malheur, pas une qui y compatisse ! Sophie était encore la seule qui me montrât de l'intérêt, la seule qui tâchât de me consoler, de me faire entendre ce qu'elle appelait la voix de la raison. Oh ! combien cette raison ne nous paraît-elle pas froide lorsque la passion parle ! Cette bonne Sophie, qui a le malheur de n'avoir jamais aimé, que de peines ne se donnait-elle pas pour me comprendre, que de peines pour me tranquilliser ! — Pourquoi ces larmes, disait-elle, pourquoi ce désespoir ? Qu'est-il arrivé pour faire de tels ravages en vous ? Il vous aime toujours, il vous est resté fidèle ! aucun danger ne le menace ; toujours le même ciel serein luit sur votre union. Votre séparation n'est que momentanée ; vous vous reverrez bientôt ; un avenir sans bornes est encore devant vous. Tant de jours délicieux que vous passerez ensemble seront une bien large compensation pour ces quelques jours d'ennui et de peine. — Oh ! ma chère, lui répondais-je, si vous saviez l'auréole de bonheur qu'il répandait sur moi par sa présence ; la sérénité d'âme, la jouissance d'esprit que je ressentais près de lui ; écoutant son parler tour à tour si fier, si impétueux, si tendre, si éloquent ! tout l'amour dont il m'entourait : — oh ! alors, Sophie, vous com-

prendriez ce  
ma peine es  
je, un mot  
son absence  
remplie d'al  
peu, hélas !  
bon et géné  
runt cette le  
leur, elle r  
mon désesp  
savais aimé  
sopirant à  
sopirais ap  
ma douleur  
peine. Chac  
manière si  
tageais, me  
la lorsque  
ces faibles  
sa captive  
sir, avec c  
sance à m  
André, da  
si le prem  
jouissances  
tourments.  
Qu'elle c  
être ! « Et  
na, cruel, ;  
se revoir, t  
plus tard.  
mais que t  
votre patien

at, André. prendriez combien est juste mon chagrin, combien  
 x, je pré- ma peine est inconsolable. Si du moins, continuai-  
 est-ce sa je, un mot de lui venait m'adoucir le malheur de  
 m'éton- son absence. Et alors arriva cette lettre chérie, si  
 ton heure remplie d'affection, de tendresse, que je mérite si  
 ne devais peu, hélas ! dont je me sens si peu digne, oh ! homme  
 lement en bon et généreux, qui m'élevez à ta hauteur. Alors  
 une âme vint cette lettre, et elle me mit en extase de bon-  
 y compa- heur, elle remplaça pour trop peu de temps, hélas !  
 e montrât mon désespoir par une jouissance délicieuse. Je me  
 nsoler, de savais aimée, chérie par mon André ; je le savais  
 voix de la soupirant après ma présence, tout autant que je  
 is paraît- soupirais après la sienne, partageant mon chagrin,  
 ette bonne ma douleur, toutes mes sensations de plaisir et de  
 mais aimé, peine. Chacune de tes phrases me peignant d'une  
 me com- manière si persuasive des sentiments que je par-  
 !—Pour- tageais, me transportait de joie, d'enthousiasme.  
 désespoir? Et lorsque j'arrivai à la description que tu fais de  
 en vous? ces faibles charmes, dont je suis fière pour t'avoir  
 dèle! au- su captiver, dois-je l'avouer? je l'ai lue avec plai-  
 même ciel- sir, avec orgueil ; je me sentais de la reconnais-  
 tion n'est- sance à moi-même pour t'avoir su plaire. Oh ! mon  
 entôt ; un André, dans la joie comme dans la douleur, c'est  
 . Tant de toi le premier, c'est toi qui me fis sentir toutes les  
 le seront jouissances de l'amour, et maintenant tous ses  
 quelques tourments.

re, lui ré- Qu'elle dura peu, cette joie occasionnée par ta  
 heur qu'il lettre ! « Encore deux mois nous séparent, » écris-  
 et sérénité tu, cruel, avec tant de sang-froid ; moi qui espérais  
 ntais près te revoir, tu me l'avais promis, dans un mois au  
 si fier, si plus tard. Attendre encore deux mois, à présent !  
 t l'amour mais que ta volonté se fasse. J'attendrai donc en-  
 vous com- core patiemment pendant ces deux mois éternels ;

ma récompense viendra à la fin. Qui ne serait tenté par une telle récompense? la vue de mon André! oh! quelle divine jouissance, et pour toujours!... Je modère mon transport, je modère l'élan de mon imagination qui, ardente, rapproche les temps et les lieux à son gré. L'attente est encore longue; je vivrai de souvenirs et d'espérances dans l'intervalle. Que tes lettres, mon aimable André, viennent me consoler dans ma solitude; souviens-toi que je ne suis qu'une faible femme qui a besoin d'appui, de consolation, d'encouragement.

Je fais déjà des préparatifs de voyage; je ne prends avec moi que Clémentine; mon mari me reconduit seulement jusqu'à L..., et puis il s'en retourne. C'est donc là que je t'attendrai: tout, en un mot, se fera d'après tes désirs. N'oublie pas de parsemer ma route de longues épîtres consolantes: oh! j'en ai tant besoin! Adieu, chéri. Que j'ai de peine à me détacher de cette lettre destinée pour toi! et pourtant il faut finir. Si du moins, avec ces pages dont j'envie le bonheur, je pouvais traverser les airs, voir mon André, quoique pour retourner de nouveau à ma chaîne! Mais vain désir et insensé! Adieu, pour la seconde fois, oh! toi, passion de mon cœur, objet chéri de mon amour. N'oublie jamais ta Louise, que son image préside à tes actions le jour, à ton sommeil la nuit. Adieu, pour la dernière fois.

— Les  
sans contr  
de toutes l  
autant d'in  
fer, de bat  
seaux mar  
manufactu  
progrès d  
villes si  
prompten  
formés. N  
pacte de  
nement a  
plaie hide  
core dans  
Nord. Ma  
En Fra  
cupe aus  
domine s  
palais du  
le boudo

### Digression.

Et puis un peu de morale, après un peu de poétique ; cela va si bien.

— Les États-Unis de l'Amérique du Nord sont, sans contredit, à la tête de la civilisation matérielle de toutes les nations civilisées du temps. Nulle part autant d'industrie, de commerce, de chemins de fer, de bateaux, de voitures à vapeur ; tant de vaisseaux marchands, de canaux, de fabriques et de manufactures, tant de machines ; nulle part un progrès de population si marquant ; nulle part des villes si promptement élevées, d'entreprises si promptement achevées, d'États entiers si vite formés. Nulle part, en un mot, une masse si compacte de bonheur matériel ; nulle part de gouvernement aussi libre, si vous exceptez toutefois cette plaie hideuse, l'esclavage, qui s'est maintenu encore dans les États du Midi de l'association du Nord. Mais pas de soleil sans taches.

En France, c'est tout autre chose : on s'y occupe aussi du bien-être matériel ; mais ce qui y domine surtout dans la cabane du pauvre, dans le palais du riche, dans la mansarde du savant, dans le boudoir d'une jolie femme, c'est une tendance

prononcée vers le bien-être politique. Ce n'est pas le bonheur privé que cherche, que désire le Français, c'est le bonheur public qu'il poursuit sans relâche. — L'Allemand, entouré de sa famille, remplissant presque machinalement les affaires de la vie matérielle, ne vit que dans le monde d'idées, monde qu'il s'est créé lui-même; pour lui il n'existe qu'une vie intellectuelle. — L'Anglais n'est ni si adonné à la politique que le Français, ni si matériel que l'Américain du Nord, ni si phlegmatiquement idéal que l'Allemand: il a pourtant quelque chose de chacune de ces trois nationalités différentes, et il sait approprier les idées allemandes à la politique française, de même qu'aux intérêts matériels qui préoccupent si exclusivement l'habitant de l'Amérique du Nord. — Ce n'est pas que je veuille accorder à l'Anglais quelques avantages...

— Toujours généralisant! interrompit Théodore; et en parlant ainsi il soufflait entre ses lèvres une longue colonne de fumée droit au visage d'Adolphe, étendu à l'autre bout du canapé.

— Toujours fumant! répondit avec quelque aigreur celui-ci, et il se leva continuant en ces mots sa démonstration interrompue: — Que disais-je? ah! Ce n'est pas que je veuille accorder à l'Anglais quelques avantages sur le Français, l'Allemand ou l'Américain, mais... Ici il s'arrêta de nouveau.

— Tu ne sais plus où tu en es de ton raisonnement, mon ami, dit en souriant Théodore; et il recommença à fumer de plus belle, étendant ses pieds sur le reste du canapé évacué par Adolphe. Celui-ci, en marchant le long de la chambre, s'était arrêté devant une fenêtre ouverte, et le spectacle

qu'il en a  
son discou  
dans la m  
aussi, et  
avait-il là  
menait so  
jeunes ge  
comment  
monstrati  
— Car  
Théodore  
que je tr  
ment faus  
caractère  
quelque t  
toire ou l  
les prends  
tionalité  
partie, p  
l'habit pa  
du livre  
sur lequ  
caractère  
vignette  
frable. U  
brode là-  
s'écrouter  
un regard  
les nation  
se prêter  
reuces d  
celles d'  
plus, nor

e. Ce n'est  
ne désire le  
il poursuit  
sa famille,  
affaires de  
nde d'idées,  
si il n'existe  
n'est ni si  
si matériel  
atiquement  
que chose de  
entes, et il  
la politique  
atériels qui  
de l'Amé-  
veuille ac-  
Théodore;  
lèvres une  
d'Adolphe.  
quelque ai-  
en ces mots  
sais-je? ah!  
à l'Anglais  
llemand ou  
veau.  
n raisonne-  
dore; et il  
tendant ses  
r Adolphe.  
mbre, s'é-  
spectacle

qu'il en aperçut lui avait fait oublier la suite de son discours. Cette fenêtre donnait sur la rue, et dans la maison vis-à-vis, une fenêtre était ouverte aussi, et dans cette fenêtre... — Eh bien! qu'y avait-il là? — Une jeune fille jolie à ravir, qui promenait son regard curieux dans la chambre des jeunes gens. Adolphe l'aperçut, et à cette vue, comment n'aurait-il pas oublié de terminer sa démonstration?

— Car enfin, puisqu'il faut te réfuter, continua Théodore d'un air grave, je t'avouerai franchement que je trouve toutes tes idées générales entièrement fausses. Tu t'empares de quelques traits de caractère de plusieurs individus d'une nation, de quelque tendance observée dans les actions, l'histoire ou les ouvrages de cette même nation, et tu les prends pour l'expression du caractère, de la nationalité de ce peuple, jugeant du tout par une partie, par une seule face de ce tout, jugeant de l'habit par le bouton, de l'homme par son extérieur, du livre par son couvercle jaune, orange ou bleu, sur lequel le titre se trouve imprimé en bizarres caractères parfaitement illisibles, de même qu'une vignette tout aussi bizarre, tout aussi indéchiffrable. Un seul fait d'aperçu, et ton imagination brode là-dessus une série d'inductions qui toutes s'écroulent, comme un château de cartes, devant un regard empirique. Dans notre temps, selon moi, les nationalités ne sont plus assez prononcées pour se prêter à une classification distinctive. Les différences de races, de climats, de langues, comme celles d'usages et de mœurs, s'effacent de plus en plus, nommément parmi les peuples de notre vieille

Europe. Bientôt peut-être seront-ils unis ensemble par un plus intime assortiment d'institutions publiques, basées sur une pure démocratie bien entendue, de même que sur une économie politique et sociale en rapport avec les besoins de notre société moderne.

Ici, Théodore remit entre ses lèvres le tuyau de sa pipe, que la chaleur du raisonnement lui avait fait quitter, et il détourna la tête pour voir l'effet que devait produire sur son ami le brillant de ses phrases. Adolphe était toujours là, les bras pendants, l'œil ouvert, debout devant sa fenêtre, regardant l'intrépide voisine.

— Eh bien ! à quoi penses-tu ? lui dit Théodore, et voyant qu'il ne parvenait pas à distraire son attention, curieux de savoir ce qui la captivait à ce point, il se leva et s'approcha négligemment de la fenêtre. Mais bientôt la vue de la gracieuse apparition du vis-à-vis fit sur lui un effet semblable à celui dont Adolphe subissait déjà l'influence. La robe de chambre et la longue pipe de Théodore mirent en fuite Mélanie, que l'élégante tournure de l'élégant Alfred n'avait pas effrayée.

— Diable ! fit celui fâché. — Les jeunes gens attendaient encore, espérant toujours une réapparition, lorsqu'une grosse et rouge servante referma la fenêtre de vis-à-vis, en leur envoyant un niais sourire.

— Pourquoi être aussi venu ! continua Adolphe avec un peu d'humeur. Et sais-tu au moins qui est cette charmante personne dont tu es le vis-à-vis !

— Je m'en doute, répliqua Théodore, quoique ce soit la première fois que je l'aperçoive, ayant peu l'habitude de regarder par la fenêtre ; c'est, à

ce que je  
paise que j'  
raient ici.

Il faut  
Adolphe ;  
long de la

— Où  
Théodore

du canape  
devint la  
sujet à l'

phé était  
et pensif

— Tu  
nous no

— Bo  
— Je  
le nouve

en accep  
l'attend  
— Q  
phé en

Louis  
ce seror  
montra

L'ain  
il s'en  
Celui-ci

— T  
jolies fi  
mante  
Lour  
des, m

ce que je crois, mademoiselle Nathalie Audebonne, puisque j'ai entendu parler que ses parents demeuraient ici.

Il faut que je cherche à leur être présenté, pensa Adolphe ; et il avait recommencé sa promenade le long de la chambre, les mains dans ses poches.

— Où en étions-nous de notre discussion ? dit Théodore, reprenant sa position commode le long du canapé. — La conversation, d'animée qu'elle était, devint languissante, se mouvant pesamment d'un sujet à l'autre ; puis elle s'arrêta tout-à-fait. Adolphe était silencieux et rêveur, Théodore silencieux et pensif. Un tiers entra.

— Tu viens à propos, Louis, lui dit Théodore ; nous nous ennuyons du diable.

— Bonjour, frère, lui dit Adolphe.

— Je viens te chercher de la part de maman, dit le nouveau venu en s'adressant à son frère, tout en acceptant la pipe que lui offrait Théodore. Elle t'attend, continua Louis, en lâchant une bouffée.

— Que me veut-elle, ma mère ? demanda Adolphe en fronçant légèrement les sourcils.

Louis. Elle part demain matin, comme tu le sais ; ce seront donc probablement des conseils, des remontrances !

L'ainé fit encore quelques tours de chambre, puis il s'en alla en disant : — Sans adieu, Théodore. Celui-ci s'adressa à Louis :

— Toi qui connais presque toutes les jeunes et jolies filles de la ville, dis-moi si tu connais la charmante Nathalie Audebonne de vis-à-vis ?

Louis. Moi qui connais non seulement les laides, mais encore les jolies jeunes filles de presque

toute la ville, je vous avouerai que je connais non seulement l'affreusement laide et disgracieuse Nathalie Audebonne, mais encore sa cousine, la gentille, la charmante Mélanie! — Disant cela, Louis portait les doigts à ses lèvres en signe d'admiration.

THÉODORE. C'est donc la cousine que j'ai aperçue par la fenêtre, et que j'ai prise pour la fille de la maison. Y est-tu bien connu?

— Je ne sais comment j'y suis connu, mais je ne les connais que pour les avoir vues passer dans la rue, répliqua Louis d'un air malin.

THÉODORE. Pas plus! c'est dommage, mon petit; je croyais que tu pourrais m'y présenter.

LOUIS. Si tu m'en prie bien tendrement, peut-être pourrais-je t'y présenter; mais ce sera à une seule condition.

— Laquelle? dit Théodore avec empressement.

— Celle de faire votre cour à mademoiselle Nathalie, tandis que je la ferai à Mélanie, répliqua Louis en éclatant de rire.

THÉODORE en souriant. Allons donc! ne vas pas devenir jaloux; mènes-y-moi. Sans cela tu n'aura encore que trop de temps de reste pour faire des tiennes. Mènes-y-moi, je t'en prie.

LOUIS. Je le veux bien, mais ce sera pour une autre fois; car je m'aperçois que je jase ici trop longtemps, et maman s'impatiente en ne me voyant pas venir. Adieu, cher, au revoir.

— Rappelle-toi ta promesse, lui cria Théodore.

— Tiens, quelle promesse? demanda Louis en s'arrêtant à la porte; je l'ai déjà oubliée. Et il sortit en pirouettant.

Lorsqu'Adolphe entra chez sa mère, il trouva

Louise ma

LOUISE.

où avez voi

— Chez

la main de

— Touje

— Un n

Adolphe l'

Louise.

quel ton p

— Du r

dore, répl

— And

vous laissez

pause.

— Je pe

LOUISE.

société pe

elle ne co

le voilà q

En effe

de Louis

quelques

résuma :-

vous pres

absence,

nelle. Ici

sient pre

gens sou

seurs? de

— De

jeune.

LOUISE.

Louise marchant à grands pas à travers la chambre.

LOUISE. Je vous attends depuis une demie heure ; où avez vous été, monsieur ?

— Chez Théodore, maman, dit le fils en baisant la main de sa mère.

— Toujours chez ce Théodore, un mauvais sujet !

— Un mauvais sujet ! il est mon ami, répliqua Adolphe l'œil en feu.

Louise répondit d'une voix courroucée : — De quel ton parlez-vous là à votre mère, monsieur ?

— Du reste M. André y allait souvent, chez Théodore, répliqua Adolphe radouci.

— André y allait-il ? soupira Louise. Et où avez-vous laissé votre frère ? demanda-t-elle après une pause.

— Je pense qu'il est resté encore chez Théodore.

LOUISE. Toujours chez Théodore ! Si c'est une société peu convenable pour vous, d'autant plus elle ne convient pas à votre étourdi de frère. Mais le voilà qui vient

En effet des éclats de voix annoncèrent l'arrivée de Louis, et bientôt il entra en pirouettant. Après quelques remontrances nouvelles, la jeune mère se résuma : — Je vous ai fait appeler, messieurs, pour vous prescrire votre règle de conduite pendant mon absence, pour vous donner ma bénédiction maternelle. Ici elle sourit ; ces mots si graves lui paraissaient presque étranges dans sa bouche : les jeunes gens sourirent aussi. — De quoi riez-vous, messieurs ? demanda-t-elle en se ravisant.

— De ce qui fait rire maman, répondit le plus jeune.

LOUISE. Allez ! je suis trop bonne pour vous. — Puis

elle continua : — Je vous recommande de vous bien conduire en mon absence ; que je n'apprenne rien de vos anciennes fredaines. Attention, Louis ! Je laisse mon mari, et elle le montra de la main, assis dans un coin, spectateur muet jusqu'alors de cette scène de famille ; je le laisse pour vous surveiller. (Adolphe fronça les sourcils, Louis cacha un sourire du revers de sa main.) Obéissez-lui comme à moi-même ; vivez en paix l'un avec l'autre, étudiez avec application (Louis bâilla des plus belles). — Qu'est-ce à dire, monsieur ? reprit sa mère. En un mot, termina Louise, que je sois contente de vous, et vous en serez récompensés par ma confiance, ma tendresse. Elle les embrassa. — On lui promit tout, dans la ferme intention de ne rien tenir. — Clémentine entra.

— Eh bien ! ma fille, dit la jeune mère en s'adressant à elle, êtes-vous bien contente du beau voyage que nous allons faire dès demain ?

— Je suis toujours contente lorsque je reste près de vous, ma mère, dit la charmante petite fille. Je regrette seulement de me séparer de mes frères ! ajouta-t-elle en leur jetant un tendre regard.

— Vous en serez compensée, ma chère, par le beau pays que vous allez voir. — Louise sortit pour un instant, son mari avait déjà quitté la chambre.

— Je te regrette bien aussi, chère sœur, dit Adolphe en l'embrassant tendrement.

— Et moi donc ! ajouta Louis. Une scène de tendresse fraternelle s'ensuivit, dont Clémentine fut le centre. Félix, le petit frère d'André, placé en ville pour y faire ses études, grand garçon de dix-sept ans, entra alors en faisant beaucoup de bruit avec

ses pieds. On  
— Bonjour

line.

— Votre se  
pondit le no  
petite fille,  
de gravité. L  
vers elle.

— Ah ! c  
Comme il re  
t-elle en l'em  
resta tout co  
même temps  
amour-prop  
en effet, de  
enfants s'an

ses visites d  
fort assidu  
riaient. Les f  
férence qu'  
passa com

Je m'arr  
eret petit y

— Si j'emb  
quez là da  
nouvelles p  
riques que  
volution qu

marche, h  
raites de ce  
e noir éch  
crite tout c  
andra pe

ses pieds. On le reçut avec un : Ah ! bonjour Félix.

— Bonjour, monsieur Félix, avait dit Clémentine.

— Votre serviteur, mademoiselle Clémentine, répondit le nouveau venu, en baisant la main de la petite fille, que celle-ci lui présenta avec beaucoup de gravité. Louise rentra. Félix s'avança timidement vers elle.

— Ah ! comment va, mon petit ? dit Louise. Comme il ressemble, le cher, à son frère ! continuait-elle en l'embrassant cordialement. — Le jeune homme resta tout confus de cette faveur, flatté et piqué en même temps, la dénomination de petit blessant son amour-propre ; car il se sentait grand, et il l'était en effet, de taille, sinon d'esprit. Louise laissa les enfants s'amuser tout seuls ; elle sortit pour faire ses visites d'adieu. Clémentine fut charmante, Félix fort assidu auprès d'elle ; évidemment elle le favorisait. Les frères naturellement jaloux de cette préférence qu'ils croyaient injuste, la journée leur passa comme un éclair.

Je m'arrêtais ici pour reprendre haleine ; l'indiscret petit vieillard en profita pour m'interrompre : — Si j'embrasse votre plan, dit-il, vous vous embarquez là dans une histoire interminable. Tant de nouvelles personnes que vous introduisez, tant d'intrigues que vous liez ensemble ! Ajoutez-y une révolution qui se prépare ; il faudra développer sa marche, hâter son explosion ; puis viennent les suites de cette révolution : — de loin déjà j'aperçois le noir échafaud qui attend votre héros. Pour décrire tout cela dans une latitude convenable, il vous faudra peut-être les dix in-folio de la Scudéry,

ou pour le moins les six in-octavo obligés de Walter Scott. Y pensez-vous! donner quelque chose de si lourd, de si prolixe à des lecteurs blasés, qui ne vous demandent qu'un conte de quelques pages, qui n'ait pas même le temps de les ennuyer. La plus longue latitude de nos romans modernes, c'est tout au plus deux volumes transparents, de ceux-là auxquels nous ont habitués nos libraires, avec force pages en blanc (1). Et maintenant vous allez paraître avec vos longues aventures imbroglio!

Je l'écoutai patiemment jusqu'au bout: vous l'avouerez-je? la justesse de ses réflexions me frappa. Voici cependant ce que je trouvais à lui répondre: — Vous pouvez avoir raison à certain égard, et certes si j'écrivais pour de l'argent, je choisirais une tout autre forme. Ce n'est pas non plus la gloire, la gloire de romancier surtout! qui me tente; oh! non. Je n'écris que pour mon plaisir uniquement. Celui donc que mon livre ennuiera, le jettera au loin sans le continuer, et je ne lui en voudrai pas. Du reste il ne dépend que de moi, donné que je suive le plan que vous indiquez comme mien, de ne présenter au public que les parties les plus intéressantes du tableau; omettant le bavardage (et certes ce dialogue sera le premier que j'omettrais alors), donnant le tout pour des fragments trouvés dans les papiers d'un ami, par exemple. Du reste il ne dépendrait que de moi de mettre à faux toutes vos prophéties de mauvais augure, et dans le beau milieu de l'intrigue, lorsque

(1) C'était ainsi peut-être lorsque l'auteur écrivait ces pages: maintenant le goût est changé; car à chaque année, sa mode.

(Note de l'Éditeur.)

tous les r  
d'une rév  
ration, fa  
ce ne ser  
événemen  
encore da  
tombé, v  
pourrais,  
André, a  
maginati  
ministre  
combattr  
elle n'est  
misère d  
Et puis  
j'ai déjà  
Hélène.  
est, cont  
morale c  
— La  
rité, m  
que je  
essayant  
justemen  
dans un  
on vous  
Mettez-v  
voudrez  
vous app  
et les m  
faites-le  
comme  
que vou

tous les ressorts en seront le plus tendus, la veille d'une révolution enfin, faire découvrir la conspiration, faire main-basse sur les conspirateurs (et ce ne serait pas le premier exemple d'un pareil événement, non seulement dans un roman, mais encore dans la vie réelle); et une fois mon héros tombé, voilà le nœud coupé, et tout est fini. — Je pourrais, du reste, faire faire une bonne fin à mon André, ajoutai-je en modérant mon transport d'imagination; le marier à une riche veuve, le faire ministre du gouvernement qu'il commença par combattre. Que dites-vous de cette dernière idée? elle n'est pas des plus mal; elle montrerait toute la misère de la nature... Mais le bel avantage que cela! Et puis ce ne serait que la répétition du rôle que j'ai déjà fait jouer au ministre cousin de madame Hélène. — Au reste peut-être mon roman, tel qu'il est, continuai-je, trouvera-t-il des lecteurs pour la morale qu'il renferme.

— La morale! belle chose que la morale, en vérité, m'interrompt le petit vieillard, qui, pendant que je parlais, s'était remué inquiet sur sa chaise, essayant cent fois de me couper la parole. C'est justement de la morale qu'on cherche maintenant dans un roman! Intéressez, amusez, plaisez, et on vous lira, on vous achètera, on vous prônera. Mettez-vous en veine de gaieté à quels frais que vous voudrez: faites rire les sanguins, et les sanguins vous applaudiront, faites pleurer les mélancoliques, et les mélancoliques vous applaudiront. D'un côté faites-leur de petits contes bien scandaleux, — comme vous en savez faire, c'est dommage seulement que vous les noyiez dans cet amas d'inepties! Représ-

sentez-leur des amours bien lubriques, des scènes bien voluptueuses : oh ! alors la moitié de votre auditoire vous élèvera aux nues. Bientôt après, par une transition brusque, passez à des scènes d'horreur à faire dresser les cheveux ; amassez meurtre, viol, inceste, parricide, tout cela pêle-mêle, sans ordre, mais avec du style, et alors vous serez l'idole de l'autre moitié de votre auditoire. Réunissant de la sorte tous les suffrages, vous monterez en triomphe jusqu'au sommet du Parnasse moderne, accompagné par les applaudissements ou les huées de la foule. Mais pas un mot de morale, ou vous êtes perdu ; pas un mot de morale ! répétait-il avec conviction. — Encore si c'était de cette bonne morale, comme on en trouve dans les contes moraux du siècle passé, oh ! alors vous auriez au moins pour vous les mères de famille, qui, sans vous lire elles-mêmes, vous donneraient à lire à leurs filles, comme modèle de vertu et de sagesse. Vous auriez la satisfaction d'entendre dire partout dans l'intérieur des familles bourgeoises : Monsieur un tel, quel charmant auteur ! c'est le Marmontel du siècle, c'est le digne émule, le digne successeur des Bouilli et des Genlis. Cet éloge vaut bien quelque chose ; mais cet éloge ne vous sera pas prodigué, car chez vous il y a de la morale, mais à travers des saletés ; passez-moi le mot, et avouez s'il n'y a pas dans votre livre tout bonnement des saletés ?

— Des saletés ! répétais-je tout consterné, le terme est un peu dur. Mais comment oser écrire un roman dans notre temps, sans y mêler un peu de ce que vous appelez des saletés ? A moins, comme vous le dites vous-même, qu'on ne veuille avoir pour lecteurs rien que des jeunes filles, il est im-

possible de  
ration. —  
sorte ; ma  
étaient si  
heure de  
que mon  
qui jusqu  
même, de  
tenté de j  
sément ou  
nous étio  
la chemin  
rage : Doi  
— Pou  
lisais sor  
battu dan  
— Atte  
vengerai

possible de ne pas mettre un peu de sel dans la narration. — Nous discutâmes encore longtemps de la sorte; mais les raisonnements du petit vieillard étaient si convaincants, qu'au bout d'une demi-heure de discussion, il m'avait presque persuadé que mon roman ne valait rien. De sorte que moi, qui jusqu'alors avais eu si bonne opinion de moi-même, de mon talent de romancier, j'étais presque tenté de jeter mon manuscrit au feu. Mais heureusement ou malheureusement, comme il vous plaira, nous étions alors en été, il n'y a pas de feu dans la cheminée, donc je ne fis rien, et reprenant courage : Dois-je poursuivre ? demandai-je.

— Poursuivez, répondit-il, et dans ses yeux je lisais son triomphe de m'avoir si complètement battu dans la discussion précédente.

— Attendez, pensai-je, maudit vieillard, je me vengerai encore !

---

## Double Infidélité.

Ainsi va le monde! ce n'est pas ma faute.

Mais je quitte Clémentine, ses frères, Félix, Théodore et sa robe de chambre, pour en revenir au grand Charles Menaudet, que depuis trop longtemps nous avons perdu de vue.—Après le départ d'André, il était resté en ville dans l'intention de n'y passer que quelques jours, et dès le lendemain il alla chez les Laudun, son ancienne connaissance de province. Il trouva Sophie toute seule.

— Je ne dérange pas madame? Et il s'assit.

SOPHIE. Pas le moins du monde; toujours charmée de vous voir.

LUI. Monsieur n'est pas chez lui?

ELLE. Non; mais il revient d'abord.

— Plus tard il reviendra, mieux fera-t-il, pensa Charles. On parla d'objets différents.

— Vous me paraissez soucieux, remarqua Sophie.

CHARLES. C'est peut-être à cause du départ d'André Audonne.

SOPHIE. Comment! M. André est parti, sans même nous dire adieu!

CHARLES. Son départ a été très précipité à cause de la mort de sa tante.

SOPHIE. Quel domme

CHARLES.

quoi André

SOPHIE.

doit en être

lui étaient

CHARLES

passer, lui

SOPHIE.

CHARLES

coup d'aut

forte, son

On parl

madame S

siens et n

amateur d

tout. Ce c

avait acqu

était occu

si redout

sées d'un

quise pa

avait dév

d'impress

nier fût f

licate, m

ont une

ments qu

démèlent

le cœur i

Sophie s

Charles

SOPHIE. Comment ! madame Hélène est morte ?  
 Quel dommage !

CHARLES. Oui, elle vient de mourir, et voilà pourquoi André a quitté la ville cette nuit même.

SOPHIE. Quelle perte pour M. André ! comme il doit en être affligé ! une personne dont les conseils lui étaient si indispensables !

CHARLES. Oh ! pour les conseils, il saura bien s'en passer, lui !

SOPHIE. Pourtant — à son âge...

CHARLES. A vingt ans, il vaut mieux que beaucoup d'autres à trente. Son esprit est mûr, sa tête forte, son caractère ferme : *c'est un homme carré.*

On parla d'autre chose. Charles fit fort la cour à madame Sophie, car malgré ses quarante ans (les siens et non pas ceux de Sophie), il était grand amateur du beau sexe, et celle-ci lui plaisait surtout. Ce qui l'enhardissait, c'était la certitude qu'il avait acquise par les rumeurs de la ville, qu'André était occupé de Louise ; car il craignait trop un rival si redoutable, et il ne voulait pas aller sur les brisées d'un ami. La pénétration que Charles avait acquise par une longue expérience d'observation lui avait dévoilé tout d'abord combien Sophie avait fait d'impression sur le cœur d'André, quoique ce dernier fût fort mystérieux et discret en matière si délicate, même devant son meilleur ami. — Les femmes ont une merveilleuse faculté de deviner les sentiments qu'elles inspirent ; même les moins coquettes démêlent tout d'abord l'action qu'elles exercent sur le cœur impressionnable de celui-ci ou de celui-là. Sophie s'était donc bien vite aperçue de ce que Charles ressentait pour elle, déjà presque de l'a-

mour. Son amour-propre en fut intérieurement flatté, vous le pensez bien. Même pour une Sophie il ne pouvait être indifférent d'avoir tourné la tête à un homme tel que Charles. Elle goûtait trop sa conversation piquante, il lui parlait trop souvent d'Audonne, elle était, disons-le, peut-être trop coquette, — quelle femme ne l'est pas ? pour pouvoir se décider à éloigner Charles par une froideur marquante. Elle choisit donc une conduite mixte, afin de ne pas enflammer trop son poursuivant d'amour : de la réserve, mais de la bienveillance ; une manière d'être amicale avec lui, mais nulle familiarité, aucun encouragement. — Menaudet, en homme d'esprit qu'il était, comprit parfaitement que c'était pire qu'un congé formel qu'il recevait ainsi. Il entra fort bien dans son rôle d'adorateur malheureux, muet, sans espoir ; il reconnut dans la dame de ses pensées la faiblesse qu'elle conservait encore pour Audonne, de sorte qu'il se faisait une espèce de mérite auprès d'elle de lui en parler à tout instant. Espérant toujours quelque chose de l'action du temps, il prolongea à plaisir son séjour en ville. Ce ne fut que lorsque les Laudun s'en allèrent dans leur terre qu'il se prépara enfin à rejoindre sa femme, qui prenait les eaux non loin de.....

---

Louise avait reçu une seconde lettre d'André, renfermant un billet pour Charles. Louise se le fit présenter, Audonne n'ayant pas eu le temps de le faire, et elle lui remit ce billet, qui ne semblait contenir rien que des phrases amicales. Mais en le

portant à  
gnes chi  
chez lui,  
jets.—Lo  
favorable  
un abord  
que par l  
léger cett  
retirant.

— Ce  
gneusem

Le dé  
retardé  
rien : à l  
sortant d  
il remar  
carrosse  
Diable! s  
chevaux  
un visag  
surprise  
Durent  
salut pa  
vaise hu  
gue pipe  
de Louis

— Qu  
tré, de v  
je reman  
route. C  
quelque  
Il req  
convers

portant à une bougie, Charles fit sauter quelques lignes chiffrées, invisibles jusqu'alors. De retour chez lui, il en apprit la réussite d'un de leurs projets.— Louise et Menaudet se firent peu d'impression favorable l'un sur l'autre. Charles en général avait un abord peu prévenant à son avantage, et ce n'est que par l'intimité qu'il attirait les cœurs. — Préférer cette femme à une Sophie! s'écriait-il en se retirant.

— Ce rustre, ami de mon André! disait dédaigneusement Louise.

Le départ de Charles pour l'étranger fut encore retardé pendant quelques jours, sans qu'il y pût rien : à la fin il partit. Dès la première station, en sortant de sa voiture pour demander des chevaux, il remarqua devant la maison de poste un grand carrosse arrêté dans la même direction de route.— Diable! se dit-il, cela me fera encore manquer de chevaux.—Lorsqu'il passait à côté de cette voiture, un visage de femme mit la tête à la fenêtre : quelle surprise pour Charles en reconnaissant madame Durentel, qui le reconnut aussi, et répondit à son salut par un gracieux signe de tête! Malgré sa mauvaise humeur, malgré son habit de voyage, sa longue pipe à la main, Charles fut obligé de s'approcher de Louise et d'échanger avec elle le colloque suivant.

— Quel bonheur pour moi, dit-il d'un air pénétré, de vous rencontrer, madame! d'autant plus que je remarque avec plaisir que nous faisons la même route. Cela me donne l'espoir de jouir pendant quelque temps de votre aimable société.

Il reçut une réponse tout aussi bienveillante; la conversation s'entama vivement. Menaudet regretta

presque de se séparer de Louise, lorsque les chevaux de celle-ci furent prêts.

— Je me console au moins, lui dit-il en la saluant, par l'espoir de vous revoir, madame, au prochain relais.

En effet, à chaque relais, ils se voyaient, se parlaient; leur intimité croissait à vue d'œil. La première impression, assez peu agréable, qu'ils s'étaient faite l'un sur l'autre à leur première rencontre, disparut bientôt; elle fit place à une estime, à un goût mutuel.

— Elle vaut presque Sophie, se disait Menaudet.

— Que mon André sait choisir ses amis! pensait Louise. Voilà un homme digne de lui en tout point; sensé, aimable, spirituel.

Il y avait, du reste, beaucoup de rapprochement entre eux: leur affection commune pour Audonne, leur voyage commun seul à seul. Il n'y a rien de plus ennuyeux qu'un voyage qu'on fait sans avoir à qui adresser la parole. Vous vous imaginez donc le plaisir qu'ils eurent tous les deux de trouver si inopinément une société toute faite. Arrivés à L., ils descendirent au même hôtel; Louise au premier, Charles au rez-de-chaussée. Quelques affaires de la communauté (car, je ne vous le cache pas, nos conspirateurs avaient des liaisons partout) demandaient la prolongation du séjour de Charles à L... Il passait, au commencement, la moitié de ses journées chez Louise; bientôt il les y passa tout entières, devenant de plus en plus aimable, pressant, assidu.

L'instant qu'André avait fixé pour son arrivée s'approchait déjà. Louise, vous le pensez bien, l'at-

tendait av  
que là,  
Charles,  
tempéram  
deux mois  
condamnés  
ses habitu  
Vous v  
qu'un hon  
peint Char  
séduisant  
gement tr  
tion: supp  
plexion, é  
dieuse, a  
à céder à  
l'amour  
résistant  
hommes  
quelques b  
y est pe  
Louise e  
son tout  
cher d'av  
—Quoi q  
vous la c  
raconte l  
vous plai  
guise. L  
parfait b  
parait en  
qui deva  
fixés à L

tendait avec impatience ; elle voulait tenir bon jusque là , et malgré tout son entraînement vers Charles , elle voulait lui résister. Mais , hélas ! son tempérament fut plus fort qu'elle. Depuis plus de deux mois qu'André l'avait quittée elle s'était vue condamnée à une abstinence qui n'était pas dans ses habitudes. Elle succomba donc.

Vous vous étonnez , je n'en doute pas , de ce qu'un homme d'un caractère tel dont je vous ai dépeint Charles , eût pu trahir son ami de la sorte , en en séduisant la maîtresse. Mais avant de porter un jugement trop rigoureux , mettez-vous dans sa position : supposez-vous à son âge encore , avec sa complexion , en face d'une femme telle que Louise , gracieuse , ardente , voluptueuse ; une femme habituée à céder à de moins bons que Charles , avant que l'amour même sensuel d'un André l'eût purifiée ; résistant maintenant , mais faiblement. Et puis les hommes , même les plus scrupuleux , le sont quelquefois bien peu en fait de galanterie ; selon eux , tout y est permis. Du reste , Charles se doutait qu'entre Louise et André , il ne pouvait y avoir qu'une liaison toute de sens , et alors il ne pouvait se reprocher d'avoir détruit un bonheur semi-domestique. — Quoi qu'il en soit , je ne pense pas excuser devant vous la conduite de Charles , ni celle de Louise , je raconte les faits ; si mon Charles , si ma Louise ne vous plaisent pas , imaginez-vous-en d'autres à votre guise. Le fait est qu'ils vécurent ensemble dans un parfait bonheur pendant le peu de temps qui les séparait encore de l'arrivée d'André. La veille du jour qui devait terminer les deux mois que celui-ci avait fixés à Louise pour leur réunion , les deux nouveaux

amants se séparèrent sans remords aucuns, et Charles s'empressa de partir pour M..., où depuis longtemps sa femme l'attendait, ou peut-être ne l'attendait pas.

---

Avant son départ pour ce long voyage, André entreprit de faire ses visites d'adieu à tous ses parents, disséminés à quelques lieues à la ronde. Il ne dépendrait que de moi, lecteur, de vous conduire, sous ce prétexte, chez toutes ces ennuyeuses figures de province; mais je vous épargnerai ce martyre, nous ne visiterons que les plus curieux. Nous ne manquerons donc pas, du moins, d'accompagner André chez M. Chaumeresse, le père de Sophie: un petit homme de cinquante-cinq ans, vil encore, quoique cassé déjà, d'une physionomie avenante, d'une politesse empressée, qu'il répartissait à doses égales pour chacun. Il occupait depuis des années une des premières charges de sa province; mais charge marquante plutôt de nom que de fait. Habitué par là à une vie toute de représentation, s'il y perdit une immense fortune, il y gagna cette politesse exquise dont je vous parlais tout-à-l'heure. Tout était vanité chez cet homme; il s'était plu à bâtir un palais énorme, à l'embellir de toutes les manières imaginables; la plus coûteuse lui paraissait la meilleure. Partout vous ne rencontriez que dorure, que marbre, qu'ébène. Vous n'osiez marcher, vous asseoir, vous appuyer quelque part, de peur de briser quelque meuble précieux, de faire quelque dommage irréparable. Mais comme cela

était sans g  
comme le  
richesses,  
montrant s  
bien peu d  
tableaux à  
d'assez bon  
vaise comp  
blables à d  
fiques de r  
lais fastue  
les dissipa  
les frais p  
Mais qu  
de sa mai  
sez encore  
connaisse  
qu'elle eût  
encore ex  
port adu  
teint de l  
moins ap  
nesse, se  
pire sur s  
empire, e  
meresse,  
à-fait sou  
une chos  
eu assez  
nière ar  
côté, ell  
tréné po  
ore pas

aucuns, et  
 , où depuis  
 eut-être ne  
 était sans goût, orné avec une ostentation ridicule,  
 comme le maître de la maison vous montrait ses  
 richesses, enchérissant sur tout, comme un juif  
 montrant ses marchandises; tout cela faisait donc  
 bien peu d'effet. Il y avait là aussi des statues, des  
 tableaux à foison : dans le nombre on en voyait  
 d'assez bons tout étonnés de se trouver en si mau-  
 vaise compagnie. Ajoutez-y d'énormes écuries sem-  
 blables à des salons, et dans ces écuries si magni-  
 fiques de misérables haquenées; auprès de ce pa-  
 lais fastueux la misère chez le paysan, épuisé par  
 les dissipations du maître, dont il devait payer tous  
 les frais par sa sueur et son sang!

Mais quoique je vous aie parlé de M. Chameuresse,  
 de sa maison et de ses écuries, vous ne connais-  
 sez encore aucune des localités, puisque vous ne  
 connaissez pas madame Emilie, son épouse. Bien  
 qu'elle eût au moins cinquante ans d'âge, on voyait  
 encore en elle les traces d'une grande beauté : un  
 port admirable, une taille fine et gracieuse, un  
 teint de lis et de roses (ces dernières étaient au  
 moins apocryphes), peu de rides même. Dans sa jeu-  
 nesse, ses grâces lui avaient acquis beaucoup d'em-  
 pire sur son petit mari. Plus tard, le pli étant pris, cet  
 empire, elle le conserva si bien, que le bon M. Chau-  
 meresse, malgré ses rêves de grandeur, était tout-  
 à-fait sous la pantoufle de madame son épouse.—En  
 une chose seulement l'influence de celle-ci n'avait  
 eu assez de force : elle ne put en aucune ma-  
 nière arrêter la prodigalité de son mari. De son  
 côté, elle contribuait aux dépenses par un goût ef-  
 fréné pour la parure, goût qui ne lui était pas en-  
 core passé jusqu'à présent même. Et bientôt leurs

soins réunis réduisirent à peu de chose une fortune très considérable à son origine. S'en apercevant un peu tard, quoique mieux vaut tard que jamais, craignant de manquer de pain sur leurs vieux jours, ils furent obligés de mettre quelque frein à leurs dépenses, et de quitter la petite ville dans laquelle pendant tant d'années ils avaient joué un rôle des plus brillants. Depuis peu ils habitaient presque toujours cette campagne dont je vous ai parlé, et qu'ils avaient eu le bon esprit de meubler auparavant avec tant de splendeur.

André y fut reçu on ne peut plus gracieusement : monsieur était tout courbettes comme d'habitude ; madame déploya toutes ses séductions, qui pouvaient encore tenter un affamé. Quoique notre héros ne le fût pas, et vous en savez le pourquoi, il trouva pourtant piquant de posséder une femme qui aurait pu être sa grand'mère presque, d'être heureux auprès de celle qui, à ce que disait la chronique scandaleuse de la province, n'avait pas été cruelle pour son père. Voilà donc notre jeune homme visitant complaisamment les jardins et les écuries de monsieur, louant tout à tort et à travers : — vous savez qu'il n'était pas très louangeux de sa nature, admirez donc le pouvoir de l'amour, puisque amour y a. Le voilà tout sucre et miel auprès de madame, assidu, poli, doucereux, passionné même. Et ne croyez pas que cette conquête lui allât facilement ; vous ne connaissez pas la dame. — Quand je pense à vous en décrire le caractère, je me rappelle d'abord la reine fantasque de Rousseau, et pour celle-là au moins avait-elle mille raisons d'être fantasque et capricieuse. Une femme qui a été belle, et

avec cela on est admirée, adorée, aimée, — lorsqu'elle se sent vieillir, lorsqu'elle voit les rangs de ses adorateurs raréfiés d'abord, disparaître bientôt, lorsqu'elle ne trouve nulle ressource dans son esprit, dans son instruction; lorsque, après avoir été riche, vient encore la pénurie avec la vieillesse, cette femme n'a-t-elle pas mille raisons pour être fantasque? Telle était au juste la position de notre princesse; ajoutez-y un penchant décidé et naturel vers l'aigreur. Vous me direz qu'une femme pareille, pour qui l'âge critique était arrivé déjà, devait être charmée de trouver comme par enchantement encore un amant; de voir qu'un jeune homme distingué, tous les héros de roman le sont, soit épris de ses charmes déjà passablement fanés. Aussi Émilie était-elle pressée de se rendre. Mais considérez, je vous prie, son scepticisme de vieille femme, le caractère peu sentimental d'André, son mépris pour les femmes bien connu, — mépris affecté, puisqu'il les adorait à part lui; sa manière un peu ironique de faire sa cour, et alors vous concevrez, je suppose, qu'il eut assez de peine pour persuader Émilie de son amour si subit. — Mais enfin il fut heureux, parfaitement heureux, plus qu'il ne croyait être!

Lui, m'interrompant. — Ah çà, mon cher, votre héros n'est guère difficile en fait de bonnes fortunes.

Moi. Et c'est vous qui me dites cela? Vous avez donc oublié votre belle de cinquante ans, dont vous me parliez tout-à-l'heure avec tant d'enthousiasme?

Bientôt l'arrivée de madame Laure Saulian, fille cadette d'Émilie, mit diversion au bonheur des

amants. — La petite Laure était une femme toute jeune encore, dont le visage déjà fané ressemblait à un bouquet de roses chiffonnées, écrasées par une main puissante. La main puissante, c'était son mari gigantesque, et cinq enfants n'est-ce pas assez pour vieillir une femme? Laure, si elle n'était presque plus jolie, était encore gracieuse et coquette; cela vaut bien quelque chose. Voilà donc André entre la mère et la fille, comme la chaste Susanne entre les deux vieillards; amoureux de toutes les deux à la fois, aimé de toutes les deux. De là jalousies, scènes d'éclat, du tragique, du burlesque à foison, matière à écrire, sinon les dix volumes du *Cyrus*, du moins deux ou trois tomes épisodiques. Mais je vous en fais grâce, lecteur: la situation ne me paraît pas assez neuve, et me croyant que trop riche de mon propre fonds, je me dispense pour cette fois de puiser dans celui des autres.

Il fallut enfin partir, quitter Chaumeresse: la décence ne lui permettait guère d'y rester plus longtemps. L'exquis maître de la maison commençait déjà même à faire un peu la mine: le séjour prolongé d'André commençait à lui inspirer des soupçons, le pauvre homme! Le ton tendre qu'Émilie avait pris avec lui (je parle du mari), depuis quelque temps, contribuait à augmenter ces soupçons; car il était si habitué à l'aigreur dominante de sa chère moitié, le pauvre homme! André s'apprêta donc à partir. — Vous ne sauriez croire le désespoir d'Émilie. Je vous le dis en vérité, il n'y a qu'une femme de cinquante ans pour aimer avec passion! Avoir retrouvé l'amour pour en jouir si peu d'instant, et pour le perdre pour toujours, sans doute! Elle

femme to  
 é ressemb  
 rasées par  
 était son m  
 pas assez po  
 était presq  
 roquette; ce  
 andré entre  
 usanne ent  
 es les deux  
 là jalousie  
 sque à foiso  
 es du Cyru  
 ques. Mais  
 on ne me p  
 ue trop ric  
 our cette fo  
 resse : la d  
 er plus lon  
 commença  
 e séjour pr  
 er des soup  
 re qu'Émili  
 puis quelqu  
 oupçons ; ca  
 e de sa chère  
 prêta donc  
 espoir d'É  
 u'une femm  
 ssion ! Avou  
 l'instants, e  
 doute ! Ell

voulait quitter tout pour voler sur les traces de son André : la crainte du ridicule la retint. C'est une terrible chose que le ridicule. Une vieille femme courir après un jeune homme !—André lui-même se sentit une espèce de regret en quittant Émilie. Je ne répons pas qu'il n'eût ressenti du dégoût pour elle, s'il avait été plus longtemps heureux. Mais ces quelques jours étaient passés comme un éclair ! il n'avait pas eu le temps de s'en ennuyer. Et puis il y a peu de vanité d'homme qui eût pu résister à un amour pareil : être adoré par la dédaigneuse, la fantasque Émilie ! — Quant à son petit mari, André en fut quitte la veille de son départ, en lui prêtant (à fonds perdu, s'entend) mille ducats ; somme par trop considérable, que le bon homme avait l'habitude de prélever sur les droits réunis de sa femme ; taxant encore d'après l'ancien tarif, quoiqu'il ne fût guère plus de mise, et qu'il appartînt plutôt à sa femme de payer maintenant. André contribua pourtant pour sa part, sans objections ni grimaces aucunes ; il paya et partit enfin.

Deux jours après il se trouva dans la maison d'un de ses parents, M. Origineau, ayant déjà presque complètement oublié ses aventures sentimentales de là-bas. Ce M. Origineau méritait certes son nom. Imaginez-vous une vieille figure en parchemin, de plus de soixante ans, sec et voûté, le visage tout en rides ; stature moyenne, nerveux encore. Souvent mélancolique, toujours concentré sur lui-même ; s'il souriait, c'était d'un sourire de satyre... Mais me voilà encore embarqué dans un portrait ; je préfère vous le mettre en scène.—Quant à sa maison, il faut pourtant que je vous la décrive, car c'est d'après

l'habitation qu'on en juge les maîtres. Assez spacieuse, elle était de forme carrée; le rez-de-chaussée ne se composait que d'un seul et énorme vestibule rempli de chiens et d'oiseaux, criant chacun d'après sa nature. Ce vestibule n'était éclairé que d'en haut, par un vitrage pratiqué dans le toit. Vous montez par un escalier en spirale : la première pièce où vous entrez est une vaste chambre de billard, armée d'une seule fenêtre en demi-cercle ; puis vient une chambre chinoise, une japonaise, une hindoue, une lapone, je crois, et ainsi de suite. Chacune d'elles d'une forme différente, meublée, tapissée, éclairée selon les différentes dénominations, avec une exactitude d'antiquaire. C'était pourtant le chinois qui prédominait partout.—Vous me demandez où est la chambre à coucher? C'est justement dans la salle à manger. Certes la maison était étrange, mais le maître en était encore plus étrange. Il avait une pauvre petite femme, la bonté, la douceur et la nullité même; elle était son premier serviteur, le premier exécuteur des ordres suprêmes de ce petit despote, ce tyran domestique. Grand amateur de chasse, il tenait plusieurs meutes de chiens, et toutes ses belles chambres en étaient pleines. André le trouva fort occupé à découper le pantalon de son cocher; notez que M. Origineau avait cent mille francs de rente.

Il n'avait qu'un fils unique : c'est assez vous dire combien cet enfant était chéri, de sa mère surtout. Cet enfant avait déjà près de quarante ans. Ci-devant jeune et ci-devant bel homme, la stature moyenne, la voix haute, le rire éclatant; en tout frisant le commun. Je ne connais pas d'homme

Assez simple et positif qu'Eugène ; ayant tout ce qu'il fallait pour jouir, pour plaire, il bornait toute la poésie de sa vie à amasser de l'argent. Pour tout le reste il était d'une indifférence rare, d'une philosophie admirable. Son grognard de père, quoiqu'il l'adorât au fond, ne faisait que se plaindre de son fils à toute pièce du monde, que s'affliger de son insouciance, de sa négligence, de sa paresse ; et la mère alors d'adoucir, puis vient à excuser, et le fils de dire en haussant les épaules : — Radoter, c'est le défaut de l'âge, et puis un ah ! ah ! ah ! bien éclatant.

Mais dans quelle famille n'y a-t-il pas de ces discussions intestines, de ces luttes sourdes, mais continuelles ? Souvent, là même où l'œil de l'étranger ne voit que paix, que concorde, que bonheur, dans la salle à manger, règnent jalousie, discorde et haine, recouvertes d'un léger vernis de convenance. — C'est un étrange animal que l'homme ! Sa vie est déjà si courte ; sans cesse remplie de peines, de soucis, vide d'agrément, de joie, et encore l'homme semble employer toutes ses facultés pour en aggraver les peines, les soucis, pour en diminuer les plaisirs, l'agrément fugitif : heureux s'il ne les détruit totalement.

Me voilà à cent lieues de M. Origineau, de madame son épouse et de monsieur leur fils. Vous l'avouerez-je ? je me repens presque de vous avoir introduit dans cette ennuyeuse famille, et je ne sais plus que vous en raconter. C'est là où l'auteur fut embarrassé ! serais-je tenté de dire. Heureusement à peine André y resta-t-il une couple de jours, voilà qu'inopinément arrive — qui donc ? Devinez ! — madame Sophie Laudun, qui, comme vous le savez, avait aussi quitté la capitale, et en revenant chez

elle, était entrée chez ses parents les Origineau. Encore des parents, rien que des parents! Supposez qu'ils ne le fussent qu'un peu à la mode de Bretagne. Donc voilà des : eh ! ah ! oh ! des : ah ! ah ! des baisers donnés et reçus, des embrassements, des serremens de mains ; une scène de joie, de reconnaissance ou plutôt de reconnaissance ; en un mot tout comme au vaudeville. Qui fut surpris ? fut Sophie, d'y trouver André ; avouons qu'elle s'attendait un peu. Qui fut surpris ? ce fut André de rencontrer Sophie ; il ne s'y attendait pas du tout. Qui fut enchanté vraiment ? ce furent eux tous les deux de se rencontrer, et ce furent eux qui se le témoignèrent le moins. — Lorsqu'on se calma un peu et que le torrent des communications féminines se fut écoulé, la conversation prit un tour plus rassuré et André trouva le moyen de s'approcher de Sophie. — Madame, lui dit-il, je ne puis assez remercier l'heureux hasard qui me procure pour la seconde fois le bonheur de vous rencontrer.

— Je pourrais vous reprocher d'avoir quitté si inopinément N..., et sans même nous voir, répliqua Sophie ; mais la perte douloureuse que vous venez de faire... Et ils dirent ici quelques mots lugubres sur la mort d'Hélène.

— Je reviens de Chaumeresse, dit André ; on vous y attend avec impatience, quoique pourtant on ne croyait pas à votre arrivée de sitôt.

— Comment se portent mon père, ma belle-mère ?

— Mais fort bien tous les deux, — et de nouveau, quelques mots sur la famille. Ils en venaient enfin à une conversation plus intime, lorsqu'on se jeta à

travers, et tout  
 bien que les p  
 rantes, elles fu  
 rent accompa  
 de Sophie  
 nantien si att  
 le voyant,  
 Et dès lors les  
 minutes,  
 André allait d'é  
 un ancien an  
 présume presc  
 ant son anci  
 mission ; sa p  
 cat tout ce n  
 ir habituel d  
 ans !... Et lor  
 avec elle, oh  
 aire pour ne  
 a presser ent  
 e tout son a  
 vous que Sc  
 peut-être m  
 l'enchant  
 la pensée du  
 pour L..., te  
 plus en plus.  
 cher des li  
 ie, pour vol  
 atérieurs. I  
 es eu la for  
 soufflé lui  
 nonçait q

travers, et tout fut dit pour le reste de la soirée.—

Origineau, Bien que les paroles de Sophie fussent si insigni-  
 parents! Si fiantes, elles furent dites d'un ton si pénétré, elles  
 à la mode furent accompagnées d'un regard si bienveillant, la  
 des: ah! a voix de Sophie était si tendrement insinuante, son  
 brassement maintien si attrayant, elle avait montré tant de joie  
 e joie, de en le voyant, qu'André se sentit épris, transporté.  
 ment; en Et dès lors les heures s'écoulèrent pour lui comme  
 surpris! des minutes, les journées comme des heures;  
 s qu'elle André allait d'enchantement en enchantement, tant  
 fut André son ancien amour lui était revenu tout-à-coup (je  
 pas du tout présume presque qu'il ne lui était jamais passé),  
 eux tous tant son ancien goût pour elle s'était changé en  
 qui se let passion; sa passion même frisait la démence. De-  
 alma un pe vant tout ce monde, il savait encore conserver son  
 féminines air habituel d'indifférence; mais en dedans, en de-  
 plus rass dans!... Et lorsqu'il était seul, et lorsqu'il était seul  
 r de Sophie avec elle, oh! que de violence ne devait-il pas se  
 z remerci faire pour ne pas tomber à ses pieds, pour ne pas  
 e la secon la presser entre ses bras, pour ne pas lui faire part  
 de tout son amour en langage de feu!... Et croyez-  
 vous que Sophie ne devina pas tous ces combats?  
 Peut-être même les partageait-elle!...

L'enchantement d'André ne fut troublé que par  
 la pensée du rendez-vous qu'il avait donné à Louise  
 pour L..., tel et tel jour, et ce jour approchait de  
 plus en plus. Bien des fois il avait eu l'idée de s'ar-  
 racher des liens de l'enchanteresse qui le retenait  
 ici, pour voler là où l'appelaient des engagements  
 antérieurs. Il en avait eu l'idée, mais il n'en avait  
 pas eu la force.—Un jour, voilà qu'un homme tout  
 essoufflé lui apporte une lettre; il l'ouvre... On lui  
 annonçait que son passeport l'attendait déjà chez

lui depuis quelque temps. Ce fut un coup de foudre, mais cela le rappela à lui. Dès le lendemain de bonne heure, il était déjà en route, sans avoir pris congé de personne, pas même de Sophie.

---

Co

Louise se  
agitée; le co  
marquée par  
déjà arrivée,  
pours si fidél  
tenant, après  
quelque malh  
telle une id  
rait-elle.—  
facilement l  
suivit son a  
célèrent. C  
jours qu'ils  
absence. Qu  
se dire! Ils  
et c'étaient  
avait entière  
monde; An  
ne Sophie.  
pût le car  
son. Puis o  
projet d'alle

un coup de  
s le lenda  
ute, sans av  
de Sophie.

## Correspondance, Voyages.

Le style, c'est l'homme.

Louise se promenait à grands pas, inquiète et agitée; le cœur lui battait bien fort. La journée marquée par André pour celle de leur réunion était déjà arrivée, et lui n'arrivait pas encore. Lui, toujours si fidèle à sa parole, y manquerait-il maintenant, après une si longue absence;—ou peut-être quelque malheur?... Mais non, Louise repoussait loin d'elle une idée si désolante. Il viendra encore! pensait-elle.— En effet, il vint. Vous vous imaginerez facilement la scène de joyeuse reconnaissance qui suivit son arrivée, les scènes de bonheur qui y succédèrent. Oh! ils étaient à envier, ces quelques jours qu'ils passèrent ensemble après une si longue absence. Quelle joie de se revoir, que de choses à se dire! Ils ne pouvaient assez se voir, se regarder, et c'étaient des caresses à n'en pas finir. Louise avait entièrement oublié qu'il existât un Charles au monde; André avait presque oublié qu'il existât une Sophie.— Peu à peu ce beau feu se rassit, et prit le caractère plus calme d'une douce affection. Puis on s'ennuya un peu tout seuls; on fit le projet d'aller plus loin, et on alla plus loin; on se

réunit à Charles Menaudet et à sa femme pour continuer ensemble quelques petites excursions ; plusieurs autres se joignirent à eux, de sorte qu'ils formèrent une société nombreuse et animée.

LOUISE A SOPHIE.

Can man its shatter'd splendour renovate,  
Recall its virtues back, and vanquish time and fate!

Ah! ma chère, que c'est une belle chose que de voyager! Jamais je ne me suis mieux amusée. Cette variété d'objets, de personnes, ce mouvement continuél me plaît infiniment et s'approprie fort à ma nature avide d'émotions, aimant le changement, la nouveauté. Que c'est un beau pays que l'Allemagne, surtout cette partie sur le Rhin! Rien n'est comparable au coup d'œil que présente ce fleuve majestueux ; et des deux côtés un pays si fertile, si peuplé, si pittoresque ; de si beaux sites, de si belles villes, avec leur air antique, leurs souvenirs du moyen-âge si imposants! — Oui, me dit André, le pays est beau, mais les hommes l'ont gâté par leurs institutions oppressives ; une nation si nombreuse, qui pourrait être si puissante unie en un seul corps, est maintenant divisée en tant de grandes et de petites souverainetés, amalgamées si étrangement ensemble. Un peuple éclairé et sensé, obligé de souffrir tant de distinctions absurdes que le hasard a faites, qu'entretiennent la faveur et des lois contre nature ; obligé de nourrir tant de gracieux

des potes, de s  
milliers de son  
mègiées sont  
d'entretenir  
serviles du de  
se sera pas  
mon joug. Par  
de constitutio  
la liberté de  
communicati  
gié par mill  
elle dans l'é  
eux divers  
celle grande  
Aussi long  
quence, la  
cela me pers  
usage tous ce  
eurs femmes  
querellant av  
maiseries ; l  
de leur sort  
que cette gr  
que ces be  
le forme de  
force à dever  
pourquoi no  
la tête des  
qui de la div  
me ? Pourqu  
re nos effor  
perdue par n  
nous ne pouv

despotes, de subvenir aux dissipations de tant de milliers de souverains, tandis que des classes privilégiées sont exemptes de toutes charges; obligé d'entretenir de nombreuses armées, instruments serviles du despotisme, moyen dont on se sert (ce ne sera pas toujours ainsi!) pour maintenir l'ancien joug. Par-ci, par-là, des simulacres dérisoires de constitutions qui sont à tout moment violées; la liberté de la presse étouffée en dedans, toute communication coupée au dehors; le commerce gêné par mille liens, la procédure civile et criminelle dans l'état le plus barbare! tant et tant de maux divers qui sont tombés sur ce beau pays, sur cette grande nation.

Aussi longtemps que j'écoute André, le feu, l'éloquence, la conviction contagieuse dont il dit tout cela me persuade, m'entraîne. Mais lorsque j'envisage tous ces bons Allemands, si gros, si réjouis, leurs femmes si criardes, riant aux éclats, ou se querellant avec acharnement, et tout cela pour des niaiseries; lorsque je les envisage tous si contents de leur sort présent, alors je commence à douter que cette grande nation mérite mieux qu'elle n'a, et que ces bonnes gens ne changent avant cent ans de forme de gouvernement, à moins qu'on ne les force à devenir libres. Mais que quelqu'un me dise pourquoi nous autres, qui autrefois avons marché à la tête des nations, nous qui de tout temps avons joui de la divine liberté, pourquoi nous l'avons perdue? Pourquoi nous ne pouvons la regagner, malgré nos efforts tant de fois réitérés? — Nous l'avons perdue par notre propre faute, par notre propre faute nous ne pouvons la regagner! — me criera un oiseau

de mauvais augure..... Mais me voilà jusqu'au cou dans la politique : ce sont ces messieurs qui en parlent toujours !—Vraiment nous voyageons dans une société charmante ; sans parler des Menaudet, nous avons un gros original d'Anglais, un Prusso-Allemand, qui a plus d'esprit qu'il n'est grand ; sa femme jolie, bonne, mais d'une nullité à ne pas se l'imaginer. Puis vient une famille polonaise ; eux aussi, ils ont perdu leur patrie ! Pour compléter notre réunion de toutes les nations, il ne nous manquait qu'un Français, et juste nous en avons un, qui ne manque pas de tomber amoureux de la fille du comte polonais : bon Dieu, il y a encore des comtes ! Je ne sais pas pourquoi de la fille, car la nièce est beaucoup mieux. Mais enfin, le voilà amoureux de la fille, et c'est à mourir de rire.

Vous vous imaginez combien c'est agréable de descendre le Rhin, le soir en compagnie si bigarrée. Quelle causerie animée, que nous sommes heureux, contents ! Chacun groupé près de sa chacune ; moi près de mon André, chuchotant ensemble, ne prenant que peu de part à la conversation générale, regardant pourtant, remarquant les allures des deux amants, qui poussent des soupirs à fendre un cœur de roche. La mère les laisse faire et hausse les épaules ; le père parle spéculation avec l'épais Anglais,—les Menaudet sont ensemble comme au second jour de leur mariage : elle tendre comme une colombe, sentimentale comme un vieillard amoureux ; lui, se prêtant à tout cela avec beaucoup de bonhomie. Le maestro italien dont je ne vous ai pas encore parlé, courant de l'Anglais aux Menaudet, de la nièce à nous, animant tout par sa fougue mé-

tionale ; p  
 a comte po  
 lard, quoiqu  
 musique, ar  
 mariage aux  
 vous le dire  
 tro n'est pas  
 Quoiqu'il pa  
 également l  
 discoure di  
 str la polit  
 alors c'est  
 à quelques  
 vous parler  
 vous sont i  
 ginez-vous  
 se trouve é  
 et voilà no  
 servir près  
 union avec  
 bon, très  
 près du p  
 jeune hon  
 amoureux,  
 Illustration  
 avoir aussi  
 répond la  
 arrive à r  
 et ce ne s  
 mourache  
 elle se dé  
 reux cara  
 se mettait

jusqu'au co  
 rs qui en par  
 ons dans un  
 naudet, non  
 Prusso-Alle  
 st grand; se  
 é à ne pas se  
 lonaise; em  
 ar complèter  
 ne nous man  
 en avons un  
 ux de la fille  
 a encore de  
 a fille, car l  
 e voilà amou  
 ire.

agréable d  
 esi bigarré  
 mes heureu  
 bacune; m  
 nble, ne pr  
 ion général  
 ures des det  
 ndre un cer  
 et hausse le  
 ec l'épais A  
 comme au st  
 e comme un  
 eillard amou  
 beaucoup d  
 e vous ai pa  
 ux Menaude  
 sa fougue m

ridionale; parlant amour aux amants, spéculation au comte polonais et à l'Anglais (qui n'est pas un lord, quoique tous les Anglais le soient); parlant musique, art à la nièce, sentiment après dix ans de mariage aux Menaudet, et de toutes choses à nous. A vous le dire en passant, je suppose que notre maestro n'est pas ce qu'il paraît être, ou veut paraître. Quoiqu'il parle un toscan très pur, mais il s'énonce également bien en dix langues au moins; quoiqu'il discoure divinement musique, art, c'est pourtant sur la politique qu'il tombe le plus volontiers, et alors c'est un entraînement! J'ai même remarqué à quelques chuchotements... Mais je suis folle de vous parler avec tant de détails des personnes qui vous sont inconnues; revenons à nos amants. Imaginez-vous que Menaudet, qui connaît tout le monde, se trouve être l'ami intime de ce comte polonais, et voilà notre Léandre qui s'est mis en tête de s'en servir près des parents, comme médiateur de son union avec son Héro bien-aimée. Menaudet, qui est bon, très bon, se prête à tout cela; il intercède près du père, près de la mère; représente que le jeune homme est bien, qu'il est riche, qu'il est amoureux, qu'il porte un beau nom, quoique d'une illustration naissante; que la jeune personne paraît avoir aussi un peu d'inclination...—Oh! pour cela, répond la mère, ce n'est pas la première fois qu'il arrive à notre fille de se sentir de l'inclination, et ce ne sera pas la dernière. Elle est facile à s'amouracher, mais après quelques instants d'absence, elle se désamourache tout aussi facilement.—Heureux caractère! car que serait-ce si tout le monde se mettait à être constant?

Le père dit que rien n'est pressé, qu'il ne refuse pas, mais qu'il réfléchira. Tous ces délais mettent en feu notre Français, il renouvelle son assaut auprès de Menaudet, celui-ci renouvelle ses instances auprès des parents. Mais c'est une longue histoire, je vous la terminerai peut-être une autre fois.

Je vous écris de l'Allemagne; je vous dis que c'est un beau pays, mais pourtant je ne vous le décris pas. Ouvrez le troisième chant du *Child-Harold*, lisez les *Pilgrims of the Rhine* de Bulwer, voilà pour le poétique; la *Notice sur l'Allemagne*, par Saint-Marc-Girardin, l'*Au-delà du Rhin*, par Lerminier, voilà pour le poétique et littéraire. Quant au matériel du pays, chaque Guide de voyageur vous en instruira mieux que je ne saurais le faire. Toute mon ambition se borne à vous communiquer les impressions qui m'assaillent à la vue de ce pays, de ces hommes. Excusez donc toutes les balivernes qui m'échappent; si elles vous ennuiant, passez-les vite, vite.

Ce qui me déplaît en Allemagne, ce sont les Allemandes. Et d'abord elles ont toutes les dents gâtées. Elles vous paraîtront même jolies, elles n'ont qu'à ouvrir la bouche, qu'à sourire pour vous paraître laides. Merci d'une femme qui ne peut sourire sans s'enlaidir! Puis ce sont des pieds, mais d'une longueur! et puis une voix criarde, déplaisante, sans nulle mélodie; le tout gauche, dépourvu d'aisance, de grâce. Elles ne vous parleront que ménage ou commérage, et si l'une d'elles se mêle de bel esprit, elle sera d'une pédanterie insoutenable. Si chez nous les femmes sont mieux que les hom-

mes, ici ce  
 Pourtant je  
 Italiens. L  
 d'une pièce  
 mais alors  
 qu'ils se mé  
 comprendre  
 probes, me  
 c'est à les p  
 — Ah! i  
 votre prés  
 Que ne qui  
 nez-vous ic  
 La convers  
 alors ce so  
 connaître;  
 sais quel n  
 je crois. —  
 vous baise  
 en bateau  
 rieuse de  
 y engage.  
 croyais au  
 pas milord  
 en appren  
 City qui ve  
 peu ce que  
 culants on  
 auront des  
 tout, riche  
 baronnet p  
 Allemand  
 belle niais

mes, ici ceux-ci sont de beaucoup préférables. Pourtant je mets au-dessus d'eux les Français, les Italiens. Les Allemands sont trop entiers, trop d'une pièce; ou bien ils sont sociables, joyeux, mais alors nuls et ennuyeux au possible; ou lorsqu'ils se mêlent d'être savants, ils le sont à ne pas comprendre ce qu'ils vous disent; ou bien ils sont probes, mais d'une probité! ou s'ils sont filous, c'est à les pendre au premier arbre.

— Ah! ma chère Sophie, il ne me manque que votre présence pour être parfaitement heureuse. Que ne quittez-vous votre vilain pays, que ne venez-vous ici? nous vous y désirons tous ardemment. La conversation tourne très souvent sur vous, et alors ce sont des éloges! Le maestro prétend vous connaître; il s'appelle maintenant Piazone; je ne sais quel nom il avait lorsqu'il vous a vue à Venise, je crois. — Ma Clémentine a grandi, embelli, elle vous baise les mains. Ces jours-ci nous montons en bateau pour aller en Angleterre. Je suis très curieuse de voir ce pays; c'est notre Anglais qui nous y engage. A propos, savez-vous qui il est? je le croyais au moins un baronnet, sachant qu'il n'était pas *milord*. Imaginez-vous donc ma consternation en apprenant que c'est un riche marchand de la *City* qui voyage pour chasser son *spleen* (voyez un peu ce que c'est que la civilisation : même les spéculants ont déjà le spleen! bientôt nos paysannes auront des vapeurs et des maux de nerfs). Après tout, riche marchand vaut quelquefois mieux que baronnet pauvre, et surtout en Angleterre. — Notre Allemand nous suit aussi, mais il laisse ici sa belle niaise. Nous nous arrêtons en Hollande; pour-

tant adressez-moi votre lettre droit à Londres. N'oubliez pas... André vient me chercher pour aller voir ce dôme éternellement inachevé, malgré Napoléon. Je me vois donc obligée de finir mon volume, qui, sans cela, est plus de la moitié trop gros. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'André se met à vos pieds. Des embrassements à tous les vôtres; une poignée de main à Jules; mille respects à votre mère. Toute dévouée,

LOUISE.

DURENTEL A SA FEMME.

— Mais on dit...

— Et qu'est-ce qu'on dit?

Très chère Louise, je suis fort inquiet de ne pas recevoir de vos nouvelles depuis si longtemps. La dernière fois que vous m'avez écrit, c'était de la Suisse; vous me disiez devoir vous arrêter à ..., et c'est là que je vous adresse cette lettre. Je vous conseillerais, ma chère amie, d'accélérer votre retour vers nous; car l'horizon se rembrunit de plus en plus ici, et nous pouvons craindre une guerre très prochaine. Privé de votre société si attrayante, je m'ennuie ici à mourir. Vos fils me donnent bien du fil à retordre: c'est ce Théodore qui les gâte et les excite à l'insubordination. L'aîné ne se laisse rien dire, va toujours son train, et pour comble de malheur il est devenu amoureux de la nièce d'..., Mélanie telle et telle. Il y passe toutes ses journées; je ne puis rien en faire. Le cadet ne fait que rire des remontrances que je lui donne; il court tou-

jours les ru  
tout, mais p  
bien nécess  
jeunes gens  
cela, comm  
Ici, rien  
resse ont p  
tranger; je  
les Laudun  
P... s'est la  
François D.  
s'est comp  
morte en c  
on ne sait p  
mademoisè  
lius; je dés  
mari. Cela  
rien. La bel  
sans vouloir  
de ... est n  
douze ans.  
de vivre;  
gretté, sur  
cent mille  
dire de tou  
route, à ca  
les prix o  
M. Audonn  
d'arrêter h  
uille est  
pourquoi.  
ence!...  
vous le re

à Londres, jours les rues avec Félix, et ne travaille pas du tout, mais pas du tout. Votre présence serait aussi bien nécessaire pour placer convenablement ces jeunes gens, et il n'y a pas de temps à perdre en cela, comme en beaucoup d'autres choses.

Ici, rien de nouveau, si ce n'est que les Chaumesses ont passé par la ville pour se rendre à l'étranger; je ne sais ce qu'ils vont y faire. On dit que les Laudun les suivront bientôt. La belle madame P... s'est laissé enlever il y a quelques jours par François D..., un enfant de dix-sept ans. M. M... s'est complètement ruiné au jeu; sa femme est morte en couches. Le ministre L... est disgracié; on ne sait pas encore qui le remplacera. La laide mademoiselle de ... vient d'épouser ce rouge Manlius; je désespérais déjà que celle-là pût trouver un mari. Cela prouve qu'il ne faut jamais *désespérer de rien*. La belle demoiselle ... a refusé le prince de ... sans vouloir motiver son refus. La vieille maréchale de ... est morte avant-hier, âgée de quatre-vingt-douze ans. A propos de mort, l'évêque de ... a cessé de vivre; vous pensez bien comme il doit être regretté, surtout par ses neveux, auxquels il laisse cent mille francs de rente. Agioteau le grand, au dire de tout le monde, fera infailliblement banqueroute, à cause de sa fourniture, maintenant que les prix ont extrêmement haussé. Je crains que M. Audonne n'y soit pour quelque chose. On vient d'arrêter hier au soir notre cousin Florian; sa famille est au désespoir: on ne sait pas encore le pourquoi. Apparemment quelque nouvelle imprudence!... Mille choses de ma part à M. Audonne, si vous le rencontrez quelque part dans vos voyages.

Embrassez bien tendrement Clémentine. Je suis tout fatigué d'une si longue lettre, et n'ayant rien d'intéressant à vous dire, je vous quitte bien à regret. Mille amitiés; tout à vous, DURENTEL.

Je me reproche de ne vous avoir presque rien dit encore de Claire Menaudet; c'est pourtant une personne si remarquable. D'une stature presque aussi gigantesque que celle de son mari, elle avait de plus une rotondité très respectable : ajoutez-y quarante ans bien sonnés, et vous conviendrez que le tout ne devait pas être trop friand. Elle avait pourtant été belle, bien belle autrefois; même à présent elle conservait encore des attraits au dire des connaisseurs. Voilà quant à l'extérieur. Quant au spirituel, elle était ce qu'on appelle une femme d'esprit, dans toute la force et l'étendue du terme : du naturel, de l'acquis, usage du monde, savoir faire, savoir-vivre, tout cela elle le possédait éminemment. Seulement, comme toutes les personnes qui se sentent de l'esprit, elle voulait trop briller et le charmant naturel y perdait. Avec cela un tact, un esprit de conduite admirable. Une personne si accomplie ne pouvait être qu'exigeante : aussi l'était-elle, et cela ne plaisait pas à tout le monde. J'oublie presque de vous dire son éloquence : elle parlait comme un livre, et comme un bon livre; est-ce donc étonnant qu'elle aimait à s'écouter, qu'elle aimât qu'on l'écoutât? Ce torrent d'éloquence déplaisait parfois à Charles; l'insensibilité de ce dernier déplaisait quelquefois à sa femme; de là fré-

quents voy  
le rôle d'é  
des person  
André étai  
l'écouter  
grâces de C  
plus avant  
tous les de  
rent bien  
de narrati  
attentif. Et  
tatives pou  
lait de son  
Anglais,  
maestro,  
l'adoreteu  
majeure,  
André aup  
baissée de  
efforts pou  
perte. Il  
jeté son  
de le voir  
elle. Les  
tions, aya  
fille. De là  
impertinen  
mouvemen  
rents, et r  
à tout cela  
Ces div  
beau qui  
sabloune

quents voyages à l'étranger. Quelques uns aiment le rôle d'écouteur, ils sont aises d'avoir affaire à des personnes qui leur allègent la peine de parler. André était quelquefois de ce nombre. Son talent d'écouter lui avait acquis le premier les bonnes grâces de Claire; ses autres talents l'avaient poussé plus avant dans ce chemin. A présent ils furent tous les deux enchantés de se revoir, et ils se remirent bientôt à leurs rôles d'autrefois, elle à celui de narratrice éloquente, lui à celui d'écouteur attentif. En attendant, Charles faisait quelques tentatives pour renouer avec Louise; celle-ci se défendait de son mieux, en s'égarant tantôt de l'épais Anglais, tantôt du mince Allemand, tantôt du maestro, qui tous les trois se mirent sur le rang d'adorateurs. Charles, repoussé par une force si majeure, voyant d'autre part sa place prise par André auprès de Claire, donna par désespoir tête baissée dans la famille polonaise; mais tous ses efforts pour y introduire de l'union furent en pure perte. Il faut que vous sachiez que la nièce avait jeté son dévolu sur le petit Français, piquée au vif de le voir faisant la cour à sa cousine et non pas à elle. Les parents mêmes favorisaient ces prétentions, ayant d'autres projets plus élevés pour leur fille. De là jalousie, aigreur entre les jeunes filles, impertinences de la part du jeune homme, grands mouvements de dignité blessée de la part des parents, et notre pauvre Charles qui se trouvait mêlé à tout cela.

Ces diverses scènes se passaient à bord du bateau qui descendait rapidement le long des bancs sablonneux du Rhin. On arriva enfin à Rotterdam,

belle ville, bien propre, très commerçante, tout-à-fait dans le goût hollandais : canaux, canards, canaille, comme disait Voltaire.

LOUISE A SOPHIE.

Here's to the girl with a pair of blue eyes,  
And here's to the nymph with but *one*, sir.

... Vous me demandez, ma chère, l'origine de ma liaison avec André, ou plutôt, quoique vous ne me le demandiez pas, je crois que vous voudriez en savoir quelque chose. Le tout se passa si naturellement, comme cela se passe à l'ordinaire en pareille matière. Nous nous rencontrâmes pour la première fois chez la vieille maréchale de... L'amour ne vint pas tout d'un coup; mais plus je le voyais, plus il me plaisait. Bientôt je me sentis pour lui un attrait irrésistible; je lisais en même temps dans ses regards tout ce que je lui inspirais: bientôt sa bouche m'exprima ce que ses yeux m'avaient dit depuis longtemps. Il ne lui fut pas difficile d'obtenir en retour l'aveu de mon amour; oh! quels furent alors les éclats de sa gratitude... Mon Dieu, ma chère, je ne tâcherai pas de vous dépeindre tout ce qui s'ensuivit, car ce serait en vain. Depuis lors il s'est déjà passé un an et plus et son affection ne s'est pas affaiblie. Pour moi, je l'aime plus encore s'il est possible... Pardon, chère Sophie, je ne vous entretiens que de mon bonheur, sans égard à vos chagrins, à votre peine... Nous quittons enfin cette chère Hollande, le pendant de cette belle Allemagne; nous nous embarquons pour Londres. Là

ce sera tou  
ce fleuve n  
tant dans  
En Anglete  
on y pens  
beau qu'un  
gouvernen  
individualité!  
n'y seront  
pénible; h  
enfin en A  
prie, à qu  
quoi un cl  
basse pou  
aux homin  
de préjuge  
mettre en  
Sophie, m  
vez, la po  
enfin chac  
de voyage  
jours tels  
nière lett  
que mada  
vous y de  
parlé. Oh  
tour. Est-  
faire illus

écante, tout-  
x, canards,

ir of blue eyes,  
th but one, sir.

L'origine de  
ique vous ne  
s voudriez en  
si naturelle-  
re en pareille  
r la première  
mour ne vint  
yais, plus il  
lui un attrait  
dans ses re-  
entôt sa bou-  
ent dit depuis  
d'obtenir en  
s furent alors  
t, ma chère,  
tout ce qui  
is lors il s'est  
ction ne s'est  
s encore s'il  
, je ne vous  
égard à vos  
as enfin cette  
e belle Alle-  
Londres. Là

ce sera tout autre chose, j'espère. J'ai vu le Rhin, ce fleuve majestueux et puissant, je l'ai vu se perdant dans les sables : fidèle image de l'Allemagne ! En Angleterre, plus de vie, plus de mouvement ; on y pense, on y parle, on y agit libre. Que c'est beau qu'un peuple législateur ! que c'est beau qu'un gouvernement libéral, qui laisse à chacun son individualité ! Nos actions, nos opinions, nos discours n'y seront pas soumis à un espionnage étouffant et pénible ; bientôt je pourrai m'écrier : Ouf ! me voilà enfin en Angleterre ! — Mais dites-moi, je vous en prie, à quoi bon ce roi dans un pays libre ? Pourquoi un chambre haute, qui quelquefois est bien basse pourtant ! Combien ne faut-il pas de temps aux hommes pour acquérir des idées nettes, libres de préjugés ; combien n'en faut-il pas surtout pour mettre en pratique ces idées acquises ! Pardonnez, Sophie, mes longues digressions ; mais, vous le savez, la politique c'est une marotte à moi, puisque enfin chacun doit avoir la sienne. — Nos compagnons de voyage sont toujours les mêmes, presque toujours tels que je vous les ai dépeints dans ma dernière lettre. A propos, dites-moi donc, est-ce vrai que madame votre mère vient à l'étranger, que vous y devez venir aussi ? Je ne sais qui m'en a parlé. Oh ! quel bonheur de vous revoir à notre retour. Est-ce donc vrai ? Je crains presque de me faire illusion par une trompeuse espérance.

## ANDRÉ A LA BELLE ALLEMANDE.

Und setzet ihr nicht das Leben ein,  
Nie wird euch das Leben gewonnen sein.

Ma lettre vous trouvera sans doute à ..., et avec l'activité, le dévouement que je vous connais, il n'y a pas de doute que vous ne remplissiez vos instructions. Je ne vous recommanderai pas non plus prudence et défiance, car sur ce point comme sur tous les autres, vous êtes la perfection même. Vous trouverez ci-joint un supplément à vos instructions; on vous recommande surtout le soi-disant prince de ..., mais encore plus, s'il est possible, le général d'...; endoctrinez-les au point qu'ils soient des nôtres pieds et poings liés. Si je dis des nôtres, je parle du général; car, pour le premier, je l'envisage pour un homme perdu; il faut tâcher seulement de le neutraliser complètement. Si vous trouvez avoir besoin de compagnie et d'aide, adressez-vous directement à madame O...; sous une enveloppe frivole vous trouverez en elle un cœur dévoué et une âme ardente. — En voilà assez de politique.

Que je regrette d'avoir été dans l'impossibilité de faire ce voyage avec vous, Charlotte; j'ai eu toujours du faible pour ce pays, et si je vis d'ici à trois ans, il faut que j'y fasse une tournée. Elle vous plaira sans doute cette contrée agreste, à demi sauvage, avec ses villes gothiques, ses habitants sombres et silencieux comme leurs montagnes. La civilisation moderne n'a presque pas pénétré au-

déjà de ces m  
de l'observato  
toutes vos in  
rieux que de  
quant à nou  
point que lor  
ours très as  
rible rival de  
autres. Car  
l'attirer les c  
tandis que v  
non supérie  
vous avez pl  
soigneusem  
contentant  
nombre de  
procher de  
Mais je n'a  
ont tout l'a  
détaillent q  
Je m'arrête  
à laquelle  
Pour me  
Caire. Cet  
prit; je la  
avait moins  
(l'esprit s  
Notre Polo  
pays, quoi  
Angleterre  
er des po  
vièce s'es  
Wh! femm

delà de ces monts, d'autant plus curieux pour l'œil de l'observateur. Rendez-moi un compte exact de toutes vos impressions intimes; j'en suis plus curieux que du résultat de nos menées politiques. Quant à nous, nous en sommes encore au même point que lors de votre départ. Votre Hauz, toujours très assidu près de Louise; mais il a un terrible rival dans Ludovico surtout, sans parler des autres. Car Louise possède éminemment le don d'attirer les cœurs, et elle en fait un fréquent usage; tandis que vous, Charlotte, avec un mérite égal sinon supérieur au sien, car avec moins de surface vous avez plus de profondeur, vous fuyez pourtant soigneusement l'occasion d'en faire montre, vous contentant de l'estime et de l'affection du petit nombre de ceux qui ont le bonheur de vous approcher de près, de vous connaître intimement. Mais je m'aperçois que les vérités que je vous dis ont tout l'air d'être des flatteries, quoiqu'elles ne détaillent qu'une mince partie de tout votre mérite. Je m'arrête pourtant, sachant la furieuse modestie à laquelle j'ai affaire.

Pour moi, je suis tout oreille auprès de madame Claire. Cette femme m'assomme avec tout son esprit; je la trouverais bien plus aimable si elle en avait moins ou seulement si elle en montrait moins (d'esprit s'entend, car je ne parle pas de chair). Notre Polonais avec sa famille s'en revient en son pays, quoiqu'il ait eu une velléité à nous suivre en Angleterre; mais il nous quitte afin de se débarrasser des poursuites du jeune Français. A propos, la nièce s'est laissé enlever par un épais Hollandais. Oh! femmes, femmes, vous êtes des créatures in-

compréhensibles. On ne s'aperçoit presque pas de son absence. La tante prétend qu'il faut bien en passer par là avant d'arriver au mariage; c'est encore Charles qui semble la regretter le plus. Vous voyez que notre société se trouve diminuée de plus de la moitié; en revanche nous avons fait l'acquisition de deux Suédois très aimables avec des noms terribles, et demain nous ferons voile pour Londres. En voilà assez sur le compte de nos compagnons de voyage; il ne me reste plus qu'à vous recommander... Brûlez cette lettre, et faites-en de même de toutes celles que vous recevrez. Répondez-moi par l'entremise de...; il a une poste à nous. Je ne vous dis rien de la part de Charles, car il vous a écrit ces jours-ci. Adieu, aimable Charlotte, salut et amitié

CHARLOTTE A ANDRÉ.

Queste parole di colore oscuro

Vid' io scritte al sommo d' una porta :

Perch' io : Maestro, il senso lor m' è duro.

Votre lettre m'a encore trouvée à \*\*\* , où j'ai été obligée de prolonger mon séjour au-delà du terme marqué, et ce n'est que dans huit jours qu'il me sera possible de partir pour la belle C...sie; en revanche je ne ferai qu'y passer. Madame O... prend sur elle le P...; c'est une personne charmante, elle surpasse tout ce que vous m'en dites de bien. Que d'activité, que de feu, quel zèle pour la bonne cause! sans elle mes efforts auraient été de peu d'effet. Je vous envoie une relation sommaire de ce qui s'est

presque pas passé ici ; en général la réussite est allée presque  
 il faut bien au-delà de l'espérance : aussi ai-je trouvé le tout  
 riage ; c'est en très mûr, grâce à vos soins. J'admire toujours plus  
 r le plus. Votre votre vigilance qui s'étend partout, qui embrasse  
 minué de plus tant de pays. Les renseignements que vous m'avez  
 s fait l'acqui donnés sont un chef-d'œuvre de précision ; les per-  
 avec des nom sonnes et les choses y cadrent parfaitement. Ah !  
 pour Londres direz-vous, voilà louanges pour louanges. Mais étiez-  
 compagnons de vous donc fou pour me comparer, moi pauvre, à  
 us recomman votre divine Louise ? un véritable sacrilège, ou plu-  
 en de même d têt une sanglante moquerie. Par quoi l'ai-je mé-  
 ondez-moi par rité, M. André ? si c'était votre sérieux, oh ! alors  
 ous. Je ne vou vous êtes le plus détestable des maris. Vous ne con-  
 vous a écrit ce naissez donc pas tout le prix du trésor que vous  
 salut et amiti possédez ? Encore une fois, me comparer, moi ché-  
 tive, à l'imposante Louise ! Elle si noble, si bril-  
 lante, si pleine de grâces et d'attraits ! moi si simple,  
 si timide, n'ayant ni naturel ni acquis ; elle, dont  
 la beauté du corps n'est surpassée que par la per-  
 fection de l'esprit ; moi, dont l'esprit est au niveau  
 de mon peu d'éducation, de mon encore moins de  
 moyens ; elle, douée de tous les talents, gagnant  
 les cœurs par un attrait irrésistible, presque invo-  
 lontaire ; moi, aussi nulle dans le cercle qu'en-  
 nuyeuse en tête-à-tête, ne rachetant tous mes dé-  
 fauts que par un peu de modestie et par beaucoup  
 de bonne volonté ; elle enfin ayant droit à tout votre  
 amour, moi n'osant prétendre qu'à un peu d'ami-  
 tié. Je ne poursuivrai pas plus loin ce parallèle dé-  
 placé qui ne pourrait guère figurer comme épilogue  
 à une vie de Plutarque. Pour moi c'est déjà assez  
 d'honneur d'avoir été comparée à César, quelque  
 désavantage que j'aie retiré de la comparaison.

ore oscuro

mo d'una porta :

l senso lor m'è dur.

\*\*\* , où j'ai é  
 -delà du term  
 jours qu'il m  
 C...sie ; en re  
 me O... pren  
 armante, ell  
 s de bien. Qu  
 a bonne cause  
 peu d'effet. Je  
 de ce qui s'est

' J'ai trouvé le prince ou soi-disant tel, puisque dans notre république, on foule aux pieds ces titres. Je l'ai trouvé plus aimable que je ne m'y attendais. Malgré sa nullité ou peut-être à cause d'elle, il est fort bien en société, raisonnant sur toutes choses d'une manière très juste. Avec cela un ton exquis un abord distingué. Je ne m'étonne pas que ces avantages lui aient acquis des partisans et des admirateurs parmi certaines gens, sans rien dire de la haute faveur d'un très haut personnage. Vous voyez que moi aussi j'apprends déjà à m'exprimer en style officiel; c'est contagieux, cela. Le prince est endoctriné autant qu'un homme de son caractère peut l'être. Vous pouvez compter sur sa tolérance, sinon sur une participation active; en revanche, vous me promettez qu'on l'épargnera dans la crise. Permettez-moi donc de ne pas le regarder comme tout-à-fait perdu; il est faible, mais au fond il est bon, et puis il vous sera utile. Cette victoire a été achetée par un pénible sacrifice, pénible pour moi seule parce qu'il m'était personnel. Votre lettre si affectionnée, si encourageante est venue à temps pour me raffermir dans la voie douloureuse où je suis engagée, pour me donner assez de forces afin de remplir consciencieusement la mission qui m'est échue en partage, heureuse encore si mes efforts contribuent quelque peu à accélérer le triomphe de la bonne cause. André, vous le savez combien il me répugnait de me sacrifier au vil métier que j'exerce; car pourquoi ne pas nommer chaque chose par son nom? Vous le savez si j'ai longtemps lutté avant de me soumettre aux terribles exigences de ma position... Pour toute récompense, je ne vous demande

que votre estime et celle de ceux qui vous ressemblent.

De grâce, pardonnez-moi toutes ces plaintes, surtout ne les envisagez pas comme des reproches ; oh ! j'en prends toute la responsabilité sur moi-même. Vous m'avez déjà trouvée au bord de l'abîme ; du moins m'avez-vous donné une noble direction ! — Voilà donc les impressions intimes que vous m'avez demandées ; si vous les trouvez tristes, prenez-vous-en aux objets qui m'entourent. Ne dois-je pas avoir tout le jour le sourire sur les lèvres devant cette foule d'indifférents ? Je me dédommage donc en versant au sein de l'amitié toute l'amertume dont mon cœur déborde. Encore faut-il avoir quelqu'un à qui faire part de ses peines, quelqu'un qui vous serve de consolation et d'encouragement. Où le trouverais-je, si vous me le refusez, André ? — Voilà comme nous sommes toujours injustes, prodiguant au monde joie, gaieté, amabilité, réservant pour nos amis plainte et douleur ! Malgré mes efforts, je retombe encore une fois dans le sentimentalisme ; vous l'excuserez chez une Allemande, une sensiblerie exagérée étant le défaut dominant dans notre nation, à juger du moins par nos écrivains. Je reviens donc au positif de mon existence : vos instructions seront remplies avec une exactitude minutieuse ; j'ai déjà vu et parlé à la plupart des personnes que vous m'indiquez. Le général est tout-à-fait des nôtres, par principe comme par *inclination*. L'honneur en revient complètement à madame O.... Entre les personnes remarquables que j'ai rencontrées ici, je mettrai au premier rang l'ex-avocat D..., homme de génie, s'il en fut ja-

mais ; possédant tous les désirs et tous les moyens de parvenir. D'ici à deux ans, il sera à la tête d'un empire, ou bien à l'échafaud. — Je vois aussi une foule d'étrangers de toutes les nations, même beaucoup de compatriotes. Dans le nombre, il y en a de distingués. Je vous envoie le signalement des plus remarquables. La plupart d'eux sont prêts à l'action au premier signal, et dans toute direction où l'on voudra les employer ; animés qu'ils sont du désir de combattre ce dévorant minotaure qu'on appelle despotisme, hydre à cent têtes qui, à peine coupées, renaissent tout d'abord. Je ne vous cacherais pas qu'il y en a beaucoup de tièdes et de timides dans le nombre ; mais il faudra bien qu'ils marchent quand viendra le moment décisif. L... vous m'envoie quelques détails militaires et administratifs qui ne sont pas de mon ressort. J'ai eu fort à me louer de son aide, ainsi que de son zèle actif et vigilant, animé par une intelligence pleine de finesse, par un dévouement au-dessus de tout éloge. En voilà assez de panégyriques ; il ne tiendrait qu'à moi d'y mêler un peu de satire ; mais je suis trop sot pour cela, et vous savez combien il faut d'esprit pour faire valoir le méchant, à mes yeux du moins ; car il y a des personnes qui aiment tout ce qui l'est, même lorsque ce n'est que platement méchant.

Je ne vous parlerai pas du pays, que je n'ai entrevu qu'à travers les vitres de ma berline de voyage : je me réserve pour la C...ie et les belles C...nes. Mais ne vous promettez aucun plaisir descriptif de mes lettres : me bornant à sentir vivement, je n'ai guère le talent de décrire mes sensations. C'est un

vol fait à la pensée dont je suis incapable. Ajoutez que je suis fort peu impressionnable à tout le charme de la nature ; les beautés de ce genre me laissent presque insensible, j'ai honte de l'avouer. Je ne réponds pas à Charles ; mais dites-lui que ses commissions sont remplies. Dans deux mois, dès aujourd'hui, nous nous retrouverons donc à V..., ainsi qu'il en est convenu. Pendant ce temps, de grâce, raffermissez mon courage par vos lettres ; qu'elles soient longues et affectueuses. Pensez quelquefois à celle qui pense toujours à vous.

SOPHIE A LOUISE.

Sentirsi oh Dei ! morir,  
E non poter mai dir :  
Morir mi sento.

Eh bien, oui, ma chère, me voilà encore une fois ici. Je viens de rejoindre ma mère à ..., où elle se trouve depuis près d'un mois, sans que son peu de santé lui ait permis de quitter cette ville. Nous avons pourtant le projet de partir bientôt pour ... En attendant, je m'ennuie ici plus que chez moi encore ; était-ce la peine d'arriver de si loin ? Mais voilà comme on se fait toujours illusion : on croit arriver vers le mieux, et après une longue course, on n'en est que pour sa peine, hélas ! J'avais espéré un instant de vous trouver ici, ma bonne Louise ; je comptais sur votre précieuse société pour dissiper la sombre mélancolie qui s'est emparée de moi déjà depuis quelque temps. Jugez donc de mon cruel

désappointement en apprenant votre départ pour l'Angleterre ! Qu'allez-vous faire dans cette île hospitalière, parmi ce peuple de marchands et de calculateurs ? gens froids et égoïstes, qui ne sauront vous comprendre, qui ne sauront vous apprécier parmi lesquels votre âme ne trouvera d'écho qui réponde. Mais j'oubliais que vous avez avec tout ce qu'il vous faut en fait de sympathie, heureuse Louise ! Mais alors, pourquoi voyager ?

Ma mère n'est pas mieux disposée que moi ; vous vous imaginez donc quelle amusante société fait. Nous sommes quelquefois des heures entières sans desserrer les dents, livrée chacune à de profondes méditations. Pour les miennes elles sont d'une nature si vague, que je serais fort embarrassée de devoir en rendre raison. Vraiment je crois avoir découvert le secret de ne penser à rien, ayant toutefois l'air d'être préoccupée. C'est un état d'imbécillité qui me fait peur. Mon père parle longtemps tout seul, et à la fin il s'endort, fatigué de n'entendre que le bruit de sa propre voix. Voilà l'image fidèle de notre vie d'intérieur : charmant intérieur, n'est-ce pas ? Encore si Jules était avec nous, il nous animerait peut-être ; mais c'était en vérité, de l'arracher, ce cher Jules, à ses plaisirs de la campagne ; il aime tant la chasse par exemple. — Puis nous allons voir les curiosités de la ville, les ossements des onze mille vierges et martyrs, différentes églises, tombeaux ; tout des souvenirs tristes, qui ne font qu'ajouter du sombre à notre mélancolie. — Je ne sais vraiment ce qu'a ma mère ; tandis que je vous écris, la voilà assise dans un coin, plus triste que jamais, poussant des sou-

otre départ vous a sans doute fendre le cœur. On est bien malheureuse dans cette île de souffrir soi-même et de voir ainsi souffrir ceux qui ne sauront qu'on aime, sans pouvoir en rien alléger leur peine, sans pouvoir même deviner leur mal. Pardon, mille fois pardon, chère Louise, de ce que par ma tristesse j'obscurcis votre bonheur; car telle que je vous connais, bonne et compatissante, vous serez peinée de me voir souffrir. Mais il y a de ces moments de faiblesse et d'affaissement, dans lesquels on sent le besoin de faire part de notre peine, de confier nos chagrins au sein de l'amitié, d'y chercher sinon remède, du moins consolation. Oh! mais, n'avez-vous pas de chagrins, et souffrir pourtant! vous les appellerez une folle, et tel est cependant mon cas douloureux, presque désespéré.— Il faut pourtant prendre son mal en patience, et ne pas fatiguer ses amis par des plaintes sans but et sans remède. Ainsi ai-je la volonté de le faire, mais, hélas! je n'en ai pas la force. . . . .

ix. Voilà l'ima  
mant intérieur  
t avec nous,  
tait conscient  
les, à ses pla  
t la chasse p  
curiosités de  
vierges et ma  
; tout des sou  
er du sombre  
ent ce qu'a ma  
oilà assise dans  
ussant des sou-

---

Le reste de cette lettre était dans le même ton de tristesse et de douleur. Je vous épargne la lecture de ces jérémiades, afin de ne pas lasser votre patience. Eh! voulez-vous savoir le secret de cette étrange mélancolie de la mère et de la fille? Vous le savez déjà en partie, c'est le lieu de vous en apprendre le reste. Ce n'est qu'à C... que madame Chaumeresse avait appris la liaison d'André avec Louise; jugez de son désespoir, se voyant une rivale si redoutable! Elle, qui jusqu'à ce moment

s'était flattée d'avoir été aimée à elle seule, se voir maintenant tomber de si haut. Jusqu'à présent elle n'avait su se résigner à son rôle de vieille femme; elle espérait même toujours au fond de son cœur de ramener André, que peu de temps auparavant elle avait vu encore si épris de ses charmes fanés. Elle se promettait d'user douceur, adresse, rigueur même, pour parvenir à sa fin. Mais après ces moments de confiance, arrivaient des instants de doute et de désespoir. Si par hasard elle jetait un coup d'œil dans une glace, elle ne pouvait alors se dissimuler les terribles ravages que la main du temps avait exercés sur ses charmes, jadis si brillants. Oh! alors elle perdait toute croyance en elle-même. Aller s'enfermer dans un cloître, c'était l'idée qui s'emparait d'elle dans ces moments-là : le cloître, refuge ordinaire des beautés repentantes, lorsque l'âge de pécher s'est envolé sans retour.

Toutes ces idées et bien d'autres analogues ne suffisaient-elles pas à justifier le morne silence, la triste préoccupation d'Émilie? Certes Sophie était bien loin de se douter de ce qui se passait dans l'âme de sa belle-mère, occupée qu'elle était de ses propres chagrins. Elle avait aussi aimé André, presque dès l'instant qu'elle l'avait connu : elle s'était bien vite doutée de l'impression qu'elle avait faite sur lui. Mais, femme modeste et vertueuse, elle repoussait loin d'elle tout soupçon d'amour, ne rêvant que parfaite amitié, ainsi que cela arrive ordinairement en pareil cas. Tout en lui montrant bienveillance et intérêt, elle s'était bien gardée de lui faire des avances notoires. Quant aux réticences d'André, elle les avait mises sur le compte de sa timidité ju-

vénile, au lieu de les attribuer à son orgueil, qui  
 craignait également le ridicule d'une non-réussite,  
 que le danger d'être trop dominé par une passion,  
 telle qu'une Sophie était capable de l'inspirer. Aussi  
 fut-il grand le désappointement de celle-ci lors-  
 qu'elle vit André possédé d'un amour si vif pour  
 Louise; force lui fut cependant de se résigner à  
 être spectatrice tranquille, confidente même de cet  
 amour. Du commencement elle avait espéré, sans  
 se l'avouer pourtant à elle-même, qu'une liaison  
 entre personnes si hétérogènes ne pouvait avoir de  
 longue durée. Son dépit fut donc extrême, en lui  
 voyant prendre de nouvelles forces par l'absence et  
 ses contrariétés. Quoique nous assistions déjà à la  
 dernière phase d'une tendresse expirante, Sophie ne  
 s'en doutait nullement, les croyant toujours égale-  
 ment passionnés, toujours également heureux. Les  
 confidences de Louise, en lui dévoilant toute l'affec-  
 tion dont André était capable, ne firent que fortifier  
 en elle les sentiments qu'il lui avait inspirés. Son  
 amour y gagna en intensité: André devint l'objet  
 habituel de ses préoccupations, malgré toutes les  
 peines qu'elle s'était données pour en éloigner l'i-  
 mage, chère et importune en même temps.

Il me reste encore à vous faire ici une courte  
 amende honorable en vous avouant mes torts de  
 romancier. Je m'aperçois depuis quelque temps  
 que presque toutes les femmes de ce conte à dor-  
 mir debout, en commençant par Sophie, en finissant  
 par Charlotte, que je les ai rendues presque toutes  
 successivement éprises de mon héros, de même  
 que lui successivement amoureux de toutes; quel-  
 quefois même plusieurs l'occupent à la fois. Certes,

c'est un tort irréparable, et je n'ai rien à dire qui puisse m'en excuser. Si de l'avouer diminue ma faute en quelque sorte, je le fais ici avec toute la bonne foi possible.

Vous rap  
 brusquemen  
 rencontre?  
 alors, par u  
 vilation? ve  
 rement, je  
 sans vous  
 bien! save  
 vous ce qu  
 savez-vous  
 sent qu'une  
 présent je  
 ferais avec  
 ardent bou  
 que votre p  
 sonner l'ex  
 vous portai  
 absorbait t

rien à dire qu  
r diminue m  
avec toute l

## Lettres à Sophie.

Quel prodige du ciel es-tu donc,  
inconcevable Julie ?

A SOPHIE.

Ed io anchè son pittore !

Vous rappelez-vous, Sophie, lorsque je quittai si brusquement la capitale, lors de notre première rencontre ? vous rappelez-vous lorsque j'élu dai alors, par une fausse promesse, votre gracieuse invitation ? vous rappelez-vous quand, encore dernièrement, je m'enfuis la nuit de chez les Origineau, sans vous voir, sans prendre congé de vous ? Eh bien ! savez-vous, calme et sage Sophie, savez-vous ce qui me faisait agir ainsi comme un fou ? savez-vous pourquoi je vous fuyais ainsi ? A présent qu'une sainte amitié nous lie pour jamais, à présent je puis bien vous l'avouer, je vous fuyais avec tant d'acharnement parce qu'un amour ardent bouillonnait en moi ; je vous fuyais parce que votre présence pouvait à chaque instant occasionner l'explosion passionnée de cet amour que je vous portais, qui me brûlait intérieurement, qui absorbait tout mon être ! Mais pourquoi donc fuir

une passion douce comme l'amour, surtout lorsque l'objet qui l'inspire en est si digne en tout point? Pourquoi faire violence à cette affection qui se présentait à moi sous une forme si attrayante? — C'est qu'il ne s'agissait pas d'une de ces liaisons comme il y en a mille, qui se forment, se rompent et se lient de nouveau avec la même facilité dont on essaie une robe nouvelle, dont on l'ôte pour la remettre encore. Oh! non, il ne s'agissait pas d'une pareille affection. Je sentais qu'une Sophie ne pouvait inspirer qu'une passion durable, une passion pour la vie, une de ces passions qui absorbent le cœur, l'âme et l'esprit, qui lient à jamais deux êtres l'un à l'autre par des liens indissolubles, une de ces passions, enfin, qui rendent bien heureux ou bien malheureux ceux qui les ressentent. Je me savais capable de me livrer à un tel sentiment avec toute l'énergie de mon âge et de mon caractère. Alors je reculai épouvanté devant cet amour; je sentis qu'il deviendrait entièrement maître de moi; ou plutôt je ne raisonnai que confusément tout cela; mais, possédé par une crainte instinctive, j'eus peur, j'eus peur de Sophie! et rassemblant tout ce qui me restait de courage, je m'enfuis.

Où, c'était du courage que de vous fuir, Sophie. Oh! si vous saviez combien je vous aimais alors! Me voilà bien audacieux de dire: — alors! — Qui sait..? Mais non, c'est de l'amitié que je ressens pour vous, croyez-le, Sophie; alors c'était bien autre chose! Je n'oublierai jamais cette nuit d'ivresse, de bonheur et de désespoir que je passai en voyage, lorsque je vous quittai pour la première fois. J'étais ivre d'amour, j'en étais fou!... Mon enchantement, mon extase

dura longtem  
vous parler  
vos paroles,  
esprit, et m  
rappelais to  
dans ma pe  
pour paraît  
quelles étai  
m'était si do  
votre regard  
robe en pass  
la main, lo  
encore je c  
de votre m  
adressées e  
fois je les a  
baisers! ch  
Lorsque  
dantavec  
vingt fois y  
à vos pieds  
fession pul  
tirer gloire  
Oh! c'était  
de sang-fr  
comment j'  
tentation,  
je t'aime!  
Qu'est-ce q  
orgueil d'e  
ourna; j'e  
venir aux  
capable de

dura longtemps... Toujours je croyais vous voir, vous parler ; chacun de vos gestes, la moindre de vos paroles, s'étaient fortement imprimés dans mon esprit, et ma mémoire les évoquait toujours. Je me rappelais tout ce que vous m'aviez dit ; j'arrangeais dans ma pensée tout ce que j'aurais dû répondre pour paraître tendre et spirituel à vos yeux. Et quelles étaient donc les faveurs dont le souvenir m'était si doux maintenant?... Le son de votre voix, votre regard si bienveillant, le frôlement de votre robe en passant ; je n'avais pas même osé vous baiser la main, lorsque je vous quittai. Jusqu'à présent encore je conserve religieusement quelques lignes de votre main chérie, qui même ne m'étaient pas adressées et que je vous avais dérobées alors. Cent fois je les ai relues, cent fois je les ai couvertes de baisers ! chaste Sophie, pardonnez-le-moi !

Lorsque j'étais là en votre présence, vous répondant avec indifférence, vous regardant sans émotion, vingt fois pourtant j'ai été sur le point de me jeter à vos pieds, près de tout ce monde, de faire profession publique de mon adoration pour vous, d'en tirer gloire et fierté. Et quand on nous laissait seuls ! Oh ! c'était un vrai martyre !.. A présent que me voilà de sang-froid pourtant, je ne puis comprendre comment j'ai eu le courage de résister à cette douce tentation, de vous dire à genoux le mot délicieux : Je t'aime !... Et qu'est-ce qui m'a retenu alors ? Qu'est-ce qui m'a empêché de le faire ? Un misérable orgueil d'enfant ! une misérable ambition m'en détournait ; j'eus peur de me voir déposer tout mon avenir aux pieds d'une femme ; car je me sentais capable de sacrifier fortune, ambition, qui sait ?

peut-être patrie!... de sacrifier tout pour un de ses regards... Vous l'avouerez-vous? j'avais presque honte de me sentir si complètement dominé, quoique par une femme telle que vous, Sophie! J'ai voulu résister à toute force; hélas! je n'ai eu que trop de pouvoir sur moi, je n'en ai eu que trop pour m'arracher au bonheur.

Mais je m'égare, Sophie!... pardonnez-moi ce langage. Quand on aime bien, on se croit tout espoir permis, même l'espoir d'être aimé par un ange, par Sophie! Enfant que j'étais alors, je ne savais pas combien l'amour vrai a de force, de noblesse, de chaleur! combien est douce cette tendre intimité de deux âmes qui se connaissent et s'apprécient, qui agissent l'une sur l'autre par une influence bienfaisante. Je ne connaissais pas la jouissance qu'il y a à se voir dominé par un être chéri. On vit à deux alors, et le monde entier disparaît dans l'immensité d'un tel amour.

Mais s'il peut vous élever jusqu'au ciel, ne peut-il pas vous ramener sur la terre aussi, cet amour? Voilà ce que je ne savais pas. — Dans mes préjugés populaires, il me paraissait que pour être forte et héroïque, il fallait être la fille de Sparte, au teint hâlé, à la main robuste, à la robe écourtée. Je ne savais pas que sous la soie comme sous la bure, un cœur fier et courageux peut battre avec une égale énergie, avec un même héroïsme. — Retourne ou avec ou sur ton bouclier, dit la mère spartiate à son fils valeureux. — Sauvez la patrie, ou mourez pour elle! s'écrie une jeune femme de nos jours. — Oui, je l'ai entendu ce cri parti du cœur pour aller au cœur. Que vous étiez belle alors, Sophie! — Et

qui donc s'  
un ami ou l'  
mais prête  
ami? Non,  
être l'ami  
lui, ce cri d  
pour la vie e  
par cet ami.  
même avant  
hélas!  
C'est alors  
est alors q  
hée sous un  
dors, Sophi  
eur; alors j  
le tendresse  
ant d'asile  
il est possi  
ivré à l'ins  
quoi osai-je  
que toutes  
semblez si  
alors que s  
pirer pour  
constant  
tellement é  
trois ans, l  
suivit sans  
D'abord je  
me ivresse  
l'esprit et l  
pensais, je  
cherchais l

à qui donc s'adressait-elle cette parole sublime ? à un ami ou bien à un amant?... Mais pourrais-je jamais prétendre à un titre plus doux que celui d'ami ? Non, loin de moi cette pensée. Je suis fier d'être l'ami d'une Sophie ! J'en suis si heureux ! Oui, ce cri de l'âme s'adressait à un ami ! à un ami pour la vie et jusqu'à la mort ! et il a été compris par cet ami. Oui, la patrie, l'humanité avant tout, même avant l'amour ; d'autant plus avant l'amitié, hélas !

C'est alors que tout votre être se dévoila à moi, c'est alors que je devinai cette âme ardente, cachée sous une enveloppe si frêle, si tranquille. Oh ! alors, Sophie, je vous appréciai de toute votre valeur ; alors je reconnus tous les trésors de force et de tendresse que cachait votre corps si beau, servant d'asile à un cœur, à une âme plus belle encore s'il est possible. Pourquoi donc ne me suis-je pas livré à l'instinct qui me poussait vers vous ? pourquoi osai-je vous mesurer sur la même échelle que toutes les autres femmes ? vous qui leur ressemblez si peu. Car, quoique je ne vous connusse alors que superficiellement, vous aviez su m'inspirer pourtant un amour si intense, à moi léger et inconstant jusqu'alors ; vous aviez su vous emparer tellement de tout mon être, que pendant près de trois ans, l'impression causée par vous me poursuivait sans cesse, avec plus ou moins d'intensité. D'abord je vous l'ai déjà dit, c'était un transport, une ivresse à me rendre fou, à me faire perdre et l'esprit et la raison. La nuit, comme le jour, je ne pensais, je ne rêvais qu'à vous. La nuit, dès que je cherchais le repos, d'abord votre image, toujours

chaste et toujours pure, se présentait à mes yeux ravi; il me semblait entendre votre voix, entrevoir votre regard. Le jour, vous présidiez à tous mes travaux, à toutes mes actions et à mes pensées. Cette question : — qu'en dirait Sophie ? cette question précédait toutes mes résolutions. C'est à vous que je renvoie le mérite des bonnes actions que j'ai pu faire alors, car c'est vous qui me les avez inspirées. — Plus tard, pourquoi ne vous l'avouerais-je pas ? — plus tard cet amour faiblit ; je me sentis ridicule de vous aimer tant, d'une affection qui ne pouvait être partagée. Je fis des efforts pour éloigner cette idée fixe qui me possédait complètement, et ne vous voyant pas pendant si longtemps, je réussis en quelque sorte. De l'occupation, des distractions, des voyages, — nouveaux lieux, nouvelles connaissances, tout cela aida à affaiblir votre image en mon cœur ; mais rien ne l'en put effacer tout-à-fait. A chaque fois que je vous revoyais, mon amour se réveillait avec une énergie nouvelle, comme un incendie mal éteint se rallume à la première étincelle. Aussi lorsque je vous rencontrai chez les Origineau, je fus de nouveau totalement subjugué par votre seule présence, je retombai de nouveau sous le charme. Douce puissance que celle de l'amour !

Vous comprendrez facilement, divine Sophie, combien il m'a fallu de pouvoir sur moi-même pour vous fuir alors. Faisant violence à la plus sainte de mes affections, j'ai dû même éviter de vous dire adieu avant de vous quitter, de peur de voir faiblir ma résolution au moment décisif. Vous comprendrez cela, ou plutôt vous ne le comprendrez pas ! La modeste pudeur de Sophie peut-elle

une compren  
ce qui l'entou  
sachant à..., j  
pouvait vers  
mer ; je prév  
tout dépendai  
tre, je m'abat  
A peine arr  
pu remarquer  
ai revue. Je su  
mes veines :  
transports br  
pas encore. —  
mercier, pour  
bras ouverts,  
tais si fier de  
me relevait à  
pas bon, qua  
calme, votre  
agissait sur  
mait mes pa  
Comme un :  
paix à la ter  
à mon cœur  
des passions  
n'en avez ret  
mercier ?  
Par quoi a  
de la part de  
à être une  
ont le bien  
à genoux  
me loi alors.

donc comprendre l'empire qu'elle exerce sur tout ce qui l'entoure? — Et dernièrement encore, vous sachant à..., je n'ai pu résister à la destinée qui me poussait vers vous. Je prévoyais ce qui allait arriver ; je prévoyais que mon destin, mon avenir, — tout dépendait de vous. Je cessai alors de combattre, je m'abandonnai au sort.

A peine arrivé, je courus chez vous. Vous avez pu remarquer avec quelle émotion de joie je vous ai revue. Je suffoquais, mon sang bouillonnait dans mes veines : comment ai-je pu étouffer en moi les transports brûlants qui m'agitaient? je ne le conçois pas encore. — Mais vous, Sophie, comment vous remercier, pour la manière dont vous m'avez reçu, à bras ouverts, comme on reçoit un frère, un ami? J'étais si fier de l'estime que vous me témoigniez! cela me relevait à mes propres yeux ; car comment n'être pas bon, quand on est l'ami d'une Sophie? — Votre calme, votre sérénité si douce, si bienveillante, agissait sur moi presque involontairement ; elle calmait mes passions, elle purifiait mes sentiments. Comme un ange descendu du ciel, pour rendre la paix à la terre, vous rendiez la paix et le bonheur à mon cœur souffrant, à mon âme agitée par l'orage des passions. En m'accordant votre amitié, vous m'en avez rendu digne. Oh! Sophie, comment vous remercier?

Par quoi ai-je mérité, grand Dieu! tant de bonté de la part de Sophie? Mon adoration pourrait-elle lui être une compensation en quelque sorte, pour tout le bien qu'elle m'a fait? Oh! alors, je l'adorerai à genoux, chacune de ses paroles sera pour moi une loi alors. — Mais que peut une stérile adoration?

— à son âme si chaste, si pure, si aimante, par quoi répondrai-je, hélas ! moi pauvre et nécessaire ? — Va, Sophie, je t'aimerai bien en revanche.

Pardonnez ce langage et ces expressions ; avec votre bonté habituelle excusez en moi cette fougue et cette violence qui m'emportent toujours, presque à mon insu. Pardonnez aussi le désordre de cette lettre ; elle est bien faible, je le sais. Mais pour écrire dignement à Sophie, il faudrait la plume d'un Rousseau, et vous le savez, je ne sais que sentir fortement, sans connaître l'art d'exprimer ce que je sens.

Cette confession, je vous la devais entière, Sophie, afin de vous faire lire à jour dans tous les replis de mon cœur, afin de vous en faire connaître tous les ressorts cachés, toutes les pensées les plus intimes. Entre vous et moi il ne peut être rien de mystérieux maintenant. Aussi ne vous ai-je rien caché : je vous ai franchement avoué tout ce que vous m'aviez inspiré. Je vous ai raconté comment je vous avais fui, comment j'ai combattu, comment j'ai succombé, comment vous m'avez relevé. Je ne vous ai pas caché non plus combien votre amitié a pour moi de dangers. Mais j'ai trop de confiance dans le pouvoir qu'une seule de vos paroles, qu'un seul de vos regards exerce sur moi, pour pouvoir douter un instant de sortir victorieux d'une lutte bien pénible pour moi, Sophie, vous le savez ! Mais je connais mes devoirs, je saurai m'y conformer. Votre amitié ne me présente-t-elle pas assez de douce compensation et d'intimes jouissances ? Elle vous sera un gage, à moi elle sera une récompense, pour le respect sacré avec lequel je tiendrai ma

promesse. —  
tout seul da  
un baume l  
comme un  
spirent de be  
achevez votr  
J'ai passé  
jour qui bla  
quitte de pe  
encore plus  
et de grâce,  
le dire ? —  
lettre lorsq

Eh bien  
je lui cach  
et innocen  
tous mes se  
je me trahi  
je ne lui di  
deviner tou  
le croirait ?  
impétuosité  
amoureux  
autre fem  
sent instin  
sent, elle

promesse. — De grâce, Sophie, ne m'abandonnez pas tout seul dans cette lutte; que vos lettres versent un baume bienfaisant sur mon âme agitée encore, comme un vaisseau après l'orage; qu'elles m'inspirent de bons sentiments et de bonnes résolutions. Achevez votre œuvre, angélique Sophie.

J'ai passé la nuit à vous écrire; voilà l'aube du jour qui blanchit déjà l'horizon. Il faut que je vous quitte de peur de réveiller tout le monde si je veille encore plus longtemps. Répondez-moi au plus vite, et de grâce, Sophie, faites en sorte — oserai-je vous le dire? — faites ainsi qu'on n'aperçoive pas votre lettre lorsqu'on me la rendra. Adieu.

#### A SOPHIE.

Tout change dans la nature, tout est dans un flux  
continuël, et vous voulez inspirer des feux constants?

Eh bien! oui, Sophie, je me cache devant elle, je lui cache ce commerce de lettres avec vous, tel pur et innocent qu'il soit; je voudrais lui cacher même tous mes sentiments pour vous. Mais à chaque instant je me trahis involontairement devant elle, et ce que je ne lui dis pas, son instinct de jalousie le lui fait deviner tout d'abord; car elle est jalouse, elle! Qui le croirait? elle jalouse! — elle l'est pourtant et avec impétuosité encore. Elle qui me verrait sans peine amoureux — disons le mot, — amoureux de toute autre femme, elle est jalouse de Sophie, car elle sent instinctivement votre mérite si supérieur. Elle sent, elle s'avoue intérieurement à elle-même de

combien vous la dépassez en tout : jeunesse, beauté, grâce, esprit, qualités de l'âme et du corps, tout, tout chez vous lui est supérieur. Elle le sait ; comment donc ne serait-elle pas jalouse ?

Vous, douce et tendre Sophie, vous n'avez jamais connu, vous ne connaîtrez jamais l'intensité des passions ; surtout celle de la jalousie vous sera à jamais inconnue. Moi, j'en sais quelque chose ; n'ai-je donc pas été jaloux de vous, Sophie ? Oui, jaloux de tout ce qui vous approchait, de votre mari, de vos courtisans, de vos adorateurs, de tous ceux qui vous parlaient, de tous ceux que vous receviez avec votre affabilité habituelle. Moi, qui n'osais presque pas vous approcher, qui n'osais vous parler, j'étais outré de l'audace avec laquelle des indifférents jouissaient de cette douce présence tant enviée par moi ! J'aurais voulu que vous n'eussiez d'yeux que pour moi, et je n'osais pourtant trahir devant vous l'adoration sans bornes que vous m'aviez inspirée ; je n'osais vous révéler cet amour qui semblait me donner quelque droit à votre attention exclusive. Loin de là, je renfermais toutes ces sensations soigneusement en dedans de moi, je les cachais surtout devant vous, Sophie ; j'avais peur que vous ne deviniez tout ce que vous m'inspiriez, et en même temps j'aurais voulu vous le voir deviner, vous y voir répondre. Conciliez donc toutes ces contradictions. L'homme est le plus étrange de tous les êtres, et l'amour est la plus étonnante des passions. Moi qui suis si peu timide près des autres femmes, je l'étais presque près de vous ; j'avais un tel désir de vous plaire, que je ne m'avisais jamais qu'après coup de l'occasion et de la manière dont il

aurait fallu  
sorte au moi  
jours tout pl  
en votre pré  
que vous re  
adorer.

Mais me v  
lais vous en  
parler de m  
vous ai parl  
provienn  
pas ; surtou  
vanité, mo  
Ce n'est qu  
bien pénibl  
y a des fen  
amant lors  
infidèles, n  
c'est leur  
vanité, lex  
aveugle ;  
avoir aucu  
table. Je r  
femmes-là  
sûr pourta  
chaste Soy  
langage e  
comprend  
lisiez jus  
vous ver  
conseil e  
qu'elle n  
D'abord s

aurait fallu s'y prendre afin de réussir en quelque sorte au moins. Avant de vous aborder, j'avais toujours tout plein de belles choses à vous dire ; une fois en votre présence, j'oubliais tout et je ne savais plus que vous regarder, que vous entendre, que vous adorer.

Mais me voilà bien loin de la jalousie dont je voulais vous entretenir ; revenons-y. C'est assez vous parler de moi et de mon amour ; revenons à *elle*. Je vous ai parlé de sa jalousie, — et ne croyez pas qu'elle provienne de l'amour, cette jalousie, ne le croyez pas ; surtout ne pensez pas, Sophie, que j'en tire vanité, moi qui vous en parle tant, oh ! que non. Ce n'est que parce qu'elle m'est bien insupportable, bien pénible que je vous en entretiens si au long. — Il y a des femmes à qui il est facile d'abandonner un amant lorsque c'est elles qui lui sont les premières infidèles, mais qui deviennent furieuses dès que c'est leur amant qui les quitte le premier. Leur vanité, leur orgueil les trouble, les suffoque et les aveugle ; elles ont tout le ridicule de l'amour sans avoir aucune des nobles causes d'une passion véritable. Je ne dirai pas qu'elle soit du nombre de ces femmes-là, car en le disant je serais injuste ; il est sûr pourtant qu'elle en tient beaucoup. — Pardonnez, chaste Sophie, pardonnez une fois pour toutes ce langage et ces ignobles détails que même vous ne comprendrez peut-être pas. Mais il faut que vous me lisiez jusqu'au bout, vous verrez alors mon but, vous verrez en quoi j'ai à vous demander et votre conseil et votre consentement. — Je ne crois pas qu'elle m'ait jamais aimé d'un amour véritable. D'abord sa vanité, son amour-propre, furent satis-

faits de m'avoir attaché à son char; moi, qui avais eu jusqu'alors la réputation d'être insensible à l'amour; réputation si peu méritée, tu le sais, Sophie! Puis avec le temps elle s'habitua à moi; je lui devins nécessaire comme un caprice, comme un passe-temps, comme une occupation du vide de ses heures perdues. A la fin sa vanité se trouva intéressée à me maintenir dans ses fers comme elle avait été intéressée à m'acquérir. Et maintenant, et vanité, et dépit, et orgueil blessé, et habitude rompue, et envie d'un mérite supérieur au sien, tout cela s'unit enfin pour la rendre furieuse par jalousie, aveuglée par haine. Elle ne s'aperçoit malheureusement pas que tous ces moyens violents ne renouent plus un fil qui se rompt, et qu'au contraire ils contribuent à le briser tout-à-fait.

Voilà quant à elle; quant à moi, je vous avais quitté, Sophie, avec la ferme intention de vous oublier. Je retournais à ... uniquement dans ce but; je me saisis donc avidement du premier semblant d'amour venu, — je la suivis et je tâchais de me persuader que je ressentais de l'amour pour elle. Pendant quelque temps cela me fut facile; l'attachement tout sensuel qu'elle m'inspirait, l'enivrement des sens, l'étourdissement moral et corporel que je ressentais auprès d'elle, tout cela contribua à m'abuser là-dessus. Mon erreur ne dura pourtant qu'aussi longtemps que je restais éloigné de vous; aussitôt que je vous aperçus, elle se dissipa comme un songe qui s'envole devant la clarté du jour, et mon ancienne passion pour vous reprit sur moi plus d'empire que jamais.

Si promptement désabusé, je ne me détachai

pas pourtant  
probité et un  
même avec ell  
voyageâmes e  
ours, cette s  
coup de grâce  
entièrement s  
sur le mien,  
quel lien m'at  
ement subti  
fections: vo  
neur, présida  
e voulus lui r  
mes sens. A v  
avait de div  
e qu'il y avai  
tôt je m'aperç  
par ce que vo  
lait à propo  
vous rencont  
ment de mon  
comme de n  
rairie; dédaig  
tôt je cessai  
la liaison qu  
le nom sacré  
aucune des c  
ment une af  
caractéristiq  
pême l'avais  
ment qu'elle  
du moins, p  
même, je ne

pas pourtant tout d'abord de Louise; un peu par  
 probité et un peu par faiblesse, je m'engageai  
 même avec elle en des liens plus intimes, et nous  
 voyageâmes ensemble. Cette intimité de tous les  
 jours, cette société continuelle entre nous fut le  
 coup de grâce pour notre amour. Je me désabusai  
 entièrement sur son compte; elle aussi se désabusa  
 sur le mien, en partie du moins; de sorte qu'un  
 seul lien m'attachait encore à elle. Par un raison-  
 nement subtil, je tentai de partager en deux mes  
 affections: vous restâtes toujours la dame de mon  
 cœur, présidant à mes pensées, à mes actions. Elle,  
 je voulus lui réserver l'empire sur mon corps et sur  
 mes sens. A vous je faisais hommage de tout ce qu'il  
 y avait de divin en moi; à elle, j'offrais encore tout  
 ce qu'il y avait de terrestre et de mortel. Mais bien-  
 tôt je m'aperçus que cette dualité était impossible,  
 car ce que vous gagniez en mon esprit, elle le per-  
 dait à proportion; et bientôt, surtout quand je  
 vous rencontrais ici, vous vous emparâtes entière-  
 ment de mon cœur comme de mon corps, de mon âme  
 comme de mon esprit, — vous y régnâtes en souve-  
 raine; dédaigneriez-vous cet empire, Sophie?—Bien-  
 tôt je cessai entièrement d'aimer Louise, si jamais  
 la liaison qui me lia à elle a été digne d'emprunter  
 le nom sacré de l'amour. Cette liaison n'avait eu  
 aucune des couleurs dont se distingue communé-  
 ment une affection véritable, aucun de ces signes  
 caractéristiques, pas même celui de la fidélité. A  
 peine l'avais-je quittée pour quelques mois seule-  
 ment qu'elle m'avait été infidèle; j'en ai le soupçon  
 du moins, plus peut-être que la certitude. Et moi-  
 même, je ne m'en cache pas devant vous, Sophie,

je ne lui ai pas non plus été fidèle en la foi jurée, qui, dans mon opinion, doit être encore plus sacrée en amour qu'elle ne l'est même en mariage ; car là il y a une réunion et un consentement mutuel, qui n'ayant aucun caractère légal, repose entièrement sur la sainteté d'une promesse, nulle devant la loi, toute-puissante aux yeux de la conscience et de l'affection.

Maintenant que vous connaissez totalement la nature de mes rapports avec elle, croirez-vous donc qu'ils doivent être indissolubles ? Vous, bonne et indulgente Sophie, indulgente pour les autres, sévère pour vous seule, vous me direz sans doute que j'ai compromis sa réputation, que je dois en compensation lui consacrer ma vie, lui faire oublier par mes soins, par mon affection les dédains du monde, le mépris des sots et des méchants. Je ne nierai pas la vérité de cette réflexion, et ce n'est pas moi qui vous objecterai que Louise, après un divorce éclatant, après plusieurs intrigues presque publiques, qu'après cela elle ne pouvait guère être plus compromise. Non, ce n'est pas à moi de vous faire un raisonnement pareil ; car, selon moi, aucun sophisme semblable ne peut annuler les égards et le respect que tout galant homme doit à une femme qui s'est donnée à lui, quand même ce ne serait qu'une femme perdue, et elle était bien loin d'en être déjà là.

Oui, je lui dois égards, respect, attachement, protection partout ; tout cela je lui dois, je me plais à le reconnaître, et jamais je ne manquerai à aucun de ces devoirs. Mais dois-je donc lui sacrifier aussi le repos et le bonheur de toute ma vie ? Dois-je

la foi jurée, donc lui sacrifier la plus sainte de mes affections, ce plus sacré, cet amour sans bornes que je porte au plus parfait mariage; car les des êtres, à Sophie enfin? Si je lui dois et ce sacrifice mutuel, qu'oh! alors mieux vaut qu'elle prenne à l'instant cette misérable vie en entier, qu'elle s'en empare comme de son propre bien. Car là, dans e entièrement devant la loi mon cœur, il n'y a pas place pour deux sentiments, nce et de l'al il n'y a pas place pas même pour un peu d'amitié; car ce cœur enfin est possédé par un seul et z totalement unique amour qui le remplit et l'absorbe entièrement, croirez-vous? Vous, bonnement. Que me veut donc cette Louise? que me veut ar les autres elle avec ses fureurs et sa jalousie? Moi je ne l'aime ez sans doute plus, mais pas du tout, je ne j'ai même jamais aimée que je dois en vérité; et dois-je donc, malheureux, expier vie, lui faire l'erreur de quelques instants, dois-je donc affection les expier par le martyre de toute une vie? Jugez-le ts et des mé vous-même, Sophie.

ette réflexion Quel aveuglement de sa part! Me connaît-elle i que Louise donc si peu qu'elle croit pouvoir me ramener à elle eurs intrigues par de pareils moyens? Ne voilà-t-il pas qu'elle ob- le ne pouvait sède tous mes instants, qu'elle épie toutes mes ac- ce n'est pas à tions! ne voilà-t-il pas que maintenant même, pour areil; car, se vous écrire, j'ai besoin de m'enfermer dans ma ne peut annu chambre, j'ai besoin de choisir pour cela le silence galant homme de la nuit. Dans une gêne pareille, la vie m'est de- , quand même venue insupportable, et si ce n'était votre affection elle était bien qui me retient, angélique Sophie, qui m'attache à attachement fini avec elle et avec le monde. Si ce n'était la pro- is, je me plai messe que je vous ai jurée, j'aurais depuis long- iquerai à au- temps rompu tout lien avec elle, je l'aurais quittée c lui sacrifié depuis longtemps déjà. Vous, Sophie, qui avez tou- a vie? Dois-je jours été pour moi un ange de paix et de bonheur,

sauvez-moi encore dans cette perplexité, rendez-moi la parole que je vous ai si imprudemment donnée, enlevé par un instant d'ivresse, enlevé par l'enthousiasme que m'inspirent votre caractère et vos vertus.—Si depuis deux jours je n'ai pu vous voir, vous parler un instant seul à seul, à qui le dois-je si ce n'est à elle? Je sais, divine Sophie, que ce n'est pas dans vos principes de rendre le mal pour le mal; mais moi, comment voulez-vous donc me faire participer à votre angélique nature? j'en suis réellement incapable.

Et croyez-vous que Louise sera vraiment inconsolable, croyez-vous qu'elle le sera longtemps? Ne jugez donc pas, tendre Sophie, ne jugez pas tout le monde d'après vous-même, ne prêtez pas aux autres les vertus que vous possédez seule. Louise sera pendant un jour au désespoir; le second déjà elle sourira, comme on dit, à travers les larmes, et puis bientôt elle m'oubliera, bientôt tout-à-fait; bientôt un autre amour la consolera de celui qu'elle a perdu. Oh! combien n'y a-t-il pas de femmes pareilles, combien d'amours semblables! Ne jugeons jamais les règles par les exceptions; sur cent Louises il n'y a qu'une seule Sophie.

Je conclus cette lettre, qui n'est déjà que trop longue: consentez, tendre Sophie, consentez à ma séparation d'avec elle; je vous le demande en grâce. Ne prolongez pas plus mon martyre, j'en ai déjà assez.—Dois-je vous assurer que je garderai avec elle tous les égards qui sont dus à son sexe, tous les égards qu'on doit à une personne avec laquelle on a été lié pendant si longtemps? Je vous promets de ne rien brusquer, d'attendre patiemment votre

réponse. Mais  
dans une  
elle liaison  
règle presq  
longtemps, q  
saine sur mor  
Loin de mo  
entre elle et  
erre. Mais ra  
na avoir pour  
m'inspirez, S  
grand Dieu!  
la violence  
dans ma der  
j'ai tâché da  
leur comme  
iasme, tout  
n'y ai-je pas  
En attendant  
soumise, vo  
le cette let  
me de mor  
mes pensée  
toujours!—

C'en est f  
longtemps,

réponse. Mais en revanche, Sophie, ne m'arrêtez plus dans une détermination invariablement prise. Cette liaison avec elle me paraît maintenant un sacrilège presque ! Et pourquoi aussi la tromper plus longtemps, quand déjà une autre règne en souveraine sur mon cœur ?

Loin de moi l'idée de faire jamais aucun parallèle entre elle et vous ; ce serait égaler les cieux à la terre. Mais rapprochez seulement l'affection que j'ai pu avoir pour elle, et cet amour si pur que vous m'inspirez, Sophie ; rapprochez seulement et jugez, grand Dieu ! — Vous m'avez reproché la fougue et la violence avec laquelle je me suis exprimé dans ma dernière lettre ; j'ai voulu me corriger, et j'ai tâché dans celle-ci de redevenir simple raisonneur comme par le passé. J'y ai déposé tout enthousiasme, toute passion. N'y suis-je pas allé trop loin ? n'y ai-je pas été trop froid ? Je le crains, Sophie. — En attendant, avec une impatience respectueuse et soumise, votre décision et vos ordres quant au sujet de cette lettre, je vous dis adieu, divine Sophie, âme de mon âme, souveraine de mes actions et de mes pensées. A bientôt ; quand pourrai-je dire à toujours ! —

A SOPHIE.

For never did thy beauty, since the day  
I saw thee first and wedded thee, adorn'd  
With all perfections, so inflame my sense  
With ardour to enjoy thee, fairer now  
Than ever ;...

C'en est fait, Sophie ! je n'ai pu me maîtriser plus longtemps, j'ai bravé votre défense, j'ai rompu avec

elle : il n'y a plus rien de commun entre elle et moi, et enfin me voilà libre ! — Libre ! oh ! non, Sophie ! — libre, je ne le suis pas.

Après la scène indigne qu'elle m'avait faite en votre présence et dans votre maison, comment aurais-je pu la souffrir plus longtemps ? Il aurait fallu avoir pour cela un front d'airain, une patience de nègre, et moi je ne possède ni l'un ni l'autre. Car, enfin, quel était mon crime ? que lui avais-je donc fait pour éclater ainsi presque publiquement ? Elle m'a trouvé à vos pieds ; eh bien ! quel mal y a-t-il ? Suis-je donc son esclave à elle, pour ne pouvoir être trouvé aux pieds d'une autre femme, aux pieds d'un ange tel que Sophie ? Eh bien ! moi, j'en suis si fier ! j'en tire gloire et honneur ; je voudrais que tout le monde me vît prosterné aux pieds de Sophie, lui rendant un culte digne d'elle, digne de ses vertus, digne de ses charmes. Elle ne peut concevoir qu'on soit aux pieds d'une femme, d'une femme jeune et belle, sans lui parler d'amour. Pour elle, c'est le seul sentiment possible entre deux personnes de sexe différent, car c'est le seul qu'elle puisse concevoir, et cela même encore elle ne le fait qu'à sa propre manière. Si je voulais lui expliquer pourquoi je m'étais jeté à genoux devant vous, si je lui disais que c'était par admiration pour votre caractère si franc et si élevé, par admiration pour votre attachement si noble à la plus sainte des causes, à celle de la patrie et de la liberté ! si je lui disais que c'était pour vous rendre grâce de votre dévouement, de votre patriotisme ; tout cela aurait été en pure perte, elle ne m'aurait pas compris, elle ne m'aurait pas même donné croyance, peut-être. Et puis,

devais-je l'initier à des secrets qui, chez elle, auraient été bien peu sûrs et m'auraient seulement compromis en vain ?

Jugez donc de ma conduite, indulgente Sophie; je me confesse à vous avec toute loyauté et franchise. Jugez vous-même, ai-je pu me conduire autrement que je ne l'ai fait ? Outré de la manière dont elle vous avait presque insultée dans votre propre maison; étonné et indigné en même temps de sa fureur et de son audace, j'ai su me retenir en votre présence, Sophie; j'ai tâché de ne pas oublier que j'avais affaire à une femme, de ne pas l'oublier, d'autant plus qu'elle semblait elle-même en avoir totalement perdu le souvenir. Lorsqu'elle nous eut quittés, vous avez remarqué, Sophie, l'agitation qui bouillonnait en moi, et avec cette bonté angélique, cette douceur céleste qui vous sied si bien, vous avez tâché d'adoucir ma colère, vous avez tâché même d'excuser cette femme qui, un instant avant, vous avait traitée si indignement. Mais, Sophie, vous ne comprendrez jamais le tumulte des passions, vous ne concevrez jamais jusqu'où peut en aller la violence; vous avez d'autant plus de mérite, d'admettre, d'excuser chez les autres ce que vous ne pouvez ni ressentir, ni comprendre. Car les anges peuvent-ils aimer du même amour qu'aiment les hommes? peuvent-ils concevoir les sensations confuses et tumultueuses des mortels? Ainsi une Sophie ne peut jamais comprendre ni s'abaisser jusqu'à une Louise.

Vous ayant quittée, je courus chez elle. Ma détermination était déjà invariablement prise, aucun pouvoir humain n'aurait pu la changer: seulement

peut-être le pouvoir angélique de Sophie. Aussi vous l'aurais-je cachée. Les premiers mots que je lui adressai en entrant furent : « Il faut nous séparer, madame. » Je vis qu'elle s'était préparée à une scène, à une explosion. Elle se flattait peut-être que j'allais lui demander pardon de torts imaginaires, que j'allais encore être faible et soumis. Ces paroles la désabusèrent. Elle me regarda d'un air contrit, de grosses larmes gonflaient ses paupières, inondaient ses joues. Elle joignit les mains comme pour prier, elle entr'ouvrit la bouche comme pour parler. Je restai droit et immobile devant elle : son injustice envers Sophie m'avait rendu implacable, de sorte qu'elle ne lut dans mes regards qu'une sombre résolution, un parti pris d'avance, mais inébranlable. Ce n'est pas en vain qu'elle m'avait approché pendant si longtemps ; elle me connaissait assez pour savoir que déjà je ne reviendrais plus sur ma détermination. Elle chancela, pâlit, puis se raffermissant elle me répondit : « Séparons-nous donc, monsieur. » A ces mots tout fut fini entre nous ; mon front se rasséréna tout-à-coup en voyant arriver la fin d'une lutte si longue et si pénible pour moi. Elle aussi avait repris un maintien plus ferme et plus digne. Je la saluai alors sans ajouter un mot de plus. En la quittant, je fis emporter mes effets et les amener ici, d'où je vous écris maintenant. Je me plais de l'avouer, Louise a montré plus de caractère que je ne lui en croyais ; je suis charmé de la trouver mieux que je ne l'avais jugée.

Mais cessons de parler d'elle, en voilà assez. Permettez-moi, Sophie, d'aborder une matière qui nous touche de plus près tous les deux, et pardon-

nez d'avance  
— Je ne puis  
vous abuser  
tions que vo  
vainement s  
changer la  
dois à moi-  
ressens pour  
pas de l'am  
est pure, et  
l'amitié est  
sumé de dés  
suis faible e  
bien le suis  
satiabilité  
maintenant  
Ce que je cl  
Oui, Sophie  
Aï ; un am  
de l'amour  
audace de  
outré-t-ell  
livre à vot  
que je me  
moi de vain  
me consum  
de garder  
Votre in  
instant que  
tie pour vo  
croyais qu  
transports  
ne croyais

nez d'avance tout ce que j'ai à vous dire à présent. — Je ne puis plus longtemps m'abuser ; je ne puis vous abuser plus longtemps sur la nature des affections que vous m'inspirez, Sophie. Pourquoi jouer vainement sur des mots, quand on ne peut par là changer la chose ? Je vous dois cet aveu, je me le dois à moi-même. Ce n'est pas de l'amitié que je ressens pour vous, divine Sophie, oh ! non, ce n'est pas de l'amitié ; car, l'amitié, elle est calme, elle est pure, et moi je suis troublé, agité à votre vue ; l'amitié est forte et sereine, et moi je suis consumé de désirs, brûlé d'une agitation fiévreuse ; je suis faible et malheureux auprès de vous, et combien le suis-je plus lorsque je m'en éloigne ! Oh ! insatiabilité des désirs humains ! qui le croirait, que maintenant l'amitié de Sophie ne me suffise plus ? Ce que je cherche, ce que désire, c'est son amour. Oui, Sophie, c'est de l'amour que je ressens pour toi ; un amour profond, ardent, infini ; oui, c'est de l'amour que je voudrais vous inspirer. — Cette audace de ma part ne vous offense-t-elle, ne vous outre-t-elle pas ? Pourtant il faut bien que je me livre à votre colère ; oh ! ma Sophie, il faut bien que je me condamne d'avance, car il n'est pas en moi de vaincre cette passion qui me poursuit et me consume depuis si longtemps, il n'est pas en moi de garder ce pénible secret.

Votre influence angélique m'avait persuadé un instant que je serais capable de ressentir de l'amitié pour vous, qui étiez si capable d'en inspirer. Je croyais qu'avec le temps je pourrais modérer mes transports, modérer la fougue de ma jeunesse. Je me croyais capable de changer un brûlant amour

en une froide amitié. Insensé que j'étais ! Si, en fuyant votre présence, je n'avais pu pourtant dominer mon sentiment pour vous, sentiment qui reprenait de nouvelles forces à chaque essai que je faisais pour l'étouffer ; si alors, loin de vous, j'étais pourtant impuissant à vaincre mon amour, comment oserais-je espérer d'y parvenir maintenant que votre présence chérie aggrave le danger, à présent que le charme de votre intimité m'offre toujours l'aspect d'un bonheur dont il ne m'était pas permis de jouir dans toute sa plénitude, mais que rien ne pouvait me défendre de rêver, d'espérer ?

Je rêvais donc, j'espérais, — ou plutôt je ne m'avouais pas d'abord cet espoir insensé, mais je me laissais aller tout doucement au charme de ces sensations infinies d'amour, de bonheur ! Je me livrais sans arrière-pensée au charme enivrant de vous approcher, de vous parler. Oh ! quel bonheur n'ai-je donc pas goûté à vos côtés, angélique Sophie ! Et j'ose encore désirer quelque chose, malheureux que je suis ! — Il a fallu, en vérité, tout l'ascendant que tu exerçais sur moi, Sophie ; il a fallu toute la foi aveugle que m'inspirait la moindre de tes paroles, pour que j'eusse pu me croire un instant capable de ressentir de l'amitié à la place de l'amour si vif que je t'avais porté, que je te portais encore. Mais bientôt je ne pus plus me faire illusion sur cet amour qui me brûlait pour Sophie ; à chaque instant je voulais te l'avouer, et toujours une faiblesse indicible m'arrêtait. J'avais tant besoin de ton affection, je craignais tant de perdre le peu que j'en possédais, que de jour en jour je différais cet aveu.

Plus d'une fois mes lettres, mes discours, mes regards auraient dû me trahir; mais votre pureté virginale, votre ignorance de la physionomie et du langage des passions, vous ont toujours fait illusion sur le genre d'affection que je vous portais, — et moi, je craignais toujours tant de vous désabuser! — Combien de pages ne vous ai-je pas écrites pour vous exposer toutes les bonnes raisons qui me déterminaient à rompre avec Louise; et encore la moitié de celle-ci n'en est-elle pas remplie? Je ne vous disais pas pourtant la raison principale qui me portait à cette rupture; peut-être ne me l'avouai-je pas à moi-même? car si Louise m'était devenue insupportable, c'est que j'adorais Sophie; et vous aimant, rester près d'elle, cela me semblait une profanation! N'en était-ce pas une, en effet? — Ainsi, les yeux fermés, je me laissais couler mollement dans l'abîme, et je ne m'arrêtais que sur le bord, éveillé à la voix de l'honneur et du devoir. S'il n'est plus temps d'arracher cette passion de mon cœur, passion qui en est devenue l'aliment naturel et indispensable, il est au moins temps encore de vous en prévenir, Sophie; et ce que je n'aurais jamais osé vous dire, je me condamne à vous l'écrire maintenant. Et en vous l'écrivant, tendre et douce amie, je ne suis emporté ni par la violence ni par la fougue de mes sentiments; me voilà triste, chancelant et abattu, comme un homme en présence de sa destinée, en présence du mot magique qui doit décider de sa vie tout entière. Malheur ou bonheur pour la vie: c'est sa chance, c'est la mienne aussi. J'attends avec anxiété votre réponse; elle doit décider de mon existence. Mon avenir est dans vos mains,

— je l'ai déposé à vos pieds ; — ne le repoussez pas, Sophie ; car il se briserait devant votre colère.

## DE SOPHIE.

*Moderata, amico,  
Moderata i tuoi trasporti.*

Je n'ai pas voulu vous répondre, mon ami ; je n'ai pas voulu vous parler jusqu'à présent de votre dernière lettre ; toutes mes forces, je les ai réservées pour cet instant, et il m'en faut beaucoup, beaucoup de forces ; car moi aussi j'ai des aveux, j'ai des confessions à vous faire. — Je relis toujours avec tendresse et reconnaissance vos lettres si chaleureuses, qui me peignent si bien cet André que j'aime, qui me le représentent si bien ! En fait de naïveté, je ne serai pas en reste, et si je m'exprime avec moins de force et d'éloquence, je tâcherai de ne pas le faire avec moins de vérité. — Où peut-tendre ce long préambule ? vous demandez — vous sans doute. C'est, je le répète, un aveu que j'ai à vous faire, mon aimable André, et bien décidée à cela, je ne sais cependant par où commencer. Mais comme il faut pourtant commencer une fois, je préfère vous dire tout d'un coup de quoi il s'agit, que d'employer de longs détours pour vous l'apprendre.

C'est que moi aussi je vous aime, André ; c'est que je vous aime, non seulement d'amitié, mais aussi d'amour : oui, d'un amour vrai et profond. En présence de vos aveux si sincères, en présence de la confiance si intime avec laquelle vous me com-

muniquez la  
honte de vou  
puis me cach  
vous pas déjà  
temps ? Mes  
elles pas livr  
amour ? Ne n  
riez-vous pr  
était qu'un  
épargner,  
vous lisiez d  
répugnait à  
plus un po  
André, en  
Comment v  
t-il de plus  
inspire aux  
les partage  
deviné que  
me l'eussiez  
parences de  
un instinct  
il l'aime !  
l'aimés tan  
sur cet am  
stant de ma  
s'éveillait  
disait toujo  
lité brillant  
que ce fut A  
en paroles  
alors que d  
liment de  
I.

muniquez la moindre de vos sensations, j'aurais honte de vous cacher plus longtemps ce que je ne puis me cacher à moi-même. — Mais ne le savez-vous pas déjà, André? ne le savez-vous depuis longtemps? Mes actions, mes paroles, ne vous auraient-elles pas livré depuis longtemps le mystère de cet amour? Ne me suis-je pas vingt fois trahie, et pouviez-vous prendre pour de la froide amitié ce qui n'était qu'un chaleureux amour? Vous avez voulu m'épargner, André, en ne me montrant pas que vous lisiez déjà dans mon cœur. Votre délicatesse répugnait à me laisser voir que ce secret n'en était plus un pour vous. Vous avez agi noblement, mon André, en m'épargnant, moi, pauvre femme! Comment vous en récompenser? Car enfin qu'y a-t-il de plus aisé que de deviner les sentiments qu'on inspire aux autres, surtout lorsque soi-même on les partage? Et moi donc! pourquoi ai-je d'abord deviné que vous m'aimiez, André, quoique vous ne me l'eussiez pas dit encore, quoique toutes les apparences dussent me persuader du contraire? Mais un instinct secret me disait: — Il t'aime, — oui, il t'aime! tu ne peux lui être indifférente, toi qui l'aimés tant aussi! Lorsqu'il me venait des doutes sur cet amour, oh! alors c'était le plus pénible instant de ma vie; mais toujours une espérance secrète s'éveillait dans mon cœur, une voix cachée me disait toujours: — Il t'aimera! — Et quand une réalité brillante vint confirmer un si doux espoir, lorsque ce fut André lui-même qui me dit, qui m'écrivit en paroles de feu: — Sophie, je t'aime! — oh, alors que de bonheur pour moi! quel indicible sentiment de joie m'inonda alors, lorsque je vis tous

mes rêves, toutes mes pensées réalisées d'une manière si inattendue. Alors j'oubliai tout, devoir, position, société; j'oubliai tout pour me jeter dans les bras de mon André, et pour lui dire, à lui aussi, ce mot si doux : — Je t'aime!

Me croyez-vous donc, moi, incapable de passion? Jugeant par mon extérieur calme et posé, me croyez-vous incapable de ressentir le tumulte et l'enivrement des passions! Oh! non, André. — Vous savez que chez moi, comme chez vous aussi, les sentiments et les sensations, pour être moins expressives, n'en sont que plus profondes; vous savez que vous et moi, en le montrant moins, nous n'en aimons que plus. — Oui, André, vous l'avez deviné sans doute, que ce n'est pas d'hier ni d'aujourd'hui que je vous aime! Depuis longtemps déjà vous êtes l'unique occupation de mes pensées, la seule affection de mon cœur. Toutes les sensations que vous avez éprouvées en me quittant, en me revoyant, en combattant l'amour et en vous y livrant, je les ai ressenties aussi, toutes ces sensations, peut-être seulement avec moins de feu et d'ardeur. Mais c'est que je ne suis qu'une faible femme, qui ne sais qu'aimer en silence, souffrir en silence, et qui ignore totalement, je ne dis pas le bouillonnement des passions, mais au moins l'art de les décrire. Oh! que n'ai-je, pour aimer André, sa force et son énergie! que n'ai-je sa puissance de paroles et d'action! Mais ne me suffit-il pas d'avoir un cœur dévoué, qui sait l'aimer avec chaleur, qui sait apprécier le feu divin de son génie? N'est-ce pas, André, tu es content de ta Sophie telle qu'elle est; tu l'aimes bien telle, n'est-ce pas?

Comment  
pour vous, r  
ces élansem  
reux vers vo  
présence où  
lire mes pei  
ma joie aupt  
me quittiez  
ravie de tro  
causes qui v  
devinais déjà  
le cœur d'un  
taet, cette l  
nante enco  
rien n'êtes  
amour, pou  
lites-vous,  
peu me cont  
rais été joye  
mon amant  
dévoué! —  
vous le dem  
Ne prene  
André : oh!  
ami. Je sais  
chie, de ce  
l'âme n'est i  
berté, son  
ffection. Qu  
ere? — Me  
ma colère?  
contre toi?  
l'aime! De

Comment vous décrire tout ce que je ressentais pour vous, mon doux ami? Comment vous peindre ces élancements d'un cœur souffrant et malheureux vers vous, qui le remplissiez toujours de votre présence ou de votre souvenir? Ai-je besoin de vous dire mes peines, mes tourments en votre absence, ma joie auprès de vous, mes douleurs lorsque vous me quittiez si vite? Combien ai-je été doucement ravie de trouver maintenant dans vos lettres les causes qui vous portaient à me fuir alors, et que je devinais déjà, le croirez-vous? — Oh! il n'y a que le cœur d'une femme, dites-vous, pour avoir ce tact, cette finesse! ajoutez: — et d'une femme aimante encore. — Mais vous, hommes forts, combien n'êtes-vous pas orgueilleux! Devinant mon amour, pourtant vous me fuyez, dans la crainte, dites-vous, d'être dominé par cet amour! Combien peu me connaissiez-vous, André! Et moi, qui aurais été joyeuse et fière de me voir dominée par toi, mon amant chéri, mon protecteur énergique et dévoué! — Qui de nous deux aime donc mieux, je vous le demande?

Ne prenez pas tout cela pour des reproches, mon André: oh! je sais combien tu m'aimes, mon noble ami. Je sais que ton grand cœur est plein de ta Sophie, de cette Sophie qui t'adore, t'aime, et dont l'âme n'est remplie que de toi; qui tire sa gloire, sa fierté, son bonheur de cet amour seul et de cette affection. Que me parlez-vous quelque part de colère? — Me connaissez-vous donc si peu, pour croire à ma colère? Et pourquoi, grand Dieu, en aurais-je contre toi? Est-ce parce que vous me dites: — Je t'aime! De la colère pour cela? oh! non, je vous l'ai

dit, j'en suis glorieuse et fière ! Aimer mon André, en être chérie, — que de bonheur, que de joie ! — Avant que je vous connusse, je me sentais tant de vide dans le cœur ; après que je vous aimai , je me sentis tant de tristesse dans l'âme ! Mais à présent quelle extase de bonheur ! je ne me reconnais pas moi-même ; je suis folle de joie maintenant , comme auparavant j'étais folle de douleur. Oh ! que je te remercie, mon André , de m'aimer tant, que je t'en remercie ! car moi aussi je t'aime bien , oh ! bien.

Dans une de vos lettres, avec combien de vérité et de charme ne décriviez-vous pas tous les tourments de la jalousie ! Oh ! que c'est une passion que je conçois ! Savez-vous, mon ami, que moi qui vous parle, j'ai été aussi bien profondément jalouse ; et même jalouse de vous, André ! alors que je n'avais aucun droit de l'être , car à présent c'est bien autre chose vraiment : à présent je me crois le droit d'être jalouse de vous. Ainsi tenez-vous pour averti, André ; car je sais l'être plus peut-être que qui que ce soit. — Vous vous doutez que c'est *elle* qui m'inspirait de la jalousie. Une espèce d'amitié nous liait alors, et elle m'avait fait la confidente de sa liaison avec vous. Vous concevez facilement quel tourment c'était pour moi que de l'entendre parler de son amour, de votre intimité. Mon cœur se gonflait de larmes et mes yeux étaient secs pourtant. Il me fallait encore essayer de la consoler, lorsque pendant quelques jours vous en étiez absent. Elle ne me parlait que de votre adoration pour elle , que de son amour pour vous ; et moi, pauvre, que pouvais-je lui répondre ? Je souffrais en silence, et je devorais mes pleurs.

Mais pour  
quand me voi  
bonheur que  
aussi de celu  
même dans l  
un charme  
qu'on s'y livre  
par la pensée  
ache à votre  
dans cette cir  
aimait vérita  
vous supplier  
m'a ordonné  
non bien ché  
fin que vou  
bis à mon â  
er. Aimons  
l'un amour  
mais de gré  
par la passion  
conditions in  
en au moins  
non la réalité  
de ces jours,  
menade pub  
de groupe n  
comme riant  
qu'elle nous  
l'un sourire  
attendant qu  
Ce mot est h  
— Evitons,  
ous ; ou du

Mais pourquoi revenir sur ce temps si triste, quand me voilà heureuse à présent? heureuse du bonheur que vous me donnez, André, — heureuse aussi de celui que je vous procure. Et pourtant, même dans le souvenir d'une douleur passée, il y a un charme mélancolique et attachant qui fait qu'on s'y livre avec plaisir, qu'on y revient souvent par la pensée; surtout lorsque cette douleur se rattache à votre image, si douce pour Sophie!... C'est dans cette circonstance que j'ai reconnu qu'elle vous aimait véritablement, et c'est ce qui m'a porté à vous supplier de la ménager, André; mais le sort en a ordonné autrement. — Je vous parle de tout cela, mon bien cher, afin de vous rendre en tout la pareille, afin que vous lisiez à livre ouvert dans tous les replis à mon âme, afin que rien ne vous y fût étranger. Aimons-nous bien, mon ami; aimons-nous d'un amour chaste et pur, d'une sainte affection; mais de grâce n'allons pas au-delà. Si, vaincus par la passion, nous ne pouvons remplir toutes les conditions intérieures d'une vertu rigide, gardons-en au moins les devoirs extérieurs : l'apparence, sinon la réalité. — Vous vous rappelez quand, un de ces jours, vous me donniez le bras dans une promenade publique, et lorsque nous rencontrâmes ce groupe nombreux d'hommes, entourant une femme riante et belle. Vous rappelez-vous les mots qu'elle nous jeta en passant, en les accompagnant d'un sourire moqueur : — Ils sont donc amis, en attendant qu'ils soient amants? — c'est l'usage. — Ce mot est horrible, mais combien n'est-il pas vrai! — Evitons, mon André, d'en vérifier le vrai sur nous; ou du moins ne soyons pas amants selon la

signification vulgaire du mot. Mon noble André, donnez-moi encore cette preuve de votre affection et de votre amour; car, je le sens et je vous l'avoue, je ne pourrais rien vous refuser, à vous qui êtes tout pour moi. O André, n'abusez pas de ma faiblesse!..... Mais il est temps de fermer cette lettre. Ne me répondez pas, et venez de bonne heure chez moi : votre Sophie vous attend.

LOUISE A SOPHIE (billet).

L'arc est tendu, la flèche vole,  
Mon bon roi, vous me le paierez.

Madame, — le paquet ci-joint contient toutes les lettres que m'écrivit M. Audonne pendant une intimité de deux ans. Je n'en garde qu'une seule comme souvenir, et encore je vous en envoie la copie, dont vous pourrez vérifier la fidélité chaque fois que vous me ferez l'honneur de venir chez moi. — A qui plus convenablement aurais-je pu renvoyer ces lettres, sinon à celle qui est maintenant l'amie de M. Audonne, comme moi, indigne, je l'ai été autrefois? — Vous y lirez, madame, l'expression vraie d'un sentiment déjà éteint; vous y admirerez le talent et l'éloquence de leur auteur. En les comparant à celles qui vous sont maintenant adressées, vous trouverez les vôtres, je n'en doute pas, fort supérieures à celles-ci. Cela ne m'étonnera pas, car je sais vous juger, madame, et je sais m'apprécier aussi.

Je pouvais vous adresser ce paquet, sans vous fa-

tièner de ma  
paru comme  
ainsi; tandis  
dame, je suis  
pourquoi en  
en amour est  
ce changeme  
tres femmes  
notre destine  
Mais j'abus  
et de votre p  
pression, et

Oh! com  
qui se pass  
de joie, de  
Sophie, cor  
si complète  
de jouissan  
auté, divi  
et je te rend  
bonheur pi

noble André, votre affection, je vous l'avoue à vous qui êtes las de ma fa- veur cette lettre une heure che- tigner de ma correspondance ; mais alors il aurait paru comme si la colère ou le dépit me faisait agir ainsi ; tandis que maintenant, vous le voyez, ma- dame, je suis calme, je n'ai ni colère ni dépit. Car pourquoi en aurais-je, grand Dieu ! Ce changement en amour est-il donc si étonnant ? Chez un homme, ce changement ne doit pas nous étonner, nous au- tres femmes, car c'est notre lot à nous *toutes*, c'est notre destinée de le subir.

Mais j'abuse déjà trop longtemps de votre temps et de votre patience ; agréez donc, madame, l'ex- pression, etc.

## A SOPHIE.

Seine Küsse paradiesich fuehlen !

Wie zwo Flammen sich ergreifen, wie  
Harffentoene in einander spielen  
Zu der himmelvollen Harmonie.

Stuerzten, flohen, schmolzen, Geist und Geist zusammen  
Lippen, Wangen brannten, zitterten,  
Seele rann in Seele, Erd und Himmel schwammen  
Wie zerronnen um die Liebenden !

Oh ! comment peindre, comment décrire tout ce qui se passe en moi ? comment décrire ce tumulte de joie, de bonheur, d'enivrement, d'extase ? Oh ! Sophie, comment vous remercier de m'avoir rendu si complètement heureux, de m'avoir doté de tant de jouissances ? comment vous remercier, ange de bonté, divinité céleste ? Je me prosterne à tes pieds et je te rends grâce pour le bonheur donné, pour le bonheur promis ! Combien me voilà fier de n'avoir

pas été dédaigné par l'angélique Sophie ! combien je suis fier de l'amour que je lui porte ! Et comment ai-je pu mériter les bontés dont elle me comble avec tant de profusion ? Comment ai-je pu me rendre digne de toutes les grâces dont elle m'accable ? elle si grande, si noble, si belle ! et moi , grand Dieu ! comment m'élever jusqu'à elle ? Il a fallu donc qu'elle s'abaissât jusqu'à moi !

Oh ! merci , Sophie , merci pour tout ce que tu as fait pour moi , pour tout ce que tu feras encore ; je saurai bien , en revanche , te témoigner toute la reconnaissance , toute l'adoration que tu m'inspires. Oh ! tu verras combien je te serai dévoué , combien je te serai fidèle ! Jamais je n'oublierai le sacrifice que tu viens de faire pour moi , le sacrifice de cette vertu , de cette pureté angélique que rien n'avait encore ternie ; et tu m'as tout donné , et tu m'as tout sacrifié ! et moi qui parle encore de reconnaissance ! Oui , je l'avoue , il n'y a que vous autres femmes qui sachiez aimer. Mais comment croire que votre vertu , que votre pureté , aient pu souffrir de ce que vous m'avez sacrifié ? comment le croire ? Non , jamais , c'est un mensonge , c'est une calomnie ! vous n'en êtes que plus grande , que plus chaste et que plus vertueuse. Oui , vertueuse , car donner le bonheur n'est-ce pas mériter ce nom ? Et qui donc le mériterait plus que ma Sophie , si belle , si bonne et si douce ?

C'en est fait , nos destinées sont donc réunies pour toujours , pour la vie et jusqu'à la mort. Oh ! quel bonheur de traverser les maux et les dégoûts de cette vie , appuyé sur le bras d'une compagne angélique , soutenu , consolé , raffermi par

Sophie ! Voilà  
 sus réalisé , s  
 de mon espé  
 les volupté  
 de beauté et  
 n'est pas fait  
 de Sophie. Oh  
 tant d'elle , d  
 mots grossie  
 posséder , cré  
 et poétique q  
 enfin de cell  
 qu'on voudr  
 dessus du co  
 oblige d'y re  
 soumettre à  
 Aussi quel b  
 de sentir que  
 que tout ce  
 tact , s'agran  
 moi-même n  
 la portée de  
 meilleur , et  
 proche de S  
 Je le répè  
 aucun pouv  
 nous séparer  
 pere. Elle, P  
 elle a voulu  
 à quoi de  
 à nous u  
 mais ! Car  
 grand Dieu !

Sophie ! Voilà donc mon rêve unique depuis trois ans réalisé , si complètement réalisé , au-delà même de mon espérance ! Qui pourrait peindre les célestes voluptés que j'ai goûtées auprès de cet ange de beauté et de grâce ? Mais non , ce mot *volupté* n'est pas fait pour décrire ce qu'on ressent auprès de Sophie . Oh ! pourquoi dois-je me servir , en parlant d'elle , de ce langage grossier qui peint par des mots grossiers comme lui ? pourquoi ne puis-je posséder , créer une langue à part , une langue divine et poétique qui peigne par images , une langue digne enfin de celle qu'elle chanterait ? Mais c'est en vain qu'on voudrait sortir de l'humanité , s'élever au-dessus du commun des hommes : notre nature nous oblige d'y rentrer par force ; elle nous oblige de nous soumettre à toutes ses misères , à tous ses dégoûts . Aussi quel besoin ai-je d'en sortir ? ne me suffit-il de sentir que tout ce qui approche de ma Sophie , que tout ce qui la touche s'ennoblit par son contact , s'agrandit , s'épure par son influence divine ? Moi-même n'ai-je donc pas éprouvé sur moi toute la portée de cette influence ? ne me vois-je pas et meilleur , et plus fort , et plus sage depuis que j'approche de Sophie , je dirai presque et plus saint ?

Je le répète , nous voilà réunis pour toujours ! aucun pouvoir ni divin ni humain ne peut plus nous séparer , la mort elle-même nous unira , je l'espère . *Elle* , par exemple , vous savez de qui je parle , elle a voulu nous séparer , nous brouiller peut-être . Et à quoi donc a servi sa méchanceté ? ce ne fut qu'à nous unir plus intimement , à nous lier pour jamais ! Car enfin lisez ces lettres ; qu'y voyez-vous , grand Dieu ! un enthousiasme à froid , des *oh !* et des

*mais!* et pas de choses, pas de sentiment; un amour charnel, une nudité dégoûtante! Auprès de cela relisez les pages que vous m'inspirez, Sophie : vous n'y verrez ni éloquence ni style, mais vous y trouverez un amour profond et pur, une admiration sainte; vous y trouverez de la force et de la vérité, de l'âme. Il sera facile de reconnaître que les premières sont adressées à une Louise, que les autres c'est Sophie qui les inspire. Mais comment osé-je rapprocher ces deux noms? comment osé-je les écrire l'un près de l'autre, ces deux noms qui peignent deux êtres si divers, si peu semblables? Ici plus qu'un ange, là presque un démon. Je voudrais l'effacer vite, vite; mais non, n'effaçons rien, Sophie.

Je ne sais si c'est un rêve, mais je ne puis m'habituer à tant de bonheur! Après de longues années de lutte et de souffrances, me voir tout-à-coup si heureux! serait-ce donc une compensation pour mes peines antérieures? Quelle brillante compensation! Être aimé de Sophie, l'adorer et en être aimé, que de jouissances! J'ai peur vraiment de devenir fou de bonheur. A présent je crains presque l'avenir, je le redoute, car à présent j'ai tant à perdre et si peu à gagner. Et que puis-je en espérer encore? du moins, quant à mon sort personnel, que puis-je en espérer? N'ai-je donc pas toutes les jouissances, ne suis-je donc pas aimé de Sophie? Oui, je crains l'avenir, car ne me faudra-t-il pas expier par mille tourments ces quelques jours de ravissement et de bonheur?— Mais laissons ces faiblesses. Il est donc dit que l'homme ne sera jamais content; que, même au sein des prospérités, il rêvera le malheur; qu'au milieu de la joie il rêvera la tristesse. Possédant

Sophie, qu  
quel malhe  
l'amour es  
sont-elles  
presque m  
qui crie à s  
— Serai-je  
trie? Non,  
priseriez, s  
carrière à  
remplir, e  
Sophie. C'  
ras mon s  
l'énergie;  
Sophie, je  
Ayons seu  
l'avenir no  
Si pour  
plissent r  
cette miss  
tant d'effe  
perte! si  
but si nob  
doute rem  
nèbres et  
moi l'ang  
mes pas c  
Toi, Soph  
deur du j  
dévouem  
viennne pu  
sois son  
glorieuse

Sophie, que me reste-t-il à espérer ou à craindre? quel malheur peut-il donc m'atteindre?... Combien l'amour est pourtant égoïste! combien les passions sont-elles exclusives! Auprès de Sophie j'oubliais presque ma patrie souffrante, cette patrie en deuil qui crie à ses enfants: — Sauvez-moi, sauvez-vous! — Serai-je donc sourd à cette sainte voix de la patrie? Non, je ne le serai pas, car alors vous me mépriserez, Sophie. J'ai encore une longue et pénible carrière à parcourir, j'ai encore un saint devoir à remplir, et je le remplirai avec l'aide de Dieu et de Sophie. C'est en toi qu'est mon seul espoir; tu seras mon soutien, tu me donneras des forces et de l'énergie; je saurai mériter ton amour, oh! ma belle Sophie, je saurai le récompenser par de la gloire. Ayons seulement du courage, et le succès est à nous, l'avenir nous appartient!

Si pourtant les tristes pressentiments qui remplissent mon âme, s'ils devaient se rapporter à cette mission qui me reste encore à accomplir! si tant d'efforts, tant de travaux devaient être en pure perte! si enfin nous n'allions pas réussir dans notre but si noble, si nous allions y succomber tous...? Le doute remplit mon âme, je ne vois partout que ténèbres et que malheur! Toi ma Sophie, sois pour moi l'ange de lumière, éclaire ma route, raffermis mes pas chancelants. Que je serai fort à tes côtés! Toi, Sophie, sois le modèle et l'exemple de la grandeur du pouvoir d'une femme, de la sainteté de son dévouement. Que ton influence bienfaisante intervienne puissamment sur le bonheur de notre patrie, sois son ange gardien à elle et à moi. Quelle plus glorieuse destinée puis-je donc rêver pour ma So-

phie ? Le danger ne vous effraie pas , n'est-ce pas ? Vous êtes forte , vous êtes sans crainte , et pour moi , et pour vous . Vous sacrifierez volontiers votre paix et notre sécurité , vous la sacrifierez noblement pour remplir un devoir . Je ne le doute pas , vous accepterez cette noble mission , vous saurez la remplir jusqu'au bout . — Ma tête est pleine de projets , mon âme bouillonne de résolutions ; je n'ose confier tout au papier , et il faut pourtant que je me communique avec toi , il faut que je te consulte , toi , ma courageuse Sophie . C'est à toi de m'inspirer de fortes conceptions , d'énergiques actions . Adieu donc jusqu'au soir ; nous en parlerons alors avec plus de détails . Tu vois , ma Sophie , que je te traite en homme , tel que tu le mérites , et en même temps tu vois que je t'aime en femme , belle , gracieuse et charmante , telle que tu l'es , et telle que tu le seras toujours pour moi . A ce soir donc .

A SOPHIE .

Hâtons-nous ! l'honneur est là-bas .

Lorsque je ne vous vois pas , ma seule consolation c'est de vous écrire . Habitué à vous confier toute chose , même quand je suis seul , je vous adresse pourtant chacune de mes pensées , ou bien je me mets à vous écrire , et alors je trace sur le papier tout ce qui seulement peut me venir à l'âme , tout ce qui me passe par la pensée . Et voilà la raison de mes lettres si longues et si diffuses , voilà ce qui

vous expliqu  
à vous écrire  
vous que je  
mille encore  
à être aimé d  
l'écrit et qu'  
les choses qu  
Que le ten  
nées s'écoul  
pres de vous  
agréable ! D:  
et moi je m  
que je quitte  
sa mémoire  
renirs ineff  
voilée à mo  
son angéliq  
première foi  
enfin que j'  
sera-t-il pa  
été si heure  
vous rappel  
entrevue , là  
que je lui a  
donné le be  
tant d'attach  
le trouvez-  
que cette p  
que vous sa  
bin d'ici ? n  
secours ? n  
courir là oi  
lend ? Et si

vous expliquera leur désordre confus. J'aime aussi à vous écrire, parce que j'ose plus en pensant à vous que je n'ose en vous voyant. Vous m'intimidez encore, Sophie; je suis encore si peu habitué à être aimé de vous. Et puis il y a des choses qu'on s'écrit et qu'on ne pourrait se dire, comme il y a des choses qui se disent, mais qui ne s'écrivent pas.

Que le temps passe vite à vos côtés, que les journées s'écoulent riantes, occupées et joyeuses auprès de vous! Que le séjour de V... me paraît beau et agréable! D'autres s'ennuient dans cette grande ville, et moi je m'y plais, car j'y suis si heureux! Lorsque je quitterai V..., combien de souvenirs aimables sa mémoire ne me laissera-t-elle pas! oui, de souvenirs ineffaçables. Car c'est là que Sophie s'est dévoilée à moi dans toute sa ravissante pureté, dans son angélique splendeur! car c'est là que pour la première fois j'ai connu le véritable amour; c'est là enfin que j'ai possédé Sophie!! Combien ne me sera-t-il pas difficile de quitter cette ville, où j'ai été si heureux; de me séparer de tous ces lieux qui vous rappellent tant à mon souvenir! — Ici je l'ai entrevue, là elle m'a parlé; c'est dans cette maison que je lui avouai mon amour, — c'est là qu'elle m'a donné le bonheur! Oh! comment nous séparer de tant d'attachants souvenirs? — Il le faut pourtant; ne le trouvez-vous pas, Sophie? Ne trouvez-vous pas que cette patrie dont vous parlez si bien, Sophie, que vous savez chérir si bien, qu'elle nous appelle loin d'ici? ne trouvez-vous pas qu'elle invoque notre secours? ne trouvez-vous pas qu'il est temps de courir là où est le danger, là où l'action nous attend? Et si je dis *nous*, ne t'en étonne pas, Sophie.

Tu es devenue la moitié de mon être, la plus noble moitié, et je te mets nécessairement de moitié dans tous mes plans, dans tous mes projets, dans toutes mes résolutions. Sans toi je ne suis que faible et indécis, — près de toi me voilà fort et énergique; avec ton appui je saurai renverser tous les obstacles, briser toutes les entraves, je saurai sauver la patrie. Je sens en moi assez de forces pour cela; car que ne ferait-on pas avec l'aide d'une Sophie, que ne ferait-on pour mériter son approbation!

Mais il faut premièrement quitter cette vie molle et heureuse, il faut rentrer dans le tumulte des agitations politiques, il faut oublier pour quelque temps et l'amour et Sophie; ou plutôt il ne faut que m'en souvenir avec plus d'intensité encore. Car dans ma tête, car dans mon cœur, l'idée de Sophie, son image et celle de la patrie sont tellement liées, tellement unies ensemble, qu'il m'est impossible de les séparer l'une de l'autre; qu'en aimant l'une, il me semble en aimer plus l'autre; qu'en me dévouant pour l'une, il me paraît que j'en mérite mieux l'autre. Et n'ai-je pas raison de le croire, Sophie? Ne m'approuves-tu donc pas de vouloir retourner dans le pays où tout nous rappelle, et devoir, et amis, et affection et nécessité? En un mot, la patrie nous désire, et l'action nous appelle. — N'est-ce pas, Sophie, que tu me suivras, n'est-ce pas? Et puis ici nous sommes déjà trop connus, notre bonheur nous y fait trop d'envieux. Vous rappelez-vous ce mot atroce de mademoiselle...., que vous m'avez cité dans une de vos lettres? J'ai feint alors de ne pas l'entendre et de ne pas l'avoir compris, croyant que peut-être il vous avait échappé! Mais je vis

bientôt à vol  
 ébiez frappée  
 bilité si délic  
 cette impudic  
 vous connaît  
 me paraissai  
 sans pouvoi  
 entrevue. Ju  
 dignation en  
 dont on m'a  
 qu'on m'ava  
 il m'avait p  
 femme, don  
 samant, c'é  
 damner me  
 sans contr  
 à la moindr  
 Sophie, la p  
 adorer qu'a  
 Mais lais  
 Tant d'infam  
 m'étonne  
 fuir une vi  
 chées au p  
 des créatur  
 dans les ru  
 entourées  
 de considér  
 pestées, re

(1) Allusion  
 de ces *Fragm*  
 dans le cours

bientôt à votre pâleur, à votre agitation, que vous étiez frappée au cœur. Connaissant votre susceptibilité si délicate, la colère me monta au front contre cette impudique, qui osait vous insulter, sans même vous connaître. Ce qui me frappa alors, ce fut qu'il me paraissait avoir connu quelque part cette femme, sans pouvoir me rappeler pourtant où je l'avais entrevue. Jugez quelle fut ma surprise et mon indignation en apprenant que c'était mademoiselle..., dont on m'avait autrefois raconté l'histoire (1), et qu'on m'avait si bien dépeinte, que, sans l'avoir vue, il m'avait paru la connaître. C'était donc cette femme, dont je connaissais le passé honteux et infamant, c'était donc elle qui semblait vouloir condamner mon angélique Sophie ! Elle, qui se livrait sans contrainte au moindre de ses désirs impurs, à la moindre de ses fantaisies, elle condamner ma Sophie, la plus pure des femmes, qui ne se laissait adorer qu'après trois ans de lutte et de souffrances !

Mais laissons ce sujet, car le dégoût m'étouffe. Tant d'infamie dans un être sous forme humaine et m'étonne et m'hébète presque. Comment ne pas fuir une ville dans laquelle les mœurs sont relâchées au point de pouvoir rencontrer chaque jour des créatures pareilles, de pouvoir les rencontrer dans les rues, comme dans les meilleures sociétés, entourées d'hommages, environnées d'un semblant de considération même ! Oh ! fuyons ces mœurs empestées, retournons dans notre pays, où il règne

(1) Allusion sans doute à quelque passage perdu ou supprimé de ces *Fragments*. Il y a beaucoup d'autres allusions semblables dans le cours de cet ouvrage, que je ne comprends pas.

(Note de l'Editeur.)

plus de simplicité, où l'on voit moins d'éclat, mais aussi moins de scandale et moins de crimes. — Me voilà devenu moraliste presque, tant le contact de Sophie épure et ennoblit.

Ainsi donc, il est convenu que nous quittons V..., que nous revenons dans notre chère patrie, toujours plus chère, plus elle est malheureuse ! que nous nous arracherons au bonheur simple et paisible, pour courir vers l'action et le danger. Car tel est le destin de l'homme : il ne peut jamais rester longtemps tranquille ; une inquiétude vague le pousse toujours en avant, à la recherche du mieux, du meilleur. Et qu'est-ce qu'il rencontre ordinairement : la paix ? oui, la paix du tombeau !.. Je sais, Sophie, qu'en vous proposant de partir, je ne fais que prévenir vos désirs, qu'aller au-devant de vos ordres. Car bien souvent ce désir de retourner, je l'ai lu dans vos regards. Si vous ne m'en avez parlé jusqu'à présent, c'est, je le suppose, que vous vouliez me l'entendre exprimer le premier, sans doute. Si moi je ne vous ai rien dit jusqu'alors, c'est que moi aussi j'attendais que vous m'en parlassiez la première, pour m'empresser à remplir votre désir dès qu'il aurait été exprimé. Mais le temps presse, les circonstances s'acheminent vers leur but, vers leur destinée ; on m'écrit déjà de toutes parts... Quand partons-nous, Sophie ?

FIN DU PREMIER TOME.



Mise en scène.  
Le Cousin mir  
Entrée dans le  
Reprise . . .  
Nin pour l'Aut  
la Original . .  
Nouvel Amour  
Esquisses et Po  
Une Mort, un  
André à L  
Louise à A  
Ingression. . .  
Double Infidéli  
Correspondanc  
Louise à S  
Durentel à  
Louise à S  
André à la  
Charlotte  
Sophie à I

# TABLE

## DU PREMIER VOLUME.

---

Mise en scène. . . . .	1
Le Cousin ministre . . . . .	14
Entrée dans le Monde . . . . .	19
Reprise . . . . .	33
L'Un pour l'Autre . . . . .	38
Un Original . . . . .	43
Nouvel Amour, Anciennes Connaissances . . . . .	47
Esquisses et Portraits . . . . .	56
Une Mort, un Départ . . . . .	72
André à Louise. . . . .	75
Louise à André. . . . .	85
Digression. . . . .	89
Double Infidélité. . . . .	102
Correspondance, Voyages . . . . .	119
Louise à Sophie. . . . .	120
Durentel à sa Femme. . . . .	126
Louise à Sophie. . . . .	130
André à la belle Allemande. . . . .	132
Charlotte à André. . . . .	134
Sophie à Louise. . . . .	139

Lettres à Sophie . . . . . 145  
 A Sophie. . . . . 153  
 A Sophie. . . . . 161  
 De Sophie . . . . . 168  
 Louise à Sophie ( billet ). . . . . 174  
 A Sophie. . . . . 175  
 A Sophie. . . . . 180

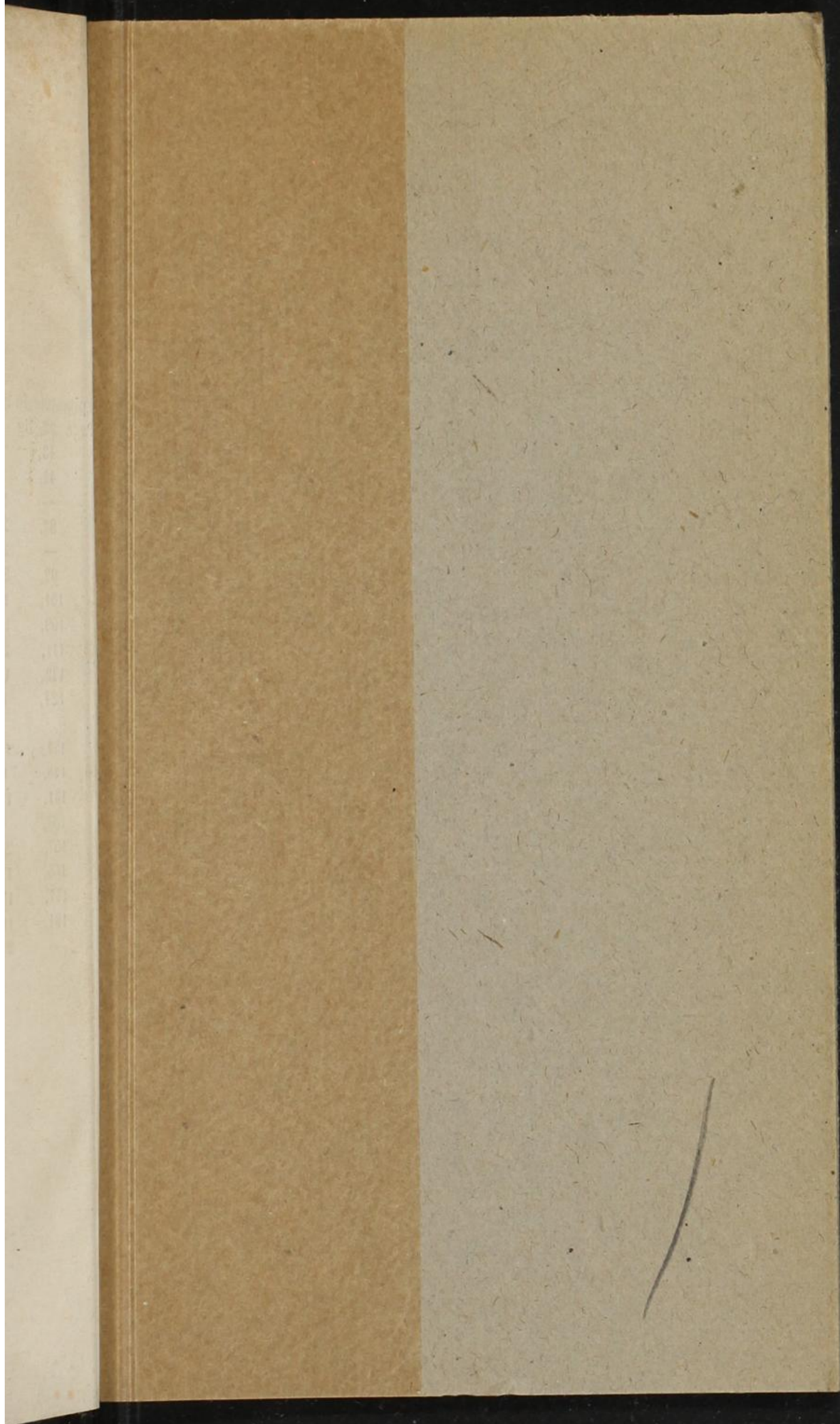
Épigramme d  
 Page 22, li  
 43,  
 44,  
 —  
 82,  
 —  
 92,  
 101,  
 109,  
 111,  
 122,  
 124,  
 127,  
 128,  
 131,  
 133,  
 157,  
 165,  
 177,  
 184,  
 —

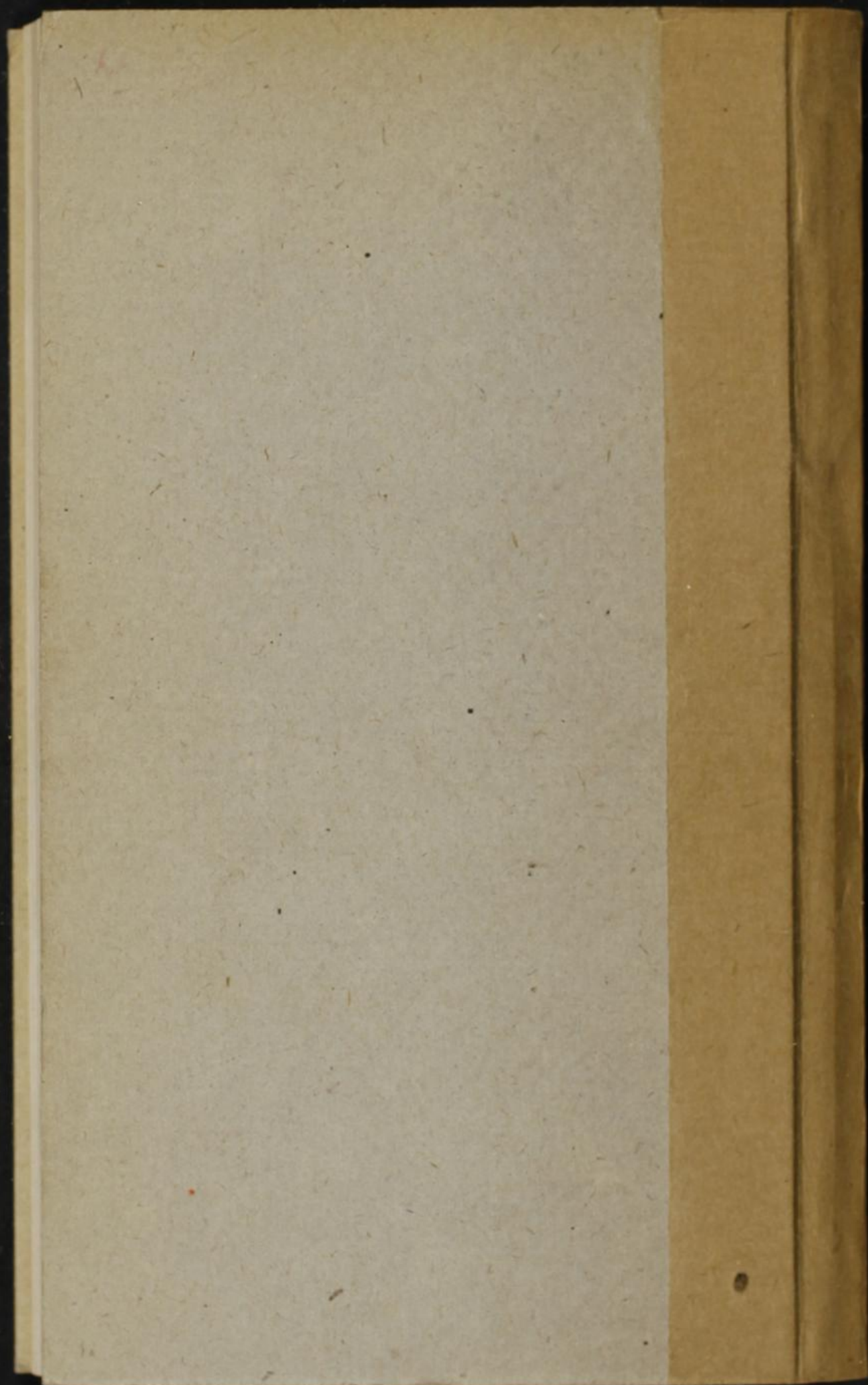
ERRATA

DU PREMIER VOLUME.

- Épigraphe du titre, lig. 5, or io *lisez* : ov' io.  
Page 22, lig. 1, font partout *lisez* : font pourtant  
43, 18, tous deux ; *lisez* : tous les deux :  
44, 8, dit-il. *lisez* : dit-il...  
— 26, s'écrie *lisez* : s'écria  
82, 26, chez moi, *lisez* : chez moi ;  
— 27, fort peu ; *lisez* : fort peu,  
92, 24, celui fâché. *lisez* : celui-ci fâché.  
101, 11, il n'y a pas *lisez* : il n'y avait pas  
109, 14, Chameuresse, *lisez* : Chaumeresse,  
111, 24, ne croyait être ! *lisez* : ne le croyait être !  
122, 12, qui ne manque pas *lisez* : qui ne manqua pas  
124, 14, voilà pour le poétique et littéraire. *lisez* : poli-  
tique.  
127, 15 à 16, Manlius *lisez* : Maulins  
128, 6, c'est pourtant *lisez* : c'était pourtant  
131, 19, une marotte *lisez* : ma marotte  
133, 6, Hauz *lisez* : Hanz  
157, 28, ces signes *lisez* : ses signes  
165, 17, ce que désire *lisez* : ce que je désire  
177, 17, suffit-il *lisez* : suffit-il pas  
184, 18, m'en avez *lisez* : m'en avez pas  
— 21, ne vous *lisez* : ne vous en
-







Rêves d'Amour, de Gloire et de Li-  
berté. Fragments

Paris 1846. 2 volumes. in 12°

1<sup>er</sup> volume, Contient 186 pages du texte.

2<sup>e</sup> volume, Contient 235 pages du texte.

Duboué

Letter —

Rayon —

A 49

99

